

60 Année - No 4

Avril 1913

NOTRE ROMAN COMPLET

LE SECRET DU CRIME

Par CH. ROSNY.

La Revue Populaire

10¢

MAGAZINE
LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ
MENSUEL.



Un Hôpital dans le coeur des Alpes. (Voir intérieur)

Sommaire: Poissons d'Avril; Souvenirs d'Egypte; Concombres qui marchent; Un Hôpital dans les Alpes; Les Enfants célèbres; Le verre incassable; Les Sirènes; Le Divorce c'est pas pour les Canadiens; Le noeud invisible; Une Bible rare; Les animaux à cuirasse; Oiseaux plongeurs; Chanteurs en plein air; Orphelins avant d'exister; Un pont primitif; Une entrée peu facile; Croyances bizarres; Funérailles au Mexique; Une belle plante; poésies, etc.

POIRIER, BESETTE & C^{IE}
Edit.-Propriétaires
200, Boulevard St-Laurent,
Montréal.

Raoul Leboeuf

Entrepreneur Plombier



Poseur d'Appareils
à Gaz et Eau
Chaude.

Réparations de toutes
sortes, une
spécialité

Brûleurs et Man-
teaux à Gaz à
bas prix.

180 Rachel E

Tel. Bell St-Louis
4109

MONTREAL



Seule double voie ferrée entre Montréal,
Toronto, Hamilton Niagara Falls, Détroit
et Chicago.

A TORONTO

En 7 1/2 Heures par

"l'Internationale Limité"

Le train le plus beau et le plus rapide du
Canada quitte Montréal à 9.00 a.m.
Tous les jours

Quatre Trains Express par Jour

MONTREAL, TORONTO et L'OUEST

9 a.m., 9.40 a.m., 7.30 p.m., 10.30 p.m.
Wagons-buffets, salon et bibliothèque sur les
trains du jour; wagons-lits Pullman éclairés
à l'électricité, avec lampes pour lire
dans les lits, sur les trains de nuit.

MONTREAL-NEW-YORK, via D. & H.
Co.—a.8.45 a.m. b.3.00 p.m., a.7.25 p.m., a.8.10
p.m.

MONTREAL-BOSTON —SPRINGFIELD
via C.V. Ry.—a.8.31 a.m., a.8.30 p.m.

MONTREAL — OTTAWA — a.8.16 a.m.,
b.9.30 a.m., b.3.55 p.m., a.8.00 p.m.

MONTREAL-SHERBROOKE—LENNOX-
VILLE.—a.8.00 a.m., b.4.16 p.m., a.8.15 p.m.

aTous les jours, bTous les jours excepté le
dimanche.

Toux



Une brusque transition du chaud au froid provoque l'irritation des muqueuses des bronches et détermine la toux, légère au début et que, pour cette raison on néglige, sans songer aux conséquences trop souvent fatales de cette négligence. Il faut soigner cette toux légère et l'empêcher de dégénérer en une affection plus grave, en prenant du

SIROP MATHIEU

a base de Goudron, d'Huile de Foie de
Morue et autres Extraits Médicinaux.

En Vente Partout : 35c. la Bouteille

C'est un remède actif, efficace, éprouvé de longue date et qui vous guérira en quelques heures. Si vous vous sentez fiévreux, vous prendrez une ou deux

Poudres Nervines de Mathieu

pour activer la guérison. Elles sont exemptes d'Opium, de Morphine et autres drogues dangereuses. Souveraines contre l'Etat fiévreux, nerveux les Maux de tête, Névralgies et le Su-ménage.

En Vente Partout : 25c. la boîte de 18 Poudres

CIE J. L. MATHIEU, Propriétaire
SHERBROOKE, P. Q.

UN BUSTE IDEAL

Lisez attentivement ceci:

Pourquoi vous désoler parce que votre poitrine manque d'ampleur et de fermeté ou bien parce que ces vilains creux que l'on nomme "salières" déparent votre gorge? Eh bien, nous allons vous dire où vous pouvez vous le procurer ce secret qui vous donnera la beauté que vous souhaitez.

Sachez tout d'abord que vous n'aurez à employer aucune drogue, aucun appareil; par conséquent qu'il n'y a aucun risque pour votre santé et que vous pourrez augmenter votre buste de 2 à 4 pouces en l'espace de très peu de semaines.

Remplissez et détachez ce coupon que vous enverrez sous enveloppe affranchie à Professeur Hélios, Dépt. F., Boîte 2740, Montréal, Qué.

Veillez m'envoyer, par retour du courrier, le Traitement Rationel pour la Beauté de la Poitrine.

Ci-inclus 50 cents, prix du traitement.

Nom

Rue

Localité

TRAITEMENT RATIONEL DU PROFESSEUR HELIOS

Je certifie volontiers avec plaisir que votre traitement a bien l'effet annoncé; 15 jours seulement de pratique ont suffi à m'en convaincre et j'ai la conviction qu'il produira le même effet à toutes celles qui auront la persévérance de le pratiquer malgré la légère fatigue qu'il occasionne les premiers jours, fatigue qui d'ailleurs disparaît bien vite.

Mme V... Montréal.

The Canadian Advertising Ltd.,

AGENCE CANADIENNE DE PUBLICITE

Place des Annonces dans tous les Journaux du Canada, aux prix les plus bas. Contrôle l'insertion des annonces et ne soumet à ses clients que des factures accompagnées de feuilles justificatives d'insertions. Ses clients comprennent le Haut Commerce Canadien et représentent un capital dépassant \$10,000,000.00.

Plans et Devis de Publicité au Canada gratis sur demande.

Les Rédacteurs—experts en Publicité et le personnel d'Artistes attachés à l'Agence s'occupent de la préparation des annonces, des illustrations adaptées aux goûts du public Canadien et les campagnes de publicité ainsi dirigées ont-toujours donné les résultats les plus satisfaisants.

Notre expérience et nos services sont à la disposition de toute maison désirant étendre pratiquement et judicieusement ses affaires au Canada.

REFERENCES: LA BANQUE NATIONALE, MONTREAL.

Avant de placer vos ordres d'annonces, écrivez-nous—il y va de votre intérêt.

C. P. R. Telegraph Building., 4 rue Hopital, Montreal

LA SANTE PAR L'EXERCICE



Spécialement recommandé pour activer la circulation du sang et donner de l'appétit à ceux qui en manquent.

La Revue Populaire

ABONNEMENT: Canada et Etats-Unis: Un An: \$1.00, - Six Mois: - - - - 50 cts Montréal et Etranger: Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - - - 75 cts	Parait Tous les Mois	POIRIER, BESSETTE & Cie. Editeurs-Propriétaires, 200, Boulv. St-Laurent, MONTREAL. AVIS AUX ABONNES La REVUE POPULAIRE est expédiée par la poste entre le 5 et le 12 de chaque mois.
---	-------------------------------------	--

Tout renouvellement d'abonnement doit nous parvenir dans le mois même où il se termine. Nous ne garantissons pas l'envoi des numéros antérieurs.

POISSONS D'AVRIL

QUELLE est l'origine des poissons d'avril?

Elle serait très simple; autrefois, l'année commençait le 1er avril et l'on se donnait, à cette occasion, des étrennes sérieuses ou plaisantes, on aimait surtout à se mystifier et, comme au 1er avril le soleil quitte le signe des Poissons, il fut donc tout naturel, en raison de cette époque, d'appeler les cadeaux "Poissons d'Avril".

Telle est du moins l'explication fournie par certains érudits et elle ne manque certainement pas de bon sens.

Parmi les plus célèbres poissons d'avril, on peut rappeler celui qu'un de nos confrères de Londres adressait, en 1846, à ses lecteurs.

Il annonçait une grande exposition d'ânes dans une salle qu'il désignait; naturellement, quantité de personnes s'y rendirent et virent quoi: les quatre murs de la salle tout simplement.

Or, le flot grossissait toujours et d'ânes, il n'était pas question; à la fin, un visiteur impatienté, demanda tout haut:

—Eh bien! et ces ânes, où sont-ils donc?

Alors une voix répondit:

—Regardez tout autour de vous; il y en

a déjà bien cinq cents d'arrivés!...

La plaisanterie était un peu forte sans doute mais elle se termina, comme elle le devait, par un immense éclat de rire.

Toutes ne finissent pas aussi bien; une, par exemple du fameux Sapeek, grand mystificateur français, faillit avoir un dénouement plus tragique.

Un jour, en descendant de l'omnibus, il s'approche du conducteur et lui murmure à l'oreille:

—Il faut que je descende ici, je vous confie mon fou, prenez-en bien soin.

—Votre fou? s'exclame le conducteur.

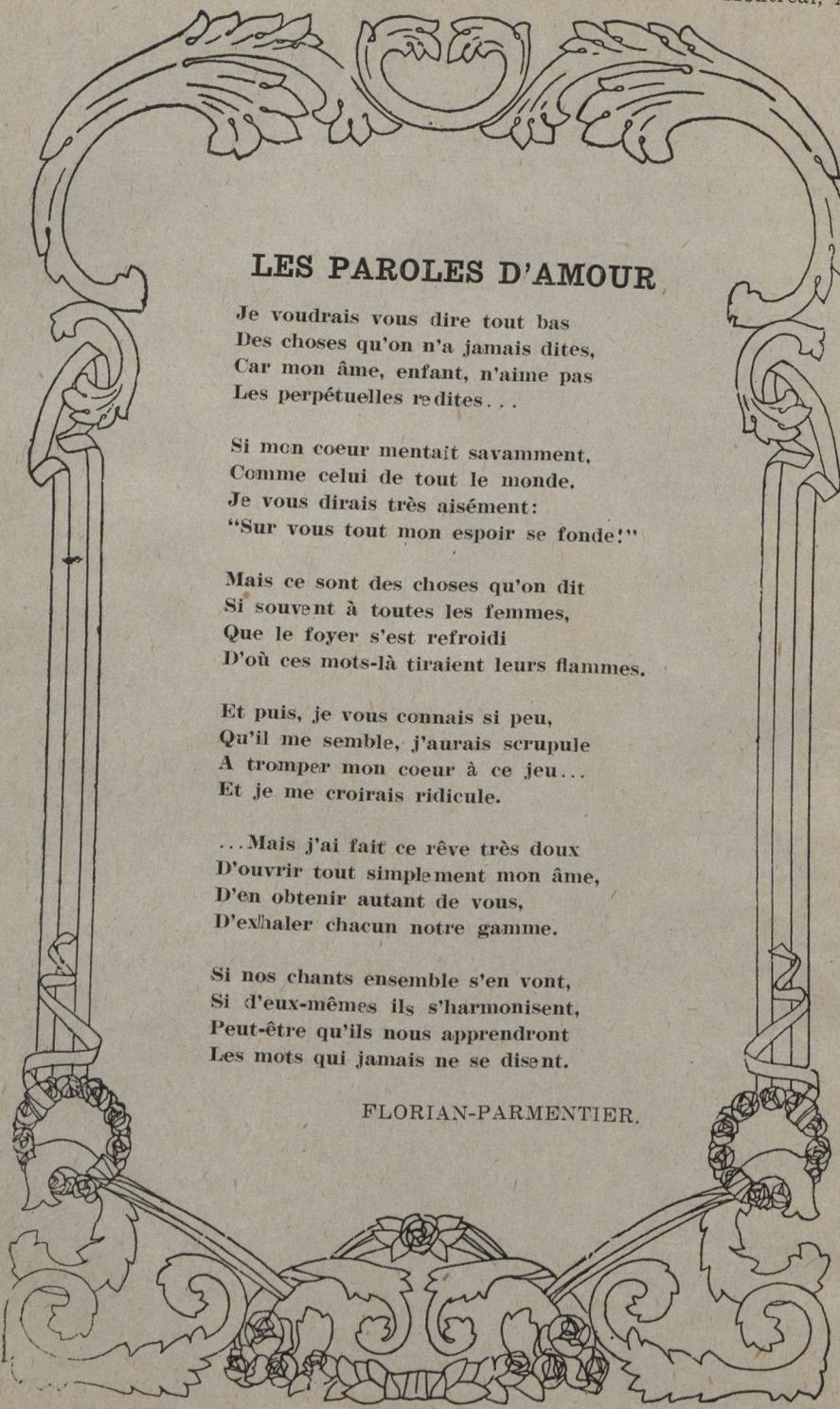
—Oui; voyez-vous ce monsieur assis au fond? C'est lui, on l'attend au terminus pour le conduire à une maison de santé; s'il veut descendre avant, empêchez-le. D'ailleurs je pense que vous n'aurez aucune peine avec lui car c'est un homme très doux. Au revoir!

Quelques instants après, le prétendu fou voulut descendre; naturellement le conducteur s'y opposa. Une dispute s'en suivit et les coups finirent par pleuvoir.

Pendant ce temps, le joyeux Sapeek qui avait suivi l'omnibus dans une voiture se tenait les côtes de rire...

Pour un poisson d'avril, celui-là était un peu coriace et dur à digérer!

Roger Francoeur.

A decorative border with floral and scrollwork motifs surrounds the text. It features a central floral element at the top, two vertical columns on the sides, and a wide base with floral patterns at the bottom.

LES PAROLES D'AMOUR

Je voudrais vous dire tout bas
Des choses qu'on n'a jamais dites,
Car mon âme, enfant, n'aime pas
Les perpétuelles redites...

Si mon coeur mentait savamment,
Comme celui de tout le monde.
Je vous dirais très aisément:
"Sur vous tout mon espoir se fonde!"

Mais ce sont des choses qu'on dit
Si souvent à toutes les femmes,
Que le foyer s'est refroidi
D'où ces mots-là tiraient leurs flammes.

Et puis, je vous connais si peu,
Qu'il me semble, j'aurais scrupule
A tromper mon coeur à ce jeu...
Et je me croirais ridicule.

...Mais j'ai fait ce rêve très doux
D'ouvrir tout simplement mon âme,
D'en obtenir autant de vous,
D'exhaler chacun notre gamme.

Si nos chants ensemble s'en vont,
Si d'eux-mêmes ils s'harmonisent,
Peut-être qu'ils nous apprendront
Les mots qui jamais ne se disent.

FLORIAN-PARMENTIER.

6



AU PAYS DES PHARAONS

Souvenirs d'Égypte

Il est évident que le voyageur, parcourant l'Égypte en une courte tournée de deux ou trois semaines, ne peut rapporter de cet admirable pays, qu'une impression des plus superficielles; il faut être en vérité un disciple de la philosophie qui veut qu'un demi-pain vaut mieux que rien du tout, pour se contenter de ce court laps de temps, là où il faudrait au moins trois mois. Cependant acquérir une conception si peu profonde qu'elle soit, du pays des Pharaons, est déjà beaucoup.

Un simple coup d'oeil sur Alexandrie, du pont d'un steamer, vaut le voyage. Le havre, baigné des rayons d'un soleil d'or, abrite d'innombrables vaisseaux de toutes sortes, y compris des flottes de voiliers, silhouettant à l'horizon, leurs tresses de cordages et de mâts, donnant l'impression d'une eau forte de Whistler.

Sur la rive, la colonne de granit rouge, appelée par erreur, le pilier de Pompée, brille dans la claire atmosphère et ainsi, depuis l'époque de Maxime. Ici sont venus, Alexandre le Grand, Jules César, Clé-

opâtre et Hypatie; chaque hiver, viennent également en nombre sans cesse grandissant, les chercheurs de plaisir et aussi de santé.

L'une des premières choses à faire en Égypte, est d'apprendre à savoir attendre.

Cela commence généralement par un délai forcé dans le train pour le Caire, qui s'attarde souvent à la gare d'Alexandrie. On peut ainsi profiter de ces instants de retard, pour entrevoir le spectacle si pittoresque, des foules orientales. Les hommes, enveloppés des longs vêtements blancs ou d'un bleu terne, portant les valises et les boîtes à chapeaux anglaises, forment un tableau drolatique; des femmes voilées observent passivement l'indépendance de leurs soeurs émancipées de l'occident. De petits enfants, bruns de peau, tendent anxieusement leurs mains, quémandant avec un cri uniforme: "bakshish", un don.

Tout à coup, la locomotive siffle aigrement et part, faisant ostensiblement mon-

tre d'une énergie fictive. La verte Delta, qui s'étend au-devant et de chaque côté, permet, au cours de la marche progressive du train, à des incidents de la vie locale, de se révéler. Des chameaux décharnés attelés à la charrue, des mulets très maigres, ne montrant que les pattes et les oreilles, sous les charges de trèfle, fraîchement fauché, se voient ci et là.

De temps en temps, on peut voir des fidèles mahométans agenouillés dans leur champ, le visage tourné vers la Mecque, se levant et s'inclinant gracieusement en réponse à l'appel à la prière.

Dépassé Tewfikijeh, le train traverse le Nil, donnant au voyageur, sa première vue de la rivière. Plus loin, la Delta est bordée à l'horizon, d'une enceinte rose, d'une pâleur perlée, à l'exception d'un endroit où trois points, à peine perceptibles, percent l'azur.

Rapidement, l'enceinte s'élargit et les points deviennent plus distincts; avec un frisson involontaire, qui court sur tous les nerfs, le voyageur reconnaît les grandes pyramides et le désert brûlant et mystérieux. Quelques instants encore et la petite locomotive, pantelante et épuisée, vous rend à la gare du Caire et là, c'est l'animation ordinaire autour des bagages et des voitures.

Le Caire moderne abonde en hôtels bien aménagés, offrant tous les degrés du confort, depuis la simplicité et la tranquillité, jusqu'au luxe extravagant.

Le touriste peut s'asseoir sur la large vérandah et écouter la musique d'une fanfare régimentaire anglaise, tout en buvant son thé, pendant que dans la rue, au-dessous de lui, les chameaux et les automobiles s'entremêlent. Des orientales timides sous leurs voiles, marchent coude-à-coude, avec des suffragettes anglaises. Un messenger moderne du télégraphe va se

buter au charmeur de serpents, accroupi sur le trottoir, avec ses reptiles aux mille contorsions. Le Khédive passe dans sa victoria moderne, qui est cependant précédée de sa garde toute de blanc vêtue, les "sais" des anciens jours. C'est ainsi que le Caire présente l'image d'un courant de la vie cosmopolite.

L'ancienne ville, avec ses rues tortueuses et ses innombrables bazars est comme l'entrée en un autre monde. Bien tentantes en vérité, sont les marchandises offertes en vente; des cuivres, aux incrus-



La gare d'Alexandrie.

tations d'argent exquises, des bois précieux, sculptés et incrustés, des tapis, cela va sans dire et des dentelles, charmantes dans leur dessin et leur couleur, quoique souvent d'une facture grossière. Si pleins d'intérêt sont les rues, dans les deux sections de la ville, qu'il est difficile de penser aux intérieurs.

Mais si court que soit le voyage, il est impossible de ne pas aller, au moins une fois, au merveilleux musée des Antiquités Egyptiennes. Ici sont conservés des objets d'une valeur inestimable, récemment sortis du sol, par les savants excavateurs. D'énormes statues de pierre et des bas-

reliefs, des pièces d'orfèvrerie, d'un travail exquis, des ustensiles domestiques, des instruments de guerre, d'anciens rouleaux de papyrus racontant en hiéroglyphes, l'histoire du pays; le tout remplissant quarante appartements.

Mais il n'y a peut-être rien de plus instructif, pour l'étudiant de l'histoire égyptienne, que la momie de Ramsès le grand. De tous les pharaons, il fut le plus digne précurseur de Napoléon. Conquérant, homme d'état et édificateur, il a laissé son empreinte sur tout le pays. Ses statues abondent et son nom apparaît dans presque tous les groupes de ruines. Plus impressionnant que tout cela, est le corps recoquevillé de l'homme, sans aucun ornement, couché sous le verre, dans le musée. La momie est très bien conservée; la tête très belle et les membres dignifiés gisent en un repos solennel. Les lèvres, silencieuses de par la mort, depuis le douzième siècle avant le Christ, sont légèrement entr'ouvertes, comme si elles allaient parler. On reste saisi et confondu devant cette poignée de poussière royale.

Vis-à-vis le musée, de l'autre côté de la ville, est la citadelle, une forteresse où est cantonnée une garnison anglaise, mais qui fut construite sous Saladin, en 1166. Il reste peu de la structure primitive, car elle fut bombardée et prise d'assaut en 1805. par Mohammed Ali, le fondateur de la présente dynastie; du haut de ses murailles, on a l'une des plus belles perspectives du Caire, du Nil et du désert.

Dans l'enceinte, se trouve la mosquée superbe, portant le nom et contenant les restes de Mohammed Ali. Mais au-dessus de tout, la pierre d'aimant qui attire irrésistiblement le touriste, c'est la région des pyramides.

Derrière elles, se déroule la mer désertique des sables mouvants et en face, les

flots de la grande rivière, principe de vie. Au milieu, le Sphinx regarde, de son regard calme et mystérieux. Avoir lu que la grande pyramide couvre un espace de près de treize acres et qu'elle est d'une hauteur de quatre cent cinquante pieds, ne dit rien à la pensée, si l'on compare cela à l'impression qui se dégage d'une visite à cette grandiose merveille.

Le fait qu'un tramway moderne, circule maintenant entre le Caire et ce monument et qu'un terrain de golf, de même qu'un hôtel fashionable sont venus se placer aussi près que le permet le désert, enlève rien à l'intensité de l'émotion qui se



En route pour les Pyramides

saisit du voyageur, à l'aspect de ce vaste tombeau et du solennel Sphinx, qui non loin de là, continue sa garde silencieuse, à travers les âges. On pourrait passer de longues journées plutôt que des heures, à cet endroit. Mais il ne faut pas que ces merveilles empêchent le touriste de faire plus ample connaissance avec le Nil, qui est la partie vitale de l'Égypte. Le moderne vapeur qui remonte le cours de cette rivière, a presque complètement remplacé l'antique "dahabiyeh" à voiles. Certainement, les premiers sauvent du temps et sont des modèles de confort et d'agrément.

ment. Au cours du voyage à Louqsor, une distance de 420 milles, on permet des arrêts, pour les expéditions à terre.

Ces séjours, très courts, sont toujours l'occasion pour les indigènes d'entourer les voyageurs, chacun d'eux criant les vertus de son mulet, en mauvais anglais.

A Memphis, il ne reste que peu de la splendide cité, qui autrefois, couvrait ce point. Deux colossales statues de Ramsès, brisées, sont parmi les ruines des temples et des palais, qui dressaient en ces temps lointains, leurs massives murailles. Mais près de là est Nécropolis ou la ville des morts, de Sakkara, dont les excavations se révèlent de plus en plus importantes, tous les jours. Il y a aussi de nombreuses pyramides, dont la pyramide-escalier, construite en six marches, espacées de six pieds en six pieds; on la considère une des plus vieilles constructions du monde entier. Les tombeaux d'Apis, ou les tombeaux des taureaux sacrés, sont aussi d'un intérêt extraordinaire.

Les taureaux consacrés au dieu Ptah, étaient adorés dans un temple spécial à Memphis et après leur mort, ces animaux étaient embaumés avec soin et ensevelis, au milieu de cérémonies imposantes. Les tombeaux s'ouvrent par une galerie souterraine qui a plus de cent pieds de longueur, percée dans le roc solide. Vingt-quatre de ces tombeaux contiennent encore d'énormes sarcophages en granit noir ou rouge, dans lesquels étaient déposées les momies des taureaux; chacun de ces sarcophages pèsent soixante et cinq tonnes.

Plus loin, le steamer arrête à Beni-Hassan, où l'on trouve plusieurs tombeaux, moins considérables que ceux des taureaux sacrés, mais remarquables par leur architecture et les peintures murales, représentant des scènes de la vie domesti-

que égyptienne d'autrefois, le tout étonnamment conservé.

Un certain nombre de ces tombeaux, taillés dans les flancs de collines rocailleuses, contiennent à l'intérieur, des colonnes à plein roc; les chapiteaux de l'une, rappelant beaucoup le style grec dorique, qui pourtant, est de date plus récente. Assiut est sise entre le Caire et Louqsor, à mi-chemin; c'est une des villes les plus considérables de la Haute-Egypte. Le drapeau américain flotte ici, au-dessus d'un consulat et il y règne un atmosphère de vie, bien différente de celle de Memphis et de Beni-Hassan, particulièrement sur le marché, autour duquel se meut une foule bigarrée, hurlante et malodorante, mais représentative de la vie orientale.

Les industries locales d'Assiut consistent dans la fabrication de poteries et de foulards, étoilés or et argent, récemment si populaires, dans l'occident. A part la fascination qu'exercent sur le voyageur, les villages échelonnés le long du Nil, la rivière elle-même est d'un charme persistant; par moments, les grèves s'élèvent très hautes, rocailleuses, émaillées ci et là de portes de tombeaux. La végétation de cette terre sans pluies dépend entièrement de la crue des eaux de la rivière, qui inondent le sol et le rendent productif. L'abondance des grains et des palmiers est donc limitée par l'importance de cette inondation. Aucun palmier ou grain ne survit, au-delà des lignes atteintes par les eaux envahissantes. L'effet du contraste est frappant de soudaineté, toute verdure cesse où commence l'inexorable désert des sables.

A certains endroits, la culture s'étend à quelques milles des rives du fleuve, ailleurs elle se limite à une étroite ligne de palmiers, qui seule, sépare le Nil du dé-

sert.

Des esquifs indigènes aux voiles multicolores passent rapidement; à terre, les chameaux, l'un après l'autre, marchent d'un pas majestueux et les mulets, lourdement chargés, vont de leur trot obstiné; les femmes, habillées de longs vêtements flottants, portent avec grâce, sur la tête, des cruches remplies d'eau, tandis que les hommes, au teint bronzé, pauvrement vêtus, charroient de la rivière, l'eau précieuse, pour l'irrigation des terres. C'est le pays des midis incandescents, suivis de couchers de soleil d'une douceur d'ambre, qui se fondent en de mystérieux crépuscules et de magiques soirées. Dans la nuit, brillent alors les étoiles d'argent.

Le sixième matin après le départ du Caire, amène le voyageur à Lougсор et les merveilles adjacentes de Karnak et la vallée des tombeaux des anciens rois. Ici, il faut quitter le steamer; nous sommes aux portes de la fameuse région de l'ancienne Thèbes. Des hôtels, il ne reste que quelques centaines de pieds à parcourir et le touriste se trouve au coeur du magnifique temple de Lougсор. Il fut construit par une succession de rois, dont les principaux étaient Amenophis III et Ramsès II. Les colonnes, qui à certains points, atteignent une hauteur de quarante pieds, sont très bien conservées; l'entière structure couvrait autrefois, une étendue de huit cent cinquante pieds par cent quatre-vingt. En ces temps-là, une large route, près de deux milles de longueur et bordée de chaqut côté, de sphinx, s'étendait du pylône du nord au plus grand temple de Karnak.

On peut suivre aujourd'hui cette route, à dos de chameau, de mulet ou même en victoria, mais il ne reste que peu de choses, de l'avenue des sphinx. Le premier monument de Karnak que l'on peut voir,

est l'arc d'Enèrgètes, qui a soixante et dix pieds de hauteur et est magnifique de simplicité.

Dans son ensemble, Karnak est stupéfiante, par son étendue et la quantité de ses ruines, mais ces dernières sont si chaotiques, que l'on éprouve un premier sentiment de désappointement; mais si on les examine de plus près, ce premier sentiment cède bientôt le pas, à l'admiration et au respect, qui augmentent sans cesse, quand l'imagination les restaure à leur état de grandeur d'autrefois. A l'exception des pyramides, près du Caire, tous



Le Sphinx.

les autres monuments de l'Égypte doivent céder le pas, devant cette grande représentation du génie de l'homme.

De l'autre côté du Nil, que l'on traverse en bac, on peut jeter un dernier coup d'oeil sur Lougсор et Karnak, avant de s'engager dans le désert, cette vallée de la mort, par où furent transportés, il y a des milliers d'années, avec grande pompe et cérémonie, les corps des rois d'Égypte. La route laisse bientôt la plai-

ne fertile et continue dans une vallée rocailleuse et déserte, serpentant au coeur de collines arides, où l'on ne pourrait trouver même un brin d'herbe, collines que personne n'habite, pas même les oiseaux. Le roc s'élève en créneaux basanés, couleur de rouille, autour desquels se joue, le sable à teinte d'ivoire. Le firmament est d'un bleu uniforme et on n'entend aucun bruit.

Après une demi-heure d'une marche

se termine à une dernière chambre où fut placé le sarcophage, contenant les momies.

La civilisation moderne, malgré tout le progrès réalisé, n'a rien produit de plus imposant, en fait de tombeaux, que ceux-ci, percés dans le roc vif des collines éternelles.

En approchant de la plaine, près de la rivière, on peut voir les deux colosses de Memnon; ces deux colossales figures sont



Ruines du Temple de Louqsor.

paisible, la vallée se resserre en une gorge étroite qui se termine en rochers escarpés; taillées dans leurs flancs, sont plusieurs portes rectangulaires, qui conduisent aux tombeaux. Elles sont toutes construites sur le même plan, quoique variant en magnificence. Un passage incliné, taillé dans le roc solide, descend aux chambres mortuaires; aux murs, chaque côté, sont creusées des niches, décorées de savantes sculptures et d'hiéroglyphes, en parfait état de conservation. Le passage

tout ce qui reste du temple fondé à cet endroit, par Aménophis III, qu'elles représentent.

S'élevant à une hauteur de soixante et cinq pieds, au-dessus de la plaine, ils sont une imposante paire de géants, ombrés de saphire, dans l'ardente lumière du soleil. Le temps a laissé les marques de son passage sur eux, car, à certains points de leur structure, la pierre est effritée, mais leur apparence est encore essentiellement et royalement imposante.

Plus loin, sont les ruines du Ramesseum, un temple dédié à Ammon, par Ramsès II. Dans la cour extérieure, git prostrée, la plus grande statue humaine, jamais sculptée; elle représente Ramsès lui-même et fut taillée dans un monolithe de granit rouge. On estime son poids à neuf cent tonnes et seules les épaules mesurent vingt-six pieds de tour. Elle est imposante, même en sa présente condition de décrépitude, quelle était sa forme d'autrefois? selon certains archéologues français, elle mesurait en hauteur, plus de cinquante-sept pieds.

Le temple contient d'autres statues du roi, dont quelques-unes sont d'une grande beauté, même balafrées et brisées, tandis que sur les murs, sont peintes diffé-

rentes scènes de la vie de ce roi, le montrant bataillant contre les Hittites.

Le soleil qui descend à l'horizon, nous apprend qu'un autre de ces beaux jours, au milieu des débris de ces anciennes gloires, a pris fin.

La pensée est remplie de ces étranges divinités mythologiques, dont les attributs et les faits sont si minutieusement décrits dans les temples et les tombeaux. Revenu à la civilisation occidentale, le voyageur qui a entrevu ces merveilles, peut redire, ainsi que dans ce chant égyptien, tiré du livre de la mort: "Hommage à vous, qui vivez les époques infinies du temps, qui est l'éternité. Je me suis ouvert un chemin, de moi à vous!"

SALUT AU PRINTEMPS!

C'est le printemps, le renouveau,
Tout s'éveille dans la nature.
L'oiseau s'abreuve au clair ruisseau,
Les bois revêtent leur parure.

Tout chante la gloire de Dieu,
C'est l'hymne de reconnaissance!
Aux frimas l'on a dit adieu,
L'âme s'enivre d'espérance.

Les plus délicates senteurs
Embaument toute l'atmosphère:
Hommage des premières fleurs
Au roi du ciel et de la terre!

Salut, salut, douce saison!
Ta brise, ineffable caresse,
Apporte dans toute maison
La paix, la joie et la tendresse!

Nul ne méconnaît tes splendeurs
Et rien ne résiste à ta grâce.
C'est l'allégresse dans les coeurs,
Dans la Nature et dans l'Espace!

LAURE BAJOLOT.



Des CONCOMBRES Qui MARCHENT

Par Touche-à-Tout



HABITUELLEMENT les concombres ne se trouvent qu'au jardin, chez le marchand ou enfin sur la table comme hors-d'oeuvre et dans l'un ou l'autre de ces endroits, ils conservent l'immobilité absolue qui convient à tous les légumes en général et à eux en particulier.

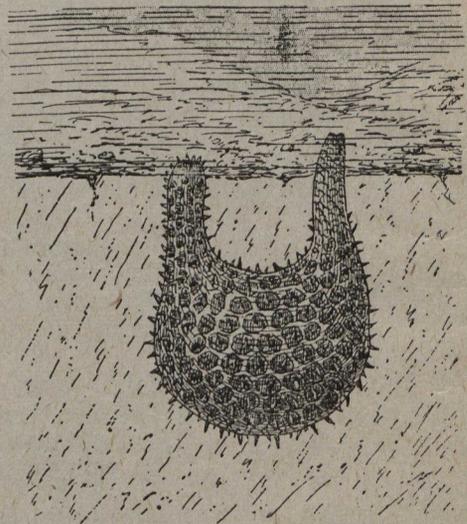
On n'a jamais vu, en effet, un concombre s'offrir une petite promenade par ses propres moyens; il ne voyage guère qu'au bout de la fourchette et s'il nage, c'est dans le vinaigre.

Il y a pourtant des concombres qui marchent... Parfaitement! Mais je dois vous avouer qu'ils ne sont concombres que par l'aspect car ce sont bel et bien de véritables animaux auxquels les savants, toujours en mal de donner des noms impossibles à ce qu'ils baptisent, auxquels dis-je, les savants ont donné le nom gracieux "d'Hypsilothurie".

Or, cet animal a des goûts aussi bizarres que son nom et sa forme; il vit dans la mer et n'a pas de plus grand plaisir que de s'enfouir au fond, dans la vase en ne laissant dépasser que ce qui lui sert de tête et ce qui lui sert... d'envers.

Des goûts, comme des couleurs, on ne peut discuter!

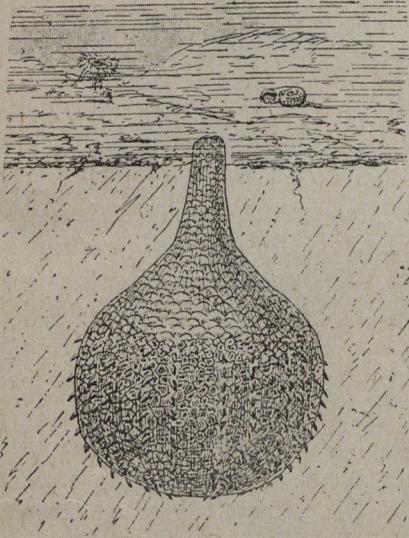
Il existe encore une deuxième espèce de concombre vivant affublé d'un aussi joli nom que le premier, c'est la la "rhopalodine" qui est, à son tour, si paresseuse, qu'elle en devient énorme au point de ne plus pouvoir bouger.



Hypsilothurie.— Cette holothurie s'est recourbée de manière à cacher son corps dans la vase, tandis que sa bouche et l'orifice opposé apparaissent seuls au-dessus du fond.

Avis aux inactifs!

Ajoutons que ces deux intéressants animaux vivent à une profondeur moyenne de 2,500 pieds. En voilà un qui se moquent pas mal de toutes les vicissitudes terrestres!



Rhopalodine.—Voilà où mènent l'inactivité: on devient obèse, on prend la forme d'une bouteille et l'on ne peut plus bouger.

L'Hypsolothurie et la Rhopalo..., etc., sont bons à manger. Dame! des concombres... Quand je dis "bons", toutefois, cela ne veut pas dire que ce soit bien fameux mais enfin cela se mange tout de même à défaut d'autre chose.

Dans les mers chaudes vit une autre es-

pèce de ces curieux animaux, connue sous le nom de trévang et, paraît-il, un peu meilleure.

On la nomme vulgairement cornichon ou concombre de mer, et ce nom donne assez bien l'idée de son apparence.

C'est une grosse masse charnus allongée, dont la forme est tantôt celle d'un cylindre, tantôt celle d'un fuseau, d'une masue, etc. Il y en a qui n'ont que quelques pouces de long, d'autres atteignent 3 pieds.

La peau est molle chez les uns, coriace chez les autres; quelquefois transparente, d'autres fois opaque; plus ou moins lisse et dans certaines espèces très raboteuse. Le tube digestif s'étend d'une extrémité à l'autre du corps; à un bout est la bouche, placée au fond d'une espèce d'entonnoir et entourée d'un certain nombre d'appendices. Si on l'irrite, l'holothurie vomit tous ses viscères, et ces viscères se reproduisent.

Dans une région plus ou moins étendue du corps, elle fait sortir un certain nombre de suçoirs qui sont ses pieds; elle s'en sert pour s'attacher aux rochers et pour changer de place, bien qu'elle puisse également se mouvoir, à la manière des serpents, par une sorte de mouvement rampant.

Charmants animaux, en vérité, mais tout bien considéré, j'aime encore mieux les concombres qui poussent au soleil et qui ne marchent pas.





Un Hopital Dans le Coeur des Alpes

MICHELET a écrit dans un de ses ouvrages :

“Rien n'est comparable aux Alpes; nul système de montagnes ne semble en approcher. Elles sont le réservoir de l'Europe, le trésor de sa fécondité. C'est le théâtre des échanges, de la haute correspondance des courants atmosphériques, des vents, des vapeurs, des nuages.

L'eau, c'est de la vie commencée; la circulation de la vie, sous forme aérienne ou liquide, s'accomplit sur les montagnes: elles sont les médiateurs, les arbitres des éléments disposés ou opposés; elles les accumulent en glaciers, et puis, équitablement, les distribuent aux nations.

“Les montagnes ont, en général, par l'imposante grandeur de leurs paysages, par la diversité de leurs aspects, par leurs contrastes, un puissant attrait.

Les Alpes possèdent au plus haut degré ce charme, non seulement parce qu'elles sont très élevées, mais aussi parce qu'elles sont plus variées qu'aucun autre massif.

“Qui n'a traversé les glaciers et les crevasses, gravi les pentes abruptes en choisissant les anfractuosités du roc et en taillant des marches dans les parois de la

glace!

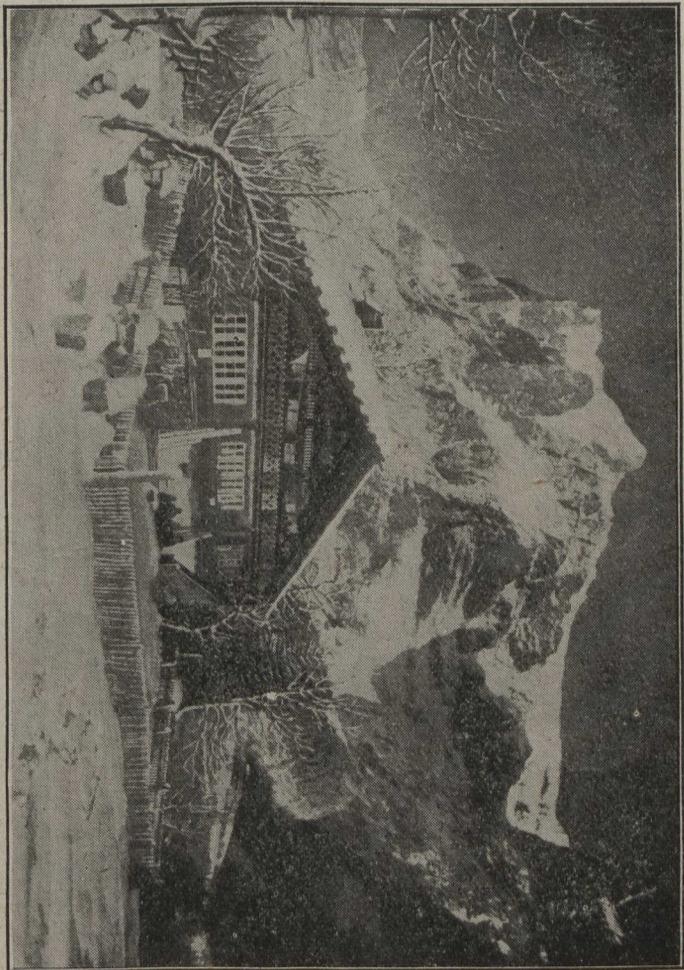
Qui n'a pas contemplé les immenses et silencieuses solitudes de certains sites s'est privé d'un genre d'émotions qui rassérènent et élèvent l'âme, car les grands spectacles de la nature ont, à cet égard, les mêmes privilèges que les grandes pensées.”

Jusqu'en 1760, il n'y eut que peu de touristes pour visiter ces hautes montagnes et faire l'ascension du Mont Blanc. Mais, aujourd'hui, une moyenne de deux cents touristes qui gravissent le “Roi des Alpes”, pendant la saison d'été, sous la conduite de guides éprouvés, hommes probes, dévoués, méprisant le danger, qui peuvent toujours, à la fin de leur carrière, s'honorer d'avoir sauvé plusieurs vies humaines.

Dans plusieurs endroits on a construit des hôpitaux qui contribuent grandement à sauver la vie de touristes surpris par le froid ou victimes d'accidents.

L'existence de ceux qui se résignent à demeurer dans ces établissements, pour soigner leurs semblables, n'est sans doute pas très gaie, mais cela prouve une fois de plus que le dévouement sait accepter tous les sacrifices.

Un Hôpital dans le coeur des Alpes.





FLEURS D'AVRIL



NOTRE ROMAN COMPLET

LE SECRET DU CRIME

Par Marcel Rosny

I

A l'entrée de la petite ville, presque un village par l'aspect mesquin de ses maisonnettes rustiques accrochées au flanc de la colline, l'auberge ouvre sur la grande route son seuil hospitalier.

Ce seuil est pour l'instant occupé,—intercepté pourrait-on dire,—par la plantureuse corpulence d'une matrone sans âge. Jambes courtes, gros bas, autant de largeur que de hauteur; menton triple, nez plat, petits yeux, cheveux déjà rares, bien pommadé, tel est le portrait de la dame qui n'est autre que l'aubergiste. Placide, et tandis qu'au-dessus de sa tête se balance lentement l'enseigne en zinc sur laquelle est peint un soleil jadis doré, son regard béat se promène à l'horizon.

La journée va finir; le gai soleil de printemps est déjà bas dans le ciel; la cabaretière attend le client. Un seul consommateur est attablé dans la salle de l'auberge; c'est insuffisant pour faire une recette... et la route reste déserte. Mais voici que la débitante met en abat-jour au-dessus de ses paupières clignotantes sa large main aux doigts rouges pareils à des saucisses: un homme vient là-bas, marchant d'un pas rapide et régulier que

secoué le mouvement de son bâton. Il est trop loin encore pour que l'aubergiste puisse distinguer ses traits, mais il ne lui semble pas le reconnaître. Ce ne doit pas être quelqu'un du pays. Le voyageur s'arrêtera-t-il au "Soleil d'Or?" y fera-t-il bonne dépense? La grosse cabaretière n'en a qu'un bien vague espoir. Un pli dédaigneux fronce la fente large de sa bouche. Et, à mesure que l'inconnu approche, la moue s'accroît, ridant sa face grasse.

A une faible distance de l'auberge, le voyageur s'est arrêté: appuyé sur son bâton, il regarde autour de lui; il paraît hésiter maintenant, chercher quelque chose...

Cette allure est louche pour la peureuse cabaretière qui prend le parti de rentrer dans la salle et de refermer soigneusement la porte derrière elle. Ne désirant plus voir entrer l'homme, elle voudrait au contraire qu'il passe vite, et s'éloigne sans tarder.

—Vous avez peur de prendre froid, mère Nicotte? demande le consommateur en achevant son verre.

—Non, Triquet, mais j'aperçois une espèce de chemineau que je ne tiens pas du tout à recevoir ici; il m'a tout l'air de chercher à faire un mauvais coup!

—Vous avez peut-être peur qu'il vous assassine?

—Tu plaisantes, mais moi, je prends mes précautions. Il y a bien cent pas d'ici la première maison; on ne m'entendrait seulement crier!

—Bah! on ne tue pas les gens comme cela!

—Ce ne serait toujours point le premier crime qu'on aurait commis ici.

—Vous voulez parler de l'affaire du château quand on a tué M. Hardienne? Ça fait déjà quinze ans de cette histoire-là... Et puis, ce n'était pas la même chose!

—Bien sûr... N'empêche qu'on devrait mettre un peu plus de gendarmes sur les routes. Déjà, ici, nous n'avons pas d'industrie... Les affaires vont mal... S'il faut encore être assassiné par les vagabonds... autant mourir tout de suite!

Triquet, un grand garçon d'une vingtaine d'années, paysan affiné, maigre, serré dans un complet marron d'un bon marché aussi évident que la mauvaise coupe, se leva pour partir.

Il avait des cheveux d'un blond presque blanc, le visage pâle et boutonneux, le regard indécis, oblique; ayant préféré quitter la charrue pour devenir "employé", il était commis chez le marchand de nouveautés de l'endroit.

Triquet donna une pièce blanche à la mère Nicotte. Elle allait lui rendre la monnaie quand une silhouette se dessina derrière la porte vitrée de l'auberge.

Cette apparition arrêta net le geste de la grosse femme qui murmura:

—Mon Dieu, le voilà! Il entre! Ras-sieds-toi, Triquet, je t'en prie, et ne t'en va que quand il sera parti.

Curieux, après un plissement ironique de ses lèvres minces et un vague haussement d'épaules, Triquet, obtempérant au désir manifesté, retourna s'installer sur

un des escabeaux de paille qui, deux à deux, garnissaient le flanc des tables.

L'homme était toujours à la vitre, essayant de scruter l'intérieur.

Derrière son comptoir, l'aubergiste tremblait.

Un mouvement brusque du voyageur fit enfin basculer le pêne dans la gâche; la baie s'ouvrit et celui qui provoquait le trouble de la mère Nicotte entra dans la salle.

Rien cependant dans l'attitude du nouveau venu n'était terrifiant. Il paraissait humble et doux; l'éclat fébrile de ses yeux se tempérerait sous les cils abaissés; le front disparaissait sous un feutre à larges bords rabattus. Une barbe et des favoris gris embroussaillaient les joues et le menton. L'habillement, vulgaire, qui n'était ni celui d'un ouvrier, ne donnait aucune indication sur la nature de celui qui le portait et contribuait au contraire à le rendre équivoque.

Il glissa un regard inquisiteur vers Triquet, regarda plus longuement la mère Nicotte, puis, s'étant assis sans paraître prendre garde à l'impression qu'il produisait, demanda un verre de vin.

Sans mot dire, l'aubergiste servit l'homme qui but une gorgée et demeura muet, attendant sans doute que Triquet partit. Mais Triquet ne bougeait pas, stimulé par les regards de l'hôtesse.

Le jeune paysan ne demandait d'ailleurs pas mieux que de rester; flairant "quelque chose", il se félicitait du hasard qui l'avait fait trouver là.

L'inconnu surprit enfin les signes de l'aubergiste. Il ne s'en émut pas, mais, comme le soir venait, il se décida à parler.

Posant son bâton contre le mur, il dit:

—C'est bien Malletain, ici, n'est ce pas, madame?

tremblante.

—Et Cerville est à cinq kilomètres?

—Sans doute.

Il y eut un silence. Le voyageur fit un effort pour renouer la conversation.

—Je n'ai qu'à suivre la route tout droit?

—Pour aller à Cerville? Non. Il faut traverser la ville et prendre à droite. Vous connaissez quelqu'un à Cerville?

—Probablement, puisque j'y vais.

—Excusez... c'est parce que je ne vous ai jamais vu dans le pays... Vous y venez pour la première fois?

—Oui, dit l'homme réprimant un trouble. Et je ne fais que passer. Je n'ai pas le temps de m'arrêter; c'est dommage que je sois en retard. Le pays me semble joli...

—Peuh! comme ci comme ça...

—Les gens sont aimables...

—Ça dépend.

Le voyageur comprit qu'il inspirait trop de méfiance pour pouvoir engager la conversation.

Il se leva et paya, disant:

—Je me hâte parce qu'il faut absolument que je sois ce soir à Cerville.

—En ce cas, pressez-vous, dit la mère Nicotte un peu tranquilisée, car voilà la nuit.

Le voyageur reprit son bâton et sortit.

La nuit venait en effet.

Dans le ciel assombri des étoiles s'allumaient; à l'horizon pointait un mince croissant d'argent.

Triquet se leva.

—Maintenant, je m'en vais. Vous n'avez plus peur, hein, mère Nicotte?

—Euh! Ce particulier-là ne me dit rien qui vaille. Je vas fermer tout de suite et me barricader partout.

—Allons, bonne nuit! fit le gars.

Et il sortit à son tour, décidé à suivre l'homme.

II

Celui-ci marchait lentement vers Malletain.

Triquet l'observait à distance, ne voulant pas que son manège fût remarqué. A un moment, il dut même se jeter derrière un arbre; l'homme s'était retourné avec une prudence soupçonneuse. Dans la pénombre il ne distingua rien d'anormal et reprit sa route, murmurant:

—J'ai éveillé la curiosité en entrant au "Soleil d'Or"... Et je n'ai rien appris parce que je n'ai pas osé questionner... C'était plus sage... Après tout, je verrai bien, je saurai toujours bien assez tôt.

Et l'inconnu pressa le pas pour traverser Malletain, où il ne lui sembla pas être trop remarqué.

Il gravit allègrement la côte au flanc de laquelle s'accrochaient les maisons et ce ne fut qu'au sommet que son pas se ralentit.

Ayant laissé derrière lui le château pour lequel en passant, il avait eu un rapide mais singulier regard, il se mit à descendre la route de Cerville avec une lenteur hésitante.

Triquet, qui suivait toujours, remarqua ce changement d'allure.

—Bon! se dit le jeune commis, redoublons d'attention et de prudence... Nous touchons au but.

Le finaud paysan ne se trompait pas.

Le voyageur ne paraissait nullement disposé à pousser jusqu'à Cerville.

A mesure que les maisons de Malletain se faisaient plus rares, il les examinait avec une attention croissante, comme s'il eût cherché quelque chose.

Il s'arrêta enfin devant une habitation

construite au milieu d'un jardin touffu entouré de haies. Une porte de bois à claire-voies s'ouvrait sur la route au moyen d'un simple loquet.

Le voyageur hésita, s'arrêta, puis, ayant regardé si personne ne le voyait, s'approcha enfin de la propriété,

Triquet, caché à proximité, le vit regarder longuement à l'intérieur de la maison à travers les vitres de la seule fenêtre éclairée.

L'inconnu se décida enfin à entrer comme il l'avait fait au "Soleil d'Or".

Triquet se rapprocha...

Il se demanda un instant s'il n'allait pas se jeter sur les traces de l'homme.

Mais deux sentiments le retinrent.

L'un fut qu'il n'avait pas le droit d'empêcher un acte en somme fort ordinaire; l'autre que, s'il s'agissait d'un malfaiteur, il ne serait pas, lui, Triquet, le plus fort en face du bandit.

Cette dernière considération fut la plus forte... Et Triquet se borna courageusement à attendre, blotti sous la haie, la sortie de l'inconnu.

Celui-ci, pendant ce temps, avait franchi le jardin et gravi le perron.

Il s'apprêtait à frapper quand il s'aperçut que la porte de la maison était entr'ouverte. Il la poussa.

Au léger bruit qu'il fit, personne ne vint.

Alors, il se dirigea vers la chambre où il avait aperçu de la lumière.

Dès le seuil, il s'arrêta, comme suffoqué par une émotion soudaine, en tout cas en proie à un trouble étrange.

En le voyant apparaître, une femme jeune encore s'était levée et, fort calme venait à sa rencontre.

—Vous désirez, monsieur? demanda-t-elle d'une voix douce.

L'étrange visiteur ne répondit pas tout de suite.

En proie à une émotion indéfinissable, il regardait muettement cette femme en robe noire, d'un âge incertain, encore jeune malgré ses cheveux gris, qui l'interrogeait d'une manière si calme.

—Que voulez-vous, monsieur? répéta-t-elle avec, cette fois, une nuance d'inquiétude ou d'impatience.

L'homme se décida enfin à parler.

—Madame, dit-il, d'un ton tremblant, hachant ses phrases par lambeaux, pardonnez-moi de me présenter ainsi... La porte était ouverte... Je suis entré...

—Oui, ma fille est sortie...

—Je craignais de vous effrayer... Vous auriez pu me prendre pour un malfaiteur.

La femme en noir sourit étrangement.

—Oh! répliqua-t-elle, je n'ai pas peur... Il y a longtemps que je n'ai plus peur de rien!...

L'inconnu parut agité d'un frémissement.

—Je viens, reprit-il, vous parler d'un absent. Je suis chargé de vous apporter de ses nouvelles.

—Un absent? Je vis seule ici avec ma fille unique... C'est là toute ma famille... Et je n'ai pas d'amis, de vrais amis...

—Vous êtes pourtant Mme Ravellier... Je vous reconnais... bien qu'il y ait longtemps, oh! bien longtemps que je ne vous ai vue!...

Mme Ravellier fixa son interlocuteur d'un regard extraordinairement fixe et brillant.

—Vous me reconnaissez? dit-elle. Attendez donc... Il me semble... Mais non, c'est impossible, cela n'est pas...

Le visiteur la regardait, haletant, guettant le jeu de sa physionomie et les paroles qu'elle prononçait.

Mais le rayon qui illuminait intensé-

ment le visage de Mme Ravellier s'éteignit. Après un effort apparent, elle reprit d'un ton calme :

—Laissons le passé. Dites-moi ce que vous avez à m'apprendre, monsieur.

Ce changement d'attitude affecta vivement l'inconnu qui répondit :

—Pourquoi laisser le passé? C'est au contraire pour vous en parler que je suis ici...

—Vraiment? fit Mme Ravellier en passant brusquement la main sur son front. Mais d'où venez-vous, qui êtes-vous, qui vous envoie? ajouta-t-elle avec une animation soudaine.

Et, de nouveau, elle avait un regard étrange pour l'homme qui reprit avec une douceur extrême.

—J'ai bien changé, c'est vrai, j'ai tant souffert... Mais tu me reconnais bien, Julie?

—Pierre! Lui!

Ayant jeté cette exclamation, Mme Ravellier demeura debout, raidie, sans paroles et sans gestes.

—Oui, Pierre, reprit le voyageur, en s'avançant vers elle, les bras tendus.

Mais, à ce mouvement, la femme recula d'un bond, clamant :

—Ne me touchez pas! Ne me touchez pas!

Le malheureux s'arrêta; ses bras retombèrent, et deux grosses larmes roulèrent sur ses joues.

Adossée au mur, Mme Ravellier criait :

—Vous! vous ici! Vous êtes revenu! Comment avez-vous osé?... Après avoir empoisonné ma vie, brisé l'avenir de votre enfant, vous revenez, quand on commençait à vous oublier!...

L'homme sentit ses jambes plier sous lui; il s'affaissa sur une chaise.

—Julie! murmura-t-il.

—Non! non! ne m'appelez pas! Avez-

vous donc pensé que je pouvais encore être quelque chose pour vous?... Je suis toujours votre femme puisque la loi divine le veut ainsi, mais je ne veux plus vous revoir jamais, jamais! Est-ce que votre place est ici après ce crime odieux? Ne vous faut-il pas plus que votre vie pour l'expier?...

A ces mots, l'homme se redressa :

—Toi aussi, tu me crois coupable! Toi!... Oh! mon Dieu, cette suprême douleur m'était donc réservée! Toutes mes souffrances passées me semblent maintenant insignifiantes auprès de celle-là!

—Voyons, Pierre, il ne faut pas nier l'évidence. Les faits sont là. Va-t-en. Disparais... Il le faut... Pour moi... Pour notre fille...

—Ma fille! murmura le malheureux. Je ne la verrai donc pas, elle... Puisque la mère me croit coupable, comment ajouterait-elle foi à mon innocence?

—Allons, reprit Mme Ravellier d'une voix stridente, va-t-en! Va-t-en!

L'homme se releva.

—Oui, dit-il, oui... je ne tenterai pas de me justifier... Oh! Julie, que la vie est cruelle! Rappelle-toi comme nous étions heureux autrefois, quand notre Suzanne était toute petite... Les bonnes années si courtes... Ah! Pourquoi certains hommes sont-ils marqués ainsi pour une existence de douleur! Au moins tu ne me refuseras pas un mot de pitié... en attendant que tu apprennes la vérité...

—De la pitié! cria Mme Ravellier avec un cri guttural. De la pitié! C'est bien à toi d'en demander!

Poussé par un élan de désespoir, le malheureux voulut faire un pas vers sa femme; mais ses forces le trahirent; il tomba à genoux; il voulut parler; mais sa voix s'étouffa sous un sanglot.

Ce spectacle n'émut pas Mme Ravellier

qui poussait un véritable hurlement de terreur.

—N'approche pas, râla-t-elle. Va-t-en, assassin, assassin!...

L'homme se redressa d'un coup de nerfs, comme sous la détente d'un ressort.

—Oh! ce nom, ce nom! dit-il avec rage, c'est toi qui me le donnes!

—Et bien après? N'est-ce pas le tien?

Et, tout à coup, Mme Ravellier éclata d'un bruyant éclat de rire qui déchira l'air.

Puis, brusquement redevenue sérieuse, mais le regard terne, la voix changée elle ajouta presque bas:

—Quelle triste affaire, n'est-ce pas? On l'a tué... C'est mon mari qui l'a tué... Et il est au bain maintenant... Et moi je pleure... Et j'ai ma petite fille à élever; la fille d'un assassin... Allons, adieu, si vous le voyez, dites-lui bien que je le hais... que je le hais autant que je l'ai aimé...

Le malheureux Ravellier frappé en plein coeur avait reculé jusqu'à la porte.

Hypnotisé par le regard terrible de sa femme, il demeura aphone, le coeur broyé, la tête perdue...

Quand elle eut fini de parler, il se précipita hors de la maison, traversa le jardin en courant et se sauva à toutes jambes sur la route, droit devant lui...

—Folle!... bégayait-il, elle est folle!...

Et il continuait de courir lui-même comme un insensé.

III

En passant le long de la haie il avait failli culbuter sur le jeune Triquet qui y était demeuré blotti.

Pris de frayeur, celui-ci ne bougea pas. Il attendit au contraire que le bruit des pas du voyageur mystérieux eût cessé ;

alors, peureusement, il se redressa, regarda autour de lui, et constatant que tout était calme, se mit à courir à son tour vers le village en se disant :

—Bien sûr, il a fait un sale coup!... Mais je ne veux rien dire... Vaut mieux ne pas se mêler de ces affaires-là... Moi, quand il y a de la police, j'en suis pas...

Pendant ce temps, Pierre Ravellier revenait à pas lents vers la maisonnette où il avait laissé sa femme.

De nouveau arrêté devant la haie, il contemplait avec une avidité morne le jardinet plein d'arbres et le rectangle lumineux de la fenêtre qui semblait éclairer naguère pour lui le proche bonheur et derrière laquelle il savait maintenant que l'implacable folie avait accompli une oeuvre fatale et ruiné toutes ses espérances. La fenêtre n'était plus le rayon joyeux, l'étoile de bonheur d'une nuit bénie, mais un reflet menaçant en d'hostiles ténèbres...

Sans mouvement, le malheureux Ravellier demeurait abîmé dans sa douleur, quand un bruit de voix l'arracha brusquement à ses pensées.

Craignant d'être vu, Ravellier se jeta encore sous la haie pour laisser passer ceux qu'il venait d'entendre. Mais le groupe—deux jeunes femmes et un adolescent,—s'arrêta près de lui, devant la porte qui venait de lui être si inhospitalière.

—Allons, au revoir, Lucienne, dit l'une d'elle, je ne veux pas te retenir plus longtemps. Il fait tout à fait nuit.

—Oh! repartit gaiement Lucienne, je n'ai pas peur!... Et puis n'ai-je pas mon garde du corps? ajouta-t-elle en posant amicalement sa main sur l'épaule de l'adolescent qui était son jeune frère. Mais tu as raison, assez bavardé comme cela pour aujourd'hui.

—D'autant plus que nous recommençons demain!...

—Oui, oui, rentre; ta mère s'inquiéterait peut-être, ma chère Suzanne...

En entendant cette phrase, Ravellier ne put retenir tout à fait un violent tressaillement. Il se maîtrisa pourtant, la poitrine secouée par des battements accélérés du cœur et murmura très bas:

—Ma fille!... Ma fille!...

—Mère ne s'inquiète jamais, répondit Mlle Ravellier. Elle est si douce, si bonne... Qui donc voudrait nous faire du mal dans le pays?

—Oh! personne, bien sûr... Quel dommage qu'elle n'ait plus toute sa raison!...

Suzanne soupira.

—J'en souffre bien, va! Car enfin je n'ai qu'elle... Ma chère et bonne maman, c'est toute ma famille... Aucun autre parent... Du moins, je n'en connais pas... Mon père? Je sais qu'il est mort quand j'étais toute petite. Je me le rappelle pourtant, il m'aimait bien... Puis, un jour plus rien... Un trou... Et jamais ma mère ne me parla de tout cela... Elle ne sait plus... Et ici, personne pour me renseigner... Ou du moins on ne veut rien me dire... mais pourquoi, pourquoi?...

—Voyons Suzanne, ce n'est pas le moment de te faire du chagrin avec tout cela... quand tu vas te marier, avoir justement une famille... Laissons le passé auquel nous ne pouvons rien, et songeons à l'avenir...

—Oui, tu as raison...

—Si ton fiancé te voyait avec des idées noires, trois semaines avant le mariage, ça ne lui ferait pas plaisir...

—Au revoir Lucienne, au revoir Jacques.

—Adieu, Suzanne.

La jeune fille entra dans le jardin, pen-

dant que Lucienne et son frère s'éloignaient.

Ravellier sortit alors de sa cachette.

—Oh! je veux la voir! murmura-t-il.

De la route, il put apercevoir la silhouette mignonne de Suzanne sur le perron. Mme Ravellier venait au-devant de sa fille, une lampe à la main, et la silhouette de la jeune fille se découpa très nette sur le fond lumineux. Mais ce visage resta invisible.

Puis la porte se referma, et le malheureux, ayant envoyé de ses gros doigts rugueux un muet baiser vers la chère disparue se remit lentement en route, répétant sans cesse deux mots, toujours les mêmes, qu'il semait à voix basse dans la campagne endormie.

—Ma fille!... Ma fille!...

IV

Le ruban blanchâtre de la route se déroulait indéfiniment entre les champs noirs et silencieux.

Ravellier marchait toujours.

Il ne s'était pas encore arrêté depuis qu'il avait quitté Malletain. Le même pas élastique et régulier le portait en avant comme un automate.

Il avait passé des hameaux silencieux, éveillant des abois de chiens qui se taisaient ensuite derrière lui et il continuait d'aller sur la route sans fin.

Un clocher sonna et le tintement provoqua son attention. Il compta les coups de marteau sur le métal.

—Dix heures...

Puis il eut un geste découragé:

—Que m'importe le temps!...

Par une chute lente, le grand corps maigre s'affala sur le revers du fossé qui bordait le chemin; les grosses mains lâchèrent le bâton qui roula à terre, et sai-

sirent la tête d'une étreinte fébrile.

Le malheureux demeura longuement ainsi posté, sans un mouvement, l'âme ailleurs, revivant par la pensée les années écoulées de sa vie d'épreuves et de douleurs. Les étapes terribles se succédaient, implacables, pour aboutir à ces derniers événements; son retour au pays, sa femme folle, sa fille fiancée qu'il ne devait pas revoir sous peine de susciter les pires catastrophes.

Et Ravellier gémit :

—Que faire?... mon Dieu, que faire?...

Sa conscience percevait une réponse muette.

—Avoir du courage et espérer en Dieu...

Mais Ravellier n'était pas dans un état d'esprit qui lui permit d'agir conformément à sa conscience.

Une fièvre intense le dévorait, brûlant ses yeux, martelant ses tempes, séchant sa gorge.

Il se releva brusquement, ayant pris soudaine décision.

—Que ma Suzanne soit heureuse! clama-t-il éperdûment, à ce prix je pardonne à tous ceux qui m'ont fait du mal!...

Et, comme un insensé, il s'élança de nouveau dans la nuit, mais cette fois il ne suivait plus paisiblement la route blanche, il courait à travers les champs, bondissait dans les terres, mû par la hantise d'une idée fixe comme une bête qui se rue au carnage...

V

Dans une chambre vaste au plafond haut d'où pendait une antique lampe à huile éclairant mal d'avares reflets, deux jeunes gens étaient assis.

L'un, placé hors du cercle de lumière projeté par l'abat-jour, disparaissait presque dans la pénombre, sauf l'ovale clair

de son visage encadré de cheveux et de barbe très noirs et où brillaient les yeux comme une double flamme bleue.

L'autre, petit et fluët, étendu au centre de la pièce, sur un fauteuil à bascule, près de la table chargée de carafons et de petits verres, portait une tête fine, au visage rose et doux, à peine masculinisé par une courte et soyeuse moustache blonde. Son compagnon gardait entre les dents une pipe à très long tuyau; lui-même, armé d'un énorme cigare, en tirait des bouffées précipitées qui l'ennuageaient tout entier d'un brouillard épais.

Depuis longtemps déjà, le silence planait dans la pièce.

—Sais-tu, mon bon Robert, dit tout à coup le petit blond, que cette soirée est d'une gaîté folle?

L'interpellé se contenta de hausser les épaules.

—Oui, je sais bien, reprit l'autre, tu y es habitué; ici ou là pour toi, c'est toujours la même chose, tu traînes ton ennui partout comme on ballade un cor à son pied.

—Je ne m'ennuie pas, Jules, répondit Robert.

—Tu ne t'amuses pas non plus!

—Est-ce donc si nécessaire de s'amuser?

—Dame...

—Qu'appelles-tu s'amuser? Se coucher à cinq heures du matin et se lever à trois heures du soir? Passer la nuit les cartes à la main, gaspiller, si l'on perd, de l'argent sans qu'il serve à rien, et si l'on gagne, dépouiller des malheureux que la veine réduira on ne sait à quoi?

—Continue; continue... Au moins, nous causons, ça fait passer le temps...

—Ou bien vaguer de théâtre en concert et de concert en cabaret, finir la nuit par des soupers équivoques, ou jouer encore

dans des maisons où le jeu alors, n'est pas permis; le jour, tu as les courses, l'hippique, les expositions, le patinage sur glace artificielle, tous les sports que tu voudras, et enfin les visites, les "five o'clock", l'heure des papotages, des débinages, des flirts, de toutes les petites mesquineries dont est faite la vie des gens qui "s'amuse".

—Eh! mon bon Robert, je sais bien que tout cela n'est pas intéressant, je sais bien que tu as raison, mais que veux-tu, c'est la vie.

—Non, ce n'est pas la vie, ou du moins ce ne devrait pas être!

—Enfin, c'est toujours plus gai que de rester ici à ne rien faire.

—Pourquoi est-tu venu avec nous, mon pauvre ami? Je savais bien que tu en aurais bien vite assez, il faut un artiste comme Raymond ou un déséquilibré comme ce fou de Robert Hardienne pour aimer à vingt-cinq ans, venir s'enterrer dans un trou comme Cerville, dans un bois sauvage comme ce grand parc abandonné.

De la main, Robert désignait, par les larges baies des fenêtres, la masse sombre des arbres touffus qui enfonçaient leurs ténèbres dans les ténèbres du ciel.

Il reprit:

—Non, tu as raison, ce n'est pas gai, on n'organise pas de garden parties, on ne danse pas le cotillon dans le Manoir de Robert Hardienne, comme tu appelles ironiquement mon pauvre domainé. On se borne à y laisser couler le temps, on y pense, on y rêve, on y travaille si l'on veut et si l'on peut... Mais on ne s'y "amuse" pas. Il y a un train pour Paris demain à l'aube; je te conseille de le prendre—si tu es assez matinal.

Le petit blond s'était levé.

Quand Robert eut prononcé ces derniers mots, il courut à lui, les mains tendues et

étreignit celles de son compagnon.

—Robert, dit-il d'un tout autre ton, mon bon Robert, je t'ai fait de la peine. Il ne faut pas m'en vouloir. Je ne suis pas détaché des "biens de ce monde" j'ai des défauts que je déplore; c'est vrai, je ne suis bon qu'à troubler votre recueillement et votre paix, à Raymond et à toi, avec mes goûts de boulevardier ou de mondain. Dis-moi que tu ne m'en veux pas?

—Fou! répondit Robert avec un geste amical, je sais bien que tu nous rends l'affection que nous avons pour toi. Evidemment, tu n'es pas tout-à-fait des môtres, au point de vue de la conception de la vie, mais qu'importe? Je ne prétends pas imposer mes idées aux autres, loin de là. Ils s'en accommoderaient peut-être très mal, quand je m'en trouve si bien. Tu aimes te divertir en joyeuse compagnie, tu n'es pas le seul et je ne t'en blâme pas, puisque cela te plaît ainsi. Mais pourquoi, quand nous avons résolu tantôt de venir nous enfouir ici ce soir, as-tu voulu partir aussi. Il fallait rester à Paris: tu vois bien qu'il te manque déjà.

—Il faisait un si beau soleil! repartit Jules piteusement. La première belle journée de printemps? J'ai eu une fringale de campagne. Et puis cela m'ennuyait de vous voir partir tous les deux. Vrai, malgré tous mes amis, je me sens tout seul quand vous n'êtes plus là, quand je ne puis plus aller vous trouver dès qu'il m'en prend la fantaisie, vous demander conseil, appui, ou simplement me retremper à votre contact.

—Allons, c'est très bien, reprit amicalement Robert Hardienne, on fera quelque chose de toi.

Jules eut un soupir comique.

—Quelque chose, prononça-t-il avec une moue expressive, quelque chose, ça peut

m'arriver. Comme à tant d'autres qui ne valent pas mieux que moi... mais quelqu'un jamais?... Après tout, je me console. Il n'est pas nécessaire d'être l'un ou l'autre pour faire son chemin dans la vie, car en somme notre chemin il se fait tout seul, nous nous bornons à le suivre... jusqu'à ce que la route manque sous nos pas...

—Jules philosophe?... — Allons, bois un un peu de schiedam pour te redonner de la verve.

Et Robert se leva, emplit deux verres. Ils allaient boire quand un coup de sifflet strident retentit dans la profondeur du parc.

Tous deux, d'un même mouvement instinctif et brusque, se tournèrent vers les hautes fenêtres au-delà desquelles l'épaisseur des ténèbres semblait vibrer encore de l'appel lancé.

Immobiles, muets, ils écoutaient attentivement.

Le sifflet vibra de nouveau, par trois fois, à coups brefs et précipités.

Cette fois, le signal était complet.

—C'est bien Raymond! dit Hardienne.

—Je commençais aussi à m'inquiéter de son absence, murmura Jules. Que lui est-il arrivé? que se passe-t-il?

—Nous allons le savoir tout de suite. Es-tu prêt?

Avec une vivacité dont on ne l'aurait pas cru capable, Hardienne avait bondi à la fenêtre, l'avait ouverte; déjà il était debout sur l'entablement de pierre, prêt à sauter.

Au lieu de le suivre, Jules furetait dans la pièce avec une hâte comique, ayant l'air de danser en marchant.

—Allons, viens-tu? répéta Robert.

—Je cherche mon chapeau...

—Ton chapeau! tu t'en passeras! Nous allons courir, pas de danger que tu prennes froid!...

Jules se désespérait et valsait de plus belle dans tous les coins. A la fin, il poussa une exclamation de triomphe; il avait découvert son haut de forme en paille blanche, "dernier chic". Il s'en coiffa, puis tâta son cou; pas de foulard. Et il avait la gorge si sensible! Robert s'impatientait; alors, héroïque, il prit son mouchoir de poche et s'en fit une cravate.

Malgré toute sa précipitation, il arriva à la fenêtre quand Robert avait déjà disparu.

—Hé!... appela-t-il, où es-tu? Je ne vois rien, il fait trop noir...

—Allons, vite, je t'attends! répondit la voix de Hardienne à quelques pas de lui. Mais saute-donc!

Le malheureux Jules ne voulut pas avouer qu'il avait peur. Malgré sa répugnance pour cette gymnastique nocturne il prit son élan et tomba dans les bras de Robert qui l'entraîna, cramponné à lui.

Hardienne, qui connaissait tous les détours des allées, avançait au pas de course, remorquant son ami qui glissait, buttait et trébuchait tous les trois pas, craignant de heurter un arbre ou de se déchirer la figure à une branche.

A ce moment, Jules regrettait plus que jamais les plaisirs de Paris, si décriés l'instant d'avant par Robert... Mais il avait hâte aussi d'arriver, pour connaître le motif de l'appel lancé par leur ami Raymond.

Le sifflet se fit d'ailleurs entendre de nouveau, tout près cette fois.

—Nous voici! cria Robert activant encore sa course. Es-tu en danger?

—Non!

—Aïe! gémit le malheureux Jules, comme s'il n'eût attendu que cette réponse pour se plaindre.

Une branche basse venait de lui fouetter la figure; sa joue avait été souffletée ru-

dement par un bouquet de feuilles piquantes qui lui avaient produit l'effet d'un coup de griffes.

Hardienne continua de l'entraîner gémissant; on percevait maintenant un bruit de cascade, un vent plus frais soufflais; les deux jeunes gens débouchèrent bientôt au bord d'une rivière aux eaux écumeuses. Et Robert s'arrêta, à la grande satisfaction de Jules qui, depuis sa mésaventure n'osait plus ouvrir les yeux de peur d'être éborgné.

VI

Demeuré seul, brusquement lâché par son compagnon, Jules ne fut pas tout de suite rassuré.

Son regard inquiet ne distinguait rien dans les ténèbres épaisses; il entendait l'eau bouillonner avec bruit à deux pas de lui et il ne pouvait se décider à avancer, de crainte de tomber dans la rivière torrentueuse ou de retourner se cogner aux arbres.

Enfin ses yeux s'étant peu à peu habitués à l'obscurité, il aperçut des ombres animées et il se dirigea de ce côté.

Deux hommes étaient penchés sur un troisième étendu à terre sans mouvement.

A côté du groupe un énorme terreneuve secouait son poil trempé d'eau.

—Qu'est-ce qu'il y a? demanda Jules. Un noyé? Brrr! C'est Neptune qui a pêché ça?

Hardienne ne répondit pas; Raymond non plus.

Ils prodiguaient tous deux des soins pressés au malade, disputant à la mort cette proie déjà presque conquise.

Les mâchoires du noyé étaient tellement serrées l'une contre l'autre que Raymond avait dû s'aider d'un couteau pour les écarter et permettre le passage de l'air.

Puis, saisissant la langue, il s'était mis à opérer des tractions rythmées pour rendre le jeu aux muscles dont dépendent les mouvements des poumons.

Maintenant, aidé de Robert, il pratiquait la respiration artificielle, levant et baissant les bras pour forcer la dilatation de la poitrine et rétablir le jeu des poumons.

Le cœur battait encore, très faiblement, mais le corps restait froid.

Les manoeuvres des deux jeunes gens obtinrent enfin un premier résultat; la circulation du sang parut se rétablir et s'activer.

L'homme entr'ouvrit les paupières et les referma presque aussitôt, de nouveau évanoui.

Robert céda sa place à Jules pour aller chercher un cordial.

Ce ne fut pas sans une certaine répugnance que le joli blond saisit la main glacée qu'on lui tendait. Il frissonna, mais faisant preuve de bonne volonté, parvint à dominer sa répulsion.

—Drôle de métier que vous me faites faire là tout de même! exclama-t-il.

—Est-ce que ta présence n'est pas aussi utile qu'autour d'une table de jeu ou devant un "cabot" peinturluré qui débite d'un air niais la scie du jour? Tu tiens à ta peau, toi, n'est-ce pas? Le pauvre diable que voilà est peut-être du même avis en ce qui le concerne et ma foi, bien que la vie ne soit pas une bien belle chose, j'aimerais mieux moi-même la quitter autrement que par un plongeon dans cette rivière infernale...

—Ah! oui, cet homme te doit un rude flambeau à toi et à ton chien.

—Le fait est que sans Neptune!...— Mais il ne rouvre pas les yeux... Reprenons la langue...

—Veux-tu lui faire respirer de l'éther? demanda Jules. Il suffit de parler: on

tient l'article.

—Inutile. Ce serait plutôt dangereux.

—Je ne suppose pas que tu joues avec ça? Tu serais vraiment complet!

—Merci, papa!— Ça me sert dans les bals et les soirées; quand il fait trop chaud, ou qu'on a beaucoup dansé, une dame se trouve-t-elle mal? Crac, voilà Jules et sa petite fiole! La providence des dames affigées et des mères inquiètes!...

Pendant que le jeune élégant pérerait, le noyé revenait définitivement à la vie.

L'arrivée de Hardienne avec une bouteille de rhum et une couverture acheva de ranimer le malheureux.

Il fit une série de mouvements, essaya de se relever sans y parvenir et bégaya:

—Où suis-je?...

Puis, ayant passé une main sur son front, il reprit, d'une voix terne, monotone:

—L'eau... Ah oui... Elle chante; elle m'endort... C'est un lit bien froid...

Ses dents claquèrent; il frissonna, secoué comme une branche au vent...

—Un peu de délire, prononça Hardienne; il faut que nous l'emportions à la maison. Jules, tu vas nous éclairer cette fois...

—J'ai bien des allumettes, mais...

—Moi, j'ai une lanterne; prends.

Le temps que le beau Jules eût enflammé la bougie, les deux autres avaient déjà saisi le noyé, l'un par les épaules, l'autre par les jambes.

Le cortège se mit en route.

La lanterne jetait des reflets capricieux dans la nuit; les arbres dansaient en ombres fantastiques. Mais Jules n'avait plus peur.

—Pourquoi, demanda-t-il à Hardienne, n'as-tu pas ramené des domestiques avec toi pour ballader le bonhomme?

—Tout simplement, mon cher ami, parce que je n'en avais pas; ici, nous n'avons pour nous servir que la femme du jardinier, la bonne vieille qui nous a préparé notre souper. Elle ne nous aurait pas été d'un grand secours, n'est-ce pas?

—Mais son mari?

—Le père Mathieu? Plus sourd que s'il n'avait jamais eu d'oreilles; avec ça perclus de rhumatismes, bon à rien...

—Je comprends alors que ton parc soit si bien entretenu! dit Jules en se frottant la joue avec laquelle il avait pu faire la constatation frappante que les arbres avaient un impérieux besoin d'être élagués.

Le groupe entra donc au château, sans que personne eût rien remarqué de l'évènement puisque le domaine était presque désert.

VII

—Eh bien? demanda Raymond en allant ouvrir la fenêtre par laquelle la veille au soir, ses deux amis avaient sauté pour répondre à son appel, eh bien, mon petit Jules, la trouves-tu encore aussi banale, la vie que nous menons ici, Robert et moi?...

—Euh! répliqua le jeune viveur en réprimant un baillement, je trouve surtout que vous me faites lever de bonne heure!

—Au moins trois heures après le soleil et tu oses te plaindre! Mécéant!

—Tiens! je ne suis ni peintre ni poète!

Raymond haussa les épaules; il regardait les rayons du matinal soleil clair frissonner en mille reflets chatoyants dans la verdure ondulante, spectacle banal et poétique tout à la fois.

Sous les boucles tour à tour ténébreuses et dorées de son épaisse chevelure châtaine, ses grands yeux noirs brillèrent,

limpides et doux, pleins de rêve et de charme.

—Enfin, reprit Jules, l'acte tragique est terminé. Le noyé est sauvé; notre devoir humain est accompli.

—Le devoir envers le prochain, prononça lentement Raymond, ne consiste pas à ce qu'on appelle banalement "sauver la vie" quand l'occasion s'en présente. Retirer de l'eau un malheureux ou détourner l'arme qui va le frapper n'est nullement méritoire. C'est là un acte louable assurément, mais des plus ordinaires et qui n'est souvent que le prélude de la véritable bonne action.

—C'est un cours de morale que tu me fais?...

—Je n'ai pas qualité pour cela, et tu n'en as d'ailleurs pas besoin.

—Quoi, vieux, tu te moques de moi?

—Point, tu as bon cœur et cela te suffit pour me comprendre. Je t'explique simplement qu'avec ces grands mots de progrès, de civilisation et de fraternité, notre société actuelle est abominablement tartufé parce qu'elle est organisée de manière à réserver ses faveurs à une petite catégorie de privilégiés au détriment de la masse...

—Ainsi, raila Jules, en peinture, les médailles et les rosettes vont aux flagorneurs et les vrais artistes...

—Laisse la peinture de côté, interrompit Raymond, je ne me plains pas de mon sort, je ne demande aucun honneur...

—Tu les laisses à ceux qui ne les méritent pas...

—J'ignore si je les mérite moi-même. Je n'ai pas la prétention d'être un grand artiste, mais un vrai seulement. Je peins par goût, comme je veux, et, puisqu'il m'arrive rarement d'être content de moi, pourquoi en exigerais-je plus des autres?

—Parce que tu es trop difficile! Je con-

nais des gens très intelligents qui admirent tes toiles, et beaucoup! Tu le sais bien, que tu es estimé des vrais connaisseurs?...

—J'ai cette joie; je n'en tire pas vanité; mais revenons à notre sujet.

—Le devoir des hommes envers leurs semblables! Quel beau thème de dissertation philosophique... Et quel dommage que nous ne soyons pas à l'Académie!

—Nous sommes bien mieux ici.

—Ça, je te l'accorde volontiers. D'autant plus que je sais que tu m'intéresseras. Sans cela, je n'aurais pas demandé à faire partie de votre association qui est devenue ainsi un triumvirat puisque vous voulez bien me traiter sur le pied d'égalité.

—Appelle les choses comme tu voudras. Au fond il y a tout simplement ceci : nous sommes trois indépendants, trois égarés, si tu veux, qui avons l'outrecuidante prétention de nous croire un peu meilleurs que les autres et qui voulons nous mettre au service de ceux qui en ont besoin. La fortune de Robert nous permet d'entreprendre bien des choses utiles, quand le cas s'en présente.

Aujourd'hui, le cas qui nous occupe est plus intéressant, plus mystérieux que les autres.

—Oui, d'abord le début, ce sauvetage par une nuit noire, dans cette rivière torrentueuse, en pleine solitude... Un vrai prologue de mélodrame!

—Tout cela n'est rien; c'est l'histoire de l'homme qui mérite l'attention.

—Il a parlé?

—Il va nous raconter sa vie tout à l'heure.

—C'est cela; il sera l'accusé et nous représenterons les trois juges. Mais les avocats?

—Je t'en prie, sois sérieux; ce malheu-

reux a certainement beaucoup souffert. Robert était fort ému des quelques mots qu'il lui avait dit pour exprimer d'abord son regret d'être encore vivant, pour lui demander ensuite de le faire juge de son acte en lui narrant le drame de son existence. Robert l'a prié d'attendre pour parler que nous fussions réunis. Il lui a promis que tout ce qui pourrait être fait, nous le ferions,—et nous tiendrons parole.

—Certes! Nous sommes unis pour cela. Malgré mes gros défauts et ma légèreté, je suis un bon garçon, n'est-ce pas? Ce pauvre diable peut compter sur moi comme sur vous deux.

—Je crois qu'il y aura de la besogne intéressante à faire, mais écoutons d'abord le récit de notre protégé. Le voici avec Robert.

VIII

Quand les deux hommes entrèrent, Jules ne put retenir tout-à-fait un petit sourire moqueur.

Le noyé avait dû revêtir des habits prêtés par Robert et qui étaient loin de lui aller aussi bien que le coquet complet sur mesure exécuté par un tailleur à la mode pour l'élégant Lavergne.

Moins raffiné sur le chapitre de la toilette, le peintre examina le nouveau venu à un tout autre point de vue et le résultat de cet examen parut satisfaire l'artiste qui avait la prétention de s'y connaître en physionomies.

Le visage à la fois énergique et douloureux de celui que Raymond venait de sauver de la mort, imposait une sympathique attention.

Hardienne prit place près de ses amis et fit asseoir l'inconnu en face d'eux, en pleine lumière.

—Monsieur, lui dit-il, vous m'avez ex-

primé le désir de me faire savoir quels sont les motifs qui vous ont poussé à l'acte désespéré que vous avez commis. Nous vous écoutons. Je prends l'engagement formel au nom de nous trois que rien de ce que vous allez dire ne sera répété à qui que ce soit sans votre autorisation expresse.

L'inconnu eut un geste d'indifférence. Puis:

—Soit! dit-il, on ne sait pas ce qui peut arriver. Je prends acte de votre engagement. Du reste, ajouta-t-il avec un accent d'ironie amère, l'un de ces messieurs au moins a droit à mes confidences; n'est-ce pas grâce à lui que je jouis encore du bienfait d'être un homme, ne lui dois-je pas la vie enfin?

—Monsieur, répondit Raymond doucement, je ne vous demande pas de me remercier. J'ai conscience d'avoir accompli mon devoir en vous sauvant la vie, mais en vous empêchant de consommer un crime.

—Un devoir! un crime!... Des mots!—Dieu m'aurait pardonné parce que j'ai assez souffert.

—C'est possible; mais, s'il n'a pas permis que votre projet s'accomplisse, c'est que votre rôle n'est pas terminé dans la destinée humaine.

—Voilà précisément où vous faites erreur, répartit l'inconnu avec force. Mieux qu'aucun autre je sais si ma présence ici-bas est utile ou nuisible.

—On ne saurait nuire quand on ne le veut pas.

—Croyez-vous?... Je suis un de ces êtres réprouvés qui marchent dans le douleur comme sur une route fatale, qui portent malheur aux autres et à eux-mêmes, à tous ceux qu'ils approchent, aux êtres qui leur sont les plus chers... Ah! vous qui n'avez pas craint de vous jeter impru-

demment au travers de ma destinée et de contrarier mon sort misérable, prenez garde pour vous-même; j'ai porté malheur à tous ceux qui m'ont fait du bien; redoutez mon influence maudite!

Devant cette animation désespérée, Raymond demeura complètement calme et maître de lui. Quand l'inconnu eut fini de parler, le jeune homme alluma placidement sa longue pipe et répondit.

—Je ne crains rien; je suis invulnérable aux sortilèges; ce que je crois, au contraire, c'est qu'à partir d'aujourd'hui votre vie, à vous, va changer. Avec notre concours, vous pourrez lutter utilement, victorieusement, obtenir un peu de ce bonheur dont vous avez été toujours privé, dites-vous. Il est impossible que plus rien n'existe au monde qui n'ait une place en votre coeur souffrant. Vous n'êtes pas seul à ce point qu'aucune créature ne vous soit encore chère. Vous n'êtes pas indifférent à tout puisque vous connaissez les accès de désespoir, les coups de folie qui poussent au suicide.

—Mon récit va vous répondre sur tous ces points, et vous verrez ensuite que, malgré l'affection que je puis avoir pour deux êtres bien-aimés, mon isolement est nécessaire, ma disparition s'impose, ma mort même eût mieux valu pour eux!... Le bonheur, certes, je l'ai connu autrefois, durant quelques courtes années bénies; en quelques jours tout s'est effondré irrémédiablement; il y a quinze ans de cela. J'étais jeune, plein d'espoir entre l'avenir, entre une femme aimée et un bébé charmant... Aujourd'hui!... — Mais, avant d'entrer dans les détails, il convient que je me présente d'abord à vous, messieurs...

Et, d'une voix forte, l'inconnu articula:

—Je me nomme Pierre Ravellier, et je

sors du bain!

Il s'attendait à produire une certaine sensation. Jules Lavergne sauta sur sa chaise et ses traits se contractèrent en une épouvantable grimace tandis que sa main se portait instinctivement à sa poche comme pour protéger le porte-monnaie.

Ravellier s'attarda à suivre cette mimique et ne remarqua pas le brusque et étrange mouvement que les derniers mots qu'il venait de prononcer avaient arrachés à Hardienne habituellement fort maître de lui.

Raymond Morande s'en aperçut et s'en étonna. Il connaissait trop son ami pour ne pas deviner que la révélation de Ravellier avait pour celui-ci un sens mystérieux qui échappait complètement à lui-même.

Comme Robert demeurerait muet, encore sous le coup du saisissement bizarre qu'il venait d'éprouver, Morande invita le forger à reprendre la parole.

Il le fit d'un ton courtois comme si le fait de sortir du bain était des plus naturels et se produisait journallement dans la vie.

Ravellier s'inclina et commença le récit suivant que nous allons résumer pour plus de commodité.

IX

Une quinzaine d'années avant les événements que nous venons de raconter, la petite ville de Malletain, d'ordinaire si paisible, avait été le théâtre d'un drame sanglant dont le souvenir, ainsi que nous l'avons vu par la conversation de la mère Nicotte avec Triquet, n'était pas complètement effacé dans les mémoires timorées.

Un assassinat commis dans des circons

tances mystérieuses jamais éclaircies avait jeté la perturbation parmi cette population simple et tranquille.

A cette époque, Pierre Ravellier,—celui qu'on devait appeler plus tard : le forçat —était un tout jeune homme, d'excellente famille, très estimé dans le pays, qui tenait l'emploi de comptable dans une importante distillerie établie à Malletain.

Cette distillerie était dirigée par deux associés, cousins assez proches : Clément Hardienne et Gaspard Taveil.

Le premier, veuf et père d'un garçonnet d'une douzaine d'années, vivait sédentaire à Malletain et passait toutes ses journées à l'usine, tandis que Taveil s'occupait spécialement de l'extérieur, des relations avec la clientèle. Cette partie de la besogne commerciale convenait mieux à son tempérament très vif, à son besoin de mouvement, et aussi au goût très prononcé qu'il avait de l'existence parisienne animée et joyeuse.

Gaspard Taveil s'était marié à Paris et y avait établi son domicile, se contentant de passer une partie de l'été à Malletain.

Malgré la présence aussi peu assidue de son associé, Clément Hardienne voyait la distillerie prospérer car Taveil était expert en affaires et concluait d'excellents traités au cours de ses absences prolongées.

Ravellier, que ses occupations mettaient au courant de la situation aussi bien que les directeurs eux-mêmes, se réjouissait du succès de l'entreprise qui lui permettait d'espérer un avenir au moins tranquille.

Marié depuis quelques années avec une jeune orpheline qu'il chérissait et qui l'aimait doublement puisque son mari était tout pour elle, Pierre voyait alors l'avenir sous des couleurs riantes.

Une mignonne petite fille était venue

apporter la grâce enfantine et la joie exubérante dans leur nid affectueux.

Ravellier savourait un bonheur presque idéal, quand revenant le soir de la distillerie, libéré des chiffres, débarrassé de la préoccupation des comptes, il rentrait dans la blanche maisonnette encadrée de fraîche verdure où l'attendaient le baiser de sa femme et les caresses de sa petite Suzanne.

La vie s'écoulait, douce et calme pour lui dans ce coin béni où vivaient tous ceux qui l'aimaient y compris sa vieille mère qui, veuve depuis longtemps, demeurait avec le jeune ménage.

Cette tranquille félicité ne devait pas durer.

Pierre en eut un jour le vague pressentiment.

Par hasard il fut l'auditeur d'un fragment de conversation entre Taveil et Hardienne qui lui inspira des inquiétudes pour l'avenir.

Le cas n'était cependant point d'une extrême gravité.

Taveil avait joué et perdu. Il priait son associé de lui faire une avance pour acquitter sans retard une dette d'honneur.

A travers la mince cloison qui séparait son bureau de celui des directeurs, Ravellier entendit quelques phrases de la discussion élevée entre eux à ce sujet.

Ce fut Taveil qui s'emporta le premier à une observation de Clément Hardienne.

—Enfin! s'écria-t-il, ce n'est pas une aumône que je te demande. J'ai besoin que tu me prêtés cet argent, je te le rendrai. Et, dans tous les cas, ma part réponde de ma dette.

—Tu es sur une mauvaise pente, répliqua plus doucement le vieux Clément, tu as tort. Ce n'est pas la première fois que tu m'adresses semblable demande. Tu es marié, tu as un enfant. Songe à l'avenir...

—Il ne s'agit pas de l'avenir! riposta durement Taveil, mais du présent, du passé même! Il faut que je paie ce soir.

—Eh! parbleu! s'écria Hardienne, je ne te laisserai pas afficher! Tu le sais bien! Mais tu m'épouvantes. Cesse de jouer!

—Je me le suis promis... mais quand je me serai rattrapé!

—Alors, tu es perdu.

—Il n'y a que les imbéciles et les lâches pour se reconnaître perdus! Tant qu'on a une carte en main on peut gagner, tant qu'on a un louis en poche, on peut faire fortune.

Pierre ne raconta point cette scène à sa femme pour éviter de l'inquiéter; non qu'il crût les affaires de la distillerie compromises; il savait Clément Hardienne bon mais ferme, obligeant et désintéressé mais incapable de compromettre sa situation et l'avenir de son fils pour remplir indéfiniment les poches percées d'un joueur impénitent.

Ce fut un autre motif qui retint Ravellier.

Mme Taveil, qui était mère d'une petite fille du même âge que celle de Pierre, avait été la marraine de Suzanne.

Malgré l'écart de fortune et des situations, un courant de sympathie unissait ainsi les deux jeunes mères et Ravellier ne voulait pas que sa femme s'effrayât—peut-être à tort—au sujet de Mme Taveil.

Du reste, plus rien par la suite ne vint étayer ses appréhensions; il n'entendit plus aucune scène entre les deux associés; M. Hardienne, habituellement taciturne, ne lui parut pas être l'objet de graves préoccupations.

L'orage terrible s'amoncelait cependant sur la tête du malheureux Ravellier qui allait bientôt être frappé par le coup de foudre le plus terrible et le plus imprévu.

La mort subite de Mme Ravellier mère

fut comme le prélude des événements tragiques qui allaient se produire presque aussitôt.

On eut dit qu'en partant pour le Ciel, la bonne vieille grand-mère emportait avec elle une sorte de talisman magique qui avait jusqu'alors préservé la petite famille des catastrophes intimes.

Le malheur, ce jour-là, entra dans la petite maison privilégiée pour n'en plus sortir.

X

Ravellier, un soir, reçut un télégramme conçu en ces termes:

“Venez immédiatement à Paris. Affaire extrêmement urgente. Prenez le premier train, je vous attendrai à la gare. Surtout ne venez pas à la maison.”

“Taveil.”

—Que se passe-t-il? se demanda Pierre avec anxiété. Le malheureux a sans doute encore perdu au jeu et n'ose pas venir trouver M. Hardienne.

Ayant communiqué à sa femme la dépêche qu'il venait de recevoir, Ravellier se prépara à partir.

—Mais, objecta la jeune femme, inquiète à l'idée de rester seule la nuit avec le bébé, le train du soir est déjà passé. Tu sais bien qu'il n'y en a plus vers Paris avant quatre heures du matin?

—Oui, mais en allant jusqu'à Cerville, j'ai un express qui s'y arrête à une heure et demie. Par les chemins de traverse, cela ne me fait jamais que quatre à cinq kilomètres. Je marche bien, et puisqu'il y a urgence!...

—Tu feras mieux d'attendre, Pierre, je t'assure, M. Taveil ne t'attendra pas par ce train-là.

—Je suis persuadé du contraire. Au revoir et à bientôt.

—Regarde; le vent s'élève, le ciel est noir; il va pleuvoir. Ne pars pas...

—Il le faut, ne t'inquiète donc pas pour si peu de chose.

Et, malgré l'insistance de sa femme, Ravellier pour son malheur partit.

Une tempête se préparait.

Le vent soufflait de plus en plus fort, en effet. Une bourrasque violente s'abattit sur la campagne et, par rafales, la pluie se mit à tomber, ruisselante.

Pierre avait déjà fait la moitié du chemin.

Il ne voulu pas revenir en arrière.

Pressat au contraire le pas, il se hâta vers la gare de Cerville où il arriva les habits trempés de pluie, les chaussures et le pantalon souillés de boue.

Le désordre de sa toilette passa cependant inaperçu; le train arrivait, Pierre n'eut que le temps de prendre son billet et de passer sur le quai au milieu d'un groupe relativement nombreux de voyageurs; c'était un samedi et les trains de nuit, ces jours-là, sont toujours sujets à un plus grand mouvement de voyageurs.

Ravellier arriva à Paris à l'aube.

Après avoir parcouru la gare en tous sens, il constata que Taveil ne l'attendait pas.

—Julie avait raison, pensa-t-il; j'aurais dû l'écouter. Taveil ne compte sur moi que par le train de Malletain qui n'arrivera que dans trois heures. Et je ne dois pas aller chez lui... Il désire sans doute que sa femme ignore notre entrevue puisqu'il me donne rendez-vous à la gare. Je vais l'attendre ici.

Pierre passa trois heures qui lui parurent avoir chacune plusieurs fois 60 minutes.

Enfin le train de Malletain fut annoncé.

Taveil ne paraissait toujours pas.

Les voyageurs sortirent.

Le mouvement occasionné par le chargement des colis sur les faeces occupa un instant l'ennui de Pierre, puis la cour d'arrivée redevint calme jusqu'à l'entrée en gare d'un nouveau convoi.

Taveil demeurait toujours invisible.

Très énervé, à la fois impatient et inquiet, Ravellier attendit encore cinq minutes, un quart d'heure... Rien, toujours rien, cela devenait incompréhensible.

Il relut la dépêche de la veille.

Le texte ne pouvait donner place au moindre doute.

Pas d'équivoque.

Taveil devait l'attendre à la gare par le premier train. Or, le premier était passé et le second aussi.

Il n'y avait pas d'autre train avant midi.

Après s'être encore promené quelque temps à travers la salle d'attente, Ravellier résolut de ne pas demeurer davantage.

—Taveil a sans doute trouvé le moyen de s'arranger sans moi, pensa-t-il. Je n'aurais pu lui être d'un grand secours.

Et il se disposa à repartir pour Malletain.

Auparavant il voulut donner satisfaction aux exigences de son estomac qui réclamait contre le fâcheux oubli dans lequel on le laissait.

Puis il eut honte, maintenant qu'il faisait grand jour, de son pitoyable accoutrement.

Le dimanche s'annonçait superbe; il faisait un soleil radieux, l'azur était d'un bleu immaculé; déjà les trains de banlieue étaient pris d'assaut par une foule vêtue de couleurs claires qui criait, riait courait, gesticulait, avide de grand air et de verdure.

Pour réparer plus vite le désordre de son costume, Pierre remplaça ses vêtements souillés par des neufs et fit l'acquisition d'une valise dans laquelle il jeta les effets abîmés, encore mouillés et couverts de boue humide.

Cela fait, il se promena en attendant l'heure de repartir, s'amusant au spectacle des Parisiens de plus en plus nombreux qui se ruaient à l'assaut des guichets du chemin de fer où l'on débitait la campagne par tranches, où l'employé vendait sous forme d'un petit carton jaune quelques sous de soleil et d'ébats champêtres.

Enfin, il partit à son tour et dans l'après-midi, il était de retour à Malletain.

Dans sa hâte de se retrouver chez lui près de sa femme et du bébé, il ne remarqua pas l'animation inusitée qui régnait dans la petite ville. C'était d'ailleurs peu en comparaison de la foule à laquelle il venait d'être mêlé.

Ce que Ravellier aurait dû remarquer c'est l'attention particulière dont il était l'objet.

On le dévisageait avec une curiosité malveillante; on l'observait de loin avec un regard soupçonneux et hostile; les groupes paraissaient se fondre d'eux-mêmes à son passage et se reformaient derrière lui plus compacts.

Une rumeur confuse circulait à travers les rues, faite du grondement des conversations.

Ravellier à la fin s'étonna.

Il y avait du monde jusque dans le chemin d'ordinaire si paisible où était située son habitation.

Sitôt qu'il s'y fut engagé, il aperçut sa femme qui l'attendait à leur porte et qui accourut au-devant de lui, le visage bouleversé.

—Qu'est-ce qu'il y a? cria-t-il aussitôt,

éperdu; un malheur?... Un accident?... Suzanne?...

—Ce n'est pas Suzanne! Elle va bien. C'est M. Hardienne... assassiné... cette nuit... Et... oh! Pierre!... Pierre!...

Et la malheureuse, laissant tomber sa tête sur l'épaule de son mari, se mit à sangloter.

Ravellier, atterré par cette nouvelle foudroyante, ne savait comment le consoler.

Il balbutiait:

—Voyons, ma chérie... du calme... Remets-toi... Il faut que j'y aille... C'est ma place.

—Mais tu ne sais pas tout... tu ne sais pas... C'est affreux... Toi... On ose... Oui il y a des soupçons... C'est infâme!

Soudain, le malheureux comprit.

Il eut un violent soubresaut, comme atteint par une décharge électrique.

—On m'accuse! clama-t-il en une explosion de douleur indignée, on m'accuse! C'est impossible!

Mais tout de suite il se rappela son retour du chemin de fer, les groupes fuyant devant lui, les murmures une fois qu'il était passé: on le désignait!...

L'accablement de Pierre fut de courte durée.

Bien vite il se ressaisit, voulut tranquilliser sa femme.

—Ils sont stupides! fit-il en haussant les épaules. Je n'aurai pas de peine à me justifier. De quoi as-tu peur, ma chère Julie? Tes craintes sont folles. Laisse ces chimères. N'ai-je pas dans ma poche la preuve de mon innocence? Ce télégramme? Il est évident que si j'ai pris le train pour Paris, je n'étais pas à Malletain? Rentre à la maison, ma chérie, reste avec Suzanne bien tranquillement. J'irai vous rejoindre tout à l'heure.

Calmée par ces paroles, la jeune femme

fut plus courageuse devant l'attitude méprisante de la foule. Elle rentra chez elle, la tête haute, avec un regard de défi. Et Pierre se rendit au château de M. Hardienne.

Après l'effort qu'il venait de faire pour paraître calme devant sa femme, il n'en avait que plus de peine à contenir la violente indignation qui bouillonnait en lui.

Devant le cadavre de M. Hardienne, son agitation s'apaisa un peu, faisant place à une douloureuse émotion provoquée par la vue de ce blanc vieillard inanimé dans ses habits sanglants.

Mais bientôt une sorte d'effroi envahit Ravellier.

M. Hardienne n'avait pas été tué chez lui, mais à la distillerie et dans son propre bureau, à lui, Ravellier.

Qu'est-ce que cela voulait dire?

L'assassin s'était acharné à faire peser les soupçons sur lui.

Le crime ayant été découvert très tard dans la matinée, le parquet était encore sur les lieux du drame quand Ravellier y arriva.

Très froids, mais avec une courtoisie affectée, les magistrats le mirent au courant de ce qui s'était passé, ou du moins de tout ce qu'il leur plut de lui dire.

Les domestiques du château, surpris de ne pas voir paraître leur maître, le matin, avaient fini par pénétrer dans sa chambre et l'avaient trouvée vide.

Les recherches commencèrent aussitôt et finalement on découvrit le cadavre dans le bureau de Ravellier, à la même place où il le voyait maintenant la gorge trouée d'un coup de poignard.

L'arme n'avait pas été retrouvée; peut-être l'assassin ne s'en était-il pas dessaisi; ce devait être un instrument fort petit, à la lame fine et aiguë à en juger par le peu de largeur de la blessure.

Le médecin appelé à faire les premières constatations estimait que le crime avait dû être commis entre minuit et deux heures du matin.

Ce dernier détail ne fut pas donné à Pierre par le procureur de la République qui termina en demandant au jeune caissier :

—Pouvez-vous donner quelque indice utile? Parlez si vous pouvez faciliter notre tâche... Auriez-vous des soupçons sur quelqu'un?

Ces dernières paroles achevèrent de rassurer Ravellier.

Il respira plus à l'aise.

Ainsi, les magistrats ne l'accusaient pas encore. Il s'agissait uniquement d'une vaine rumeur de la foule idiote et infâme.

Le malheureux se trompait.

On cherchait simplement à le faire trébucher dans un piège.

La conviction du procureur fort ennuyé d'être ainsi dérangé un dimanche—était d'ores et déjà acquise.

—Je ne soupçonne personne, répondit Pierre. Je ne vois ici personne capable d'un pareil forfait.

—Parmi les ouvriers?...

—Non...

—Vous voyez que le vol a été le mobile du crime. Le coffre-fort est vide...

Ravellier se retourna; il n'avait pas encore remarqué ce détail.

—Et—poursuivit le magistrat se plaçant en face de lui et le regardant fixement,—chose étrange, le coffre n'a pas été forcé; on l'a tranquillement ouvert avec la clé... C'est donc quelqu'un qui connaissait le secret?...

Comme Pierre pâlisait, chancelant, devant l'étonnement d'une charge aussi écrasante qui s'abattait tout-à-coup sur sa tête, le procureur lui lança avec force cette

phrase en plein visage :

—Il est impossible, M. Ravellier, que vous ne connaissiez pas l'assassin. Vous n'êtes pas si nombreux à posséder la clé du coffre-fort?...

—Non, balbutia Pierre atterré, il n'y avait... que M. Hardienne... et moi...

—Rien que vous deux? reprit le magistrat d'un petit ton triomphant, rien que vous deux?

—Oui...

—Mais alors... alors... ce malheureux vieillard n'a pas pu s'assassiner tout seul. Concluez vous-même, cher Monsieur Ravellier...

Suffoquant, assommé, le malheureux Pierre sentit le sol fuir sous ses pas. Il chercha à se cramponner au mur pour ne pas tomber.

Le procureur lui fit avancer une chaise.

—Asseyez-vous donc, dit-il, ironique, votre petit accès d'émotion est des plus naturels.

Ravellier, haletant, la gorge desséchée, ne répondit pas.

On lui passa un verre d'eau qu'il vida d'un trait.

Quand il parut un peu remis, le procureur recommença sur un ton de persiflage qu'il affectionnait dans ces circonstances.

—Que voulez-vous, mon ami? On ne pense pas à tout! Si les malfaiteurs étaient parfaits, nous aurions vraiment trop de mal à les pincer. Il vaut mieux d'ailleurs pour vous comme pour tout le monde que cette malheureuse affaire soit promptement terminée. Vous êtes contraint à faire des aveux; ne vous en plaignez pas. le tribunal vous en tiendra certainement compte...

—Des aveux! clama Pierre, bondissant tout-à-coup dans un élan fébrile, des

aveux!... Oh! mon Dieu!... Moi! un assassin!... On m'accuse!... On veut que je me reconnaisse coupable! C'est affreux! Taisez-vous... Mais qui donc veut me perdre?... Oh! ma pauvre femme, mon pauvre enfant...

Et Ravellier retomba, sanglotant, sur sa chaise.

Déconcerté par cette fougueuse protestation, le procureur reprit vite son aplomb.

Il en avait vu bien d'autres!

—Là, là! dit-il, calmez-vous... Vous avez tort de vouloir protester contre l'évidence. Causons un peu et vous allez être convaincu qu'il vous est impossible de démontrer votre innocence.

—C'est ce que nous allons voir! riposta Pierre se ranimant.

—Voyons, vous n'étiez pas chez vous cette nuit...

—J'étais à Paris.

—Pardon... Pardon... Vous étiez à Paris ce matin seulement.

—J'ai pris le train à Cerville à une heure et demie...

—N'avez-vous pas plutôt pris celui qui part de Malletain à quatre heures? Il est beaucoup plus commode et n'oblige pas à faire cinq kilomètres à pied, ce qui est peu tentant, surtout la nuit, sous la pluie, car il faisait un temps épouvantable.

—Quand je suis parti, il ne pleuvait pas encore. Je vous dis que j'ai pris le train à Cerville.

—Vous dites! Mais rien ne le prouve. Moi, je dis le contraire, et je suis d'accord avec l'évidence. Du reste, qu'alliez-vous faire si précipitamment à Paris?...

—J'étais appelé par M. Taveil.

Et Pierre communiqua au magistrat le télégramme qu'il avait reçu.

Le procureur se contenta de sourire.

—M. Taveil, dit-il, voyage en ce mo-

ment en Belgique. On vient de nous en aviser de chez lui. Il ne pouvait donc pas vous donner rendez-vous à Paris. Ce télégramme sur lequel vous avez compté échafauder le système de votre défense n'est qu'un mauvais alibi. Il vous a été expédié par un complice.....

Toutes les circonstances semblèrent se tourner comme exprès contre Ravellier.

Les vêtements tachés de boue ramenés dans une valise constituèrent encore un indice de culpabilité. Nul doute que Pierre eût voulu par là détourner les soupçons.

Taveil, mandé en toute hâte, s'empressa de rentrer en France et d'accourir à Malletain.

L'associé de Clément Hardienne déclara naturellement ne pas savoir ce que pouvait signifier le télégramme mystérieux reçu par l'inculpé. Lui-même se trouvant en Belgique n'avait matériellement pas pu expédier une dépêche de Paris.

Après une courte instruction, la chambre des mises en accusation renvoya Ravellier devant la cour d'assises.

Malgré ses dénégations, ses vigoureuses protestations d'innocence, tout concordait pour l'accabler.

Lui seul,—en dehors de la victime — avait la clé de son bureau et celle du coffre-fort où précisément à cette date, veille d'échéance, se trouvait une forte encaisse d'une cinquantaine de mille francs.

Le mystérieux alibi du faux télégramme, les vêtements souillés de boue parurent des indices suffisants au jury pour nécessiter une condamnation.

Toutefois, l'attitude désespérée de l'accusé pendant le procès, ses antécédents irréprochables, la pitié inspirée par sa femme et son enfant, la brillante plaidoirie de son défenseur, lui valurent le béné-

fice de circonstances très atténuantes.

Pierre Ravellier ne fut condamné qu'à vingt ans de travaux forcés.

En entendant le prononcé du jugement le malheureux s'évanouit.

XI

Ravellier, nullement soucieux de susciter une vaine pitié par l'exposé minutieux de ses souffrances intimes, ne s'attarda pas à exposer par le menu à son auditoire les souffrances endurées pendant sa vie de forçat.

Il arriva rapidement à son retour marqué par de si douloureuses péripéties; la révélation brutale de la folie de sa femme, l'impossibilité pour lui d'embrasser sa fille sur le point de se marier et à laquelle il ne pouvait se faire connaître sous peine d'être une nouvelle source de chagrins pour elle.

Les auditeurs de Ravellier avaient écouté son récit en proie à une poignante émotion que Jules Lavergne seul laissait transparente.

—Vous voyez, dit l'ex-forçat en terminant, que ma vie est plus qu'inutile et qu'il vaudrait mieux pour moi être mort que continuer à traîner une pareille existence de paria!...

—C'est parce que vous êtes un honnête homme et une victime que Dieu n'a pas permis que vous périssiez comme un misérable, n'est-ce pas, Robert, c'est ton avis, dis-le, toi surtout, fit Raymond Morande en tendant la main à Ravellier.

Celui-ci, profondément touché de ce témoignage, d'estime,—le premier dont il était l'objet depuis plus de quinze années! —saisit la main qu'on lui tendait et l'étreignit avec une reconnaissance non feinte.

Mais, arrêtant toute effusion, la voix de

Robert s'éleva, grave et tremblante, et tous les regards se tournèrent vers le jeune homme qui disait :

—Monsieur Ravellier, je suis riche, très riche... Je veux employer ma fortune au bien de ceux qu'elle peut aider... Vous aimez profondément votre enfant; je le vois... Eh bien, si vous êtes sincère, si tout ce que vous venez de dire est rigoureusement vrai, si vous pouvez faire découvrir le véritable assassin à la place duquel vous avez été condamné, tout ce que je possède vous appartient, à votre fille et à vous!

—Pourquoi?... balbutia Ravellier stupéfait.

—Parce que je m'appelle Robert Hardienne et que le vieillard qu'on a assassiné il y a quinze ans était mon père!

Ravellier se dressa alors d'un bond.

—Vous!... Vous êtes son fils!... clama-t-il avec véhémence. Je vous plains... Vous avez souffert... Mais j'ai souffert plus encore moi-même, aussi injustement... Ah! vous ne pouvez pas comprendre ce que c'est que d'avoir sa vie ainsi brisée!

Robert, immobile, ne répondit pas.

Morande alla vers lui.

—Au moins, tu crois à son innocence! s'écria-t-il avec une sorte d'emportement.

Ce fut Ravellier qui répliqua :

—Que m'importe qu'on me croie coupable ou non! L'estime des hommes ne m'inquiète pas plus que leur mépris! qu'on me remette aux galères ou qu'on me tranche la tête! La belle affaire, puisque je n'espère qu'en la mort!

—Taisez-vous! protesta Morande. Nous avons maintenant une tâche à remplir : trouver l'assassin de Clément Hardienne.

—Oui, oui! s'écria le beau Jules enthousiasmé. En chasse! Voilà au moins une occupation qui n'est pas banale!

—Un instant! intervint Robert.

Et s'adressant à Ravellier :

Il est certain que, jusqu'à ce jour je vous ai toujours considéré comme le meurtrier de mon pauvre cher père; c'est sur vous que se sont concentrés tous les sentiments de mépris et de haine que mon coeur est capable de ressentir. Aujourd'hui il y a dans mon esprit plus qu'un doute... Les circonstances dans lesquelles vos révélations ont été faites, votre accent de sincérité, votre douleur, tout me fait croire que vous êtes innocent et que vous avez été une victime. Eh bien, la mort de mon père crie toujours vengeance, et votre martyr demande réparation. Aidez-moi à châtier l'assassin et, je vous le répète, tout ce que je possède sera ensuite à vous.

—Bien parlé, Robert, —s'écria Morande.

Ravellier réfléchissait.

—Soit, dit-il enfin. Je croyais ma tâche ingrate finie. Vous me montrez que j'ai encore un impérieux devoir à remplir. J'accepte—pour ma fille...

—Bravo! fit Jules d'un air belliqueux, le misérable n'a qu'à bien se tenir... Nous ne tarderons pas à le pincer!...

—La chose ne sera probablement pas aussi simple que vous le croyez, répliqua Pierre. Nous aurons beaucoup de mal, beaucoup d'ennuis, d'autant plus qu'il importe qu'on ne me découvre pas moi-même.

—On ignore que vous êtes ici. Personne ne vous a vu arriver...

—Et vous allez changer de nom. Désormais, vous vous appelez Claude Gardin, et vous êtes un vieil ami à moi, arrivé hier pour passer quelques semaines à la campagne. Pas de profession, il est inutile de compliquer inutilement : vous êtes rentier.

Ravellier s'inclina.

—Je vous appartiens, dit-il, faites de

moi ce que vous voudrez...

—Non pas, répliqua Robert. Vous êtes absolument libre. Néanmoins, avant de vous risquer dans les environs, il serait prudent d'attendre que votre passage à Malletain fût un peu oublié.

—Je ne bougerai pas d'ici.

—Moi, je vais à Paris.

Lavergne avait grande envie de partir avec Hardienne. Mais la crainte d'être plaisanté par Morande sur son peu de goût pour la vie champêtre, l'empêcha de suivre cette idée.

Une heure après, coiffé d'un large chapeau de paille et armé d'une longue gaulle, le beau Jules, sur les bords ombreux de la rivière où avait failli périr Ravellier, attendait patiemment les "mordages" des goujons rétifs et des ablettes récalcitrantes.

Pendant ce temps, Raymond et Pierre —ou plutôt Claude Gardin, puisque jusqu'à nouvel ordre, Ravellier ne devait plus être connu que sous ce nom—se promenaient en causant dans les allées touffues du parc.

Un vif courant de sympathie avait tout de suite uni le peintre et le forçat innocent.

Raymond tenait, après avoir sauvé la vie du malheureux, à lui rendre aussi un peu de joie.

Pour l'instant, un point grave les préoccupait, relativement aux recherches qu'ils allaient entreprendre.

Ils avaient tous les deux le même nom aux lèvres: Taveil.

Et ils n'avaient pas osé le prononcer devant Robert.

—C'est moi qui me chargerai de lui en parler, déclara Raymond. C'est son parent c'est vrai, mais il ne le tient pas en grande estime. Et puis, enfin, tout l'accable, cet homme-là...

—Moi aussi, murmura le faux Claude Gardin, tout m'accablait autrefois... Et cependant, j'étais innocent... Oh! je le crois bien coupable... Mais pourtant... je ne voudrais pas en faire une victime comme moi...

—Nous le soupçonnons seulement, répondit Morande, en serrant les mains de son nouvel ami... Et nous ne le condamnerons que devant une évidence telle que Robert lui-même sera convaincu de l'infamie de son cousin Taveil... Mais que de douleurs encore par là!... ajouta le jeune homme tout bas.

XII

Après la mort de son associé, une fois les affaires de la distillerie liquidées, l'établissement vendu, Gaspard Taveil s'était lancé dans les spéculations financières.

Il réussissait à la Bourse avec un rare bonheur.

Devait-il son succès à sa seule habileté, à une chance persévérante, à des combinaisons spéciales?... Tout ce qu'on savait, c'est que Taveil gagnait beaucoup d'argent.

Quelques-uns se hasardaient à prétendre tout bas qu'il faisait des spéculations louches, que tôt ou tard tout cela finirait mal, qu'à la Bourse on ne peut mettre de l'argent dans sa poche sans le retirer de celle des autres, etc., etc.

Mais on ne précisait jamais aucune accusation directe.

Bref, il y avait des cancanes, rien de plus.

Et comme les envieux et les calomnieux ne manquent nulle part, comme l'argent est toujours considéré, la réputation du financier ne se trouvait pas atteinte par les méchants propos.

Taveil recevait un grand nombre de notabilités dans ses salons et était l'objet de plus d'invitations qu'il ne l'eût souhaité.

Sa femme, très mondaine, ne se plaignait pas des fatigues d'une vie si animée et leur fille elle-même, Mlle Julia, prenait goût à cette existence de fête qui ne lui laissait que le dépit de ne pas remporter le succès qu'elle eût souhaité.

On disait : la belle madame Taveil en parlant de sa mère, qui, grâce à de précieux artifices de toilette ne paraissait pas vieillir et d'elle-même on ne disait rien malgré le luxe raffiné de ses parures.

Julia se fut aisément consolé de son peu de succès dans le monde si elle eût réussi dans un projet chèrement caressé par son père et par elle et dont nous aurons bientôt l'occasion de parler.

De ce côté non plus; le triomphe ne venait pas et M. Taveil en était encore ennuyé plus que sa fille.

Il s'agissait de mariage.

Le financier ne tenait pas à un titre pour Julia.

N'aimant et n'estimant que l'argent, seul capable de procurer du bonheur à son avis, il se souciait peu d'avoir un gendre comte ou baron authentique, mais tout aussi authentiquement ruiné.

Il préférait un jeune homme riche et simple bourgeois comme lui-même.

Or ce gendre de son rêve, il le connaissait, il l'avait sous la main, il l'avait signalé à Julia, éveillant la sympathie de la jeune fille pour lui et la développant ensuite adroitement en même temps qu'il "travaillait" le futur fiancé jusqu'ici récalcitrant.

Seul dans son cabinet somptueux, M. Taveil se livrait précisément à de graves réflexions sur ce sujet, lorsque son groom habillé de rouge et galonné d'or vint lui remettre une carte sur le traditionnel pla-

teau d'argent.

Aussitôt qu'il y eut jeté les yeux, Taveil se leva avec vivacité.

Bousculant le petit domestique qui n'était pas accoutumé à voir de pareils élans chez son maître, il se précipita à la porte, appelant le visiteur.

—Arrive donc, mon cher Robert! Entre vite! Comment, tu éprouves le besoin de te faire annoncer quand tu viens me voir! Ne sais-tu pas que tu es chez toi ici?...

Il serrait les mains du jeune homme, le faisait asseoir dans un fauteuil, près de lui, et il continuait sur le même ton affectueux :

—Ce n'est pas une raison parce que tu ne nous fais pas le plaisir de venir nous voir plus souvent pour que nous te considérions comme un étranger. Nous étions parents, ta pauvre mère et moi; ne vous appelez-vous pas cousins avec Julia?... rarement, c'est vrai, car, sans reproches, on croirait que tu nous boudes!... Ma femme t'aime beaucoup; elle serait heureuse de te voir plus souvent. Je ne te dis pas de venir à son jour, il y a trop de monde; on ne se sent plus ensemble. Mais viens dîner de temps en temps.

Robert n'avait pas encore pu placer une parole.

La verbosité affectueuse de Taveil l'empêchait de s'exprimer même par geste puisqu'on lui tenait toujours les mains dans un étau amical.

Enfin, il protesta de son amitié et s'excusa.

—Vous savez bien que je n'aime pas le monde; je l'aime, si peu que je suis déjà installé à Cerville pour l'été...

—Toujours sauvage, alors?

—Toujours.

—Et tu as quitté ta tanière pour venir nous rendre visite? Mais sais-tu que c'est presque de l'héroïsme?...

—Nullement. C'est parce que j'ai à vous parler d'une chose grave.

Le ton avec lequel Robert prononça ces mots contrastait fort avec l'enjouement de Taveil qui plaisanta encore.

—Grave?... Si tu as besoin de moi, je suis tout à ta disposition. De quel service s'agit-il. Est-ce pour de l'argent?

Robert répondit par un simple geste de dénégation.

—Oui, je sais, continua Taveil, ton brave oncle a bien fait les choses; il avait amassé pour son neveu une jolie collection de millions. Et ce n'est pas avec la vie que tu mènes que tu arriveras facilement à les dissiper.—Mais de quoi s'agit-il? ajouta le financier redevenu sérieux; plein d'espoir devant la tournure que prenait l'entretien, il se demandait si Hardienne ne venait pas précisément lui faire part d'un projet de mariage et si ce projet ne concernait pas Julia.

Les premiers mots de Robert assénèrent un coup terrible à cette souriante illusion.

—Il y a quinze ans, dit le jeune homme, mon malheureux père a été assassiné. Or, je viens d'apprendre que sa mort n'a pas été vengée et que l'on a condamné un innocent à la place du coupable.

Taveil tressauta dans son fauteuil.

Les traits subitement bouleversés, la gorge serrée par l'émotion tant la surprise avait été forte, il bégaya :

—Quoi?... Qu'est-ce que tu dis?... Qu'est-ce que tu racontes-là?...

—Je dis, répliqua Robert avec calme, qu'il faut que l'assassin soit découvert et puni.

Taveil passa sa main sur son front trempé de sueur.

—Voyons, voyons, dit-il enfin, je ne comprends rien à cette histoire. Le procès a pourtant été bien instruit; il y avait

contre l'accusé des charges accablantes... Si on l'a condamné, c'est qu'il était bien l'assassin...

—Je ne puis plus le croire.

—Pourquoi? Que s'est-il passé? Qu'as-tu appris?

Taveil interrogeait fébrilement le jeune homme qui remarqua cette étrange exaltation et résolut tout à coup de se montrer prudent. Il n'aimait guère le financier, ne pouvant l'estimer ni pour son caractère, ni pour sa moralité, ni pour son genre de spéculations. Et tout à coup la crainte lui vint de révéler à cet homme le secret de la présence de Ravelli. Il pressentait qu'il fallait taire ce qu'il savait.

Taveil, inquiet du silence de Robert, continuait au contraire à le presser de questions.

—Je ne puis rien vous dire, répondit enfin le jeune homme; j'ai reçu des révélations confidentielles que j'ai promis de garder pour moi jusqu'à nouvel ordre!

—A ton aise! fit Taveil sèchement. Mais alors, si tu n'as rien à me dire, pourquoi es-tu venu me trouver?

—Pour que vous m'aidiez de vos lumières.

—Que veux-tu que je te dise de plus que ce que tu sais. Je voyageais en Belgique quand le crime a été commis. Lors que je suis arrivé, le coupable était déjà arrêté; on l'a jugé, condamné et envoyé au bagne, voilà tout. Depuis lors, il ne s'est produit aucun événement de nature à me faire croire que la justice s'était rompée. Il n'en est pas de même aujourd'hui pour toi. Agis donc comme tu juges à propos.

—C'est ce que je vais faire.

—Je le répète, poursuivit Taveil dépité de voir que Robert persistait à se taire, je te le répète, il n'y a pas l'ombre d'un

doute pour ceux qui ont suivi le procès. Ravellier est bien coupable, c'est lui l'assassin de ton malheureux père, je te l'affirme en mon âme et conscience. Si tu as de simples doutes, si l'on t'a fait des rancœurs stupides, tu peux hardiment n'y pas ajouter foi: on te ment, on te trompe dans un but que j'ignore.

Robert se taisait toujours.

Plus Taveil parlait, et plus il se persuadait qu'il ne devait rien lui dire.

Taveil se leva enfin, irrité de ce persistant mutisme.

Et, d'un ton brusque et cassant:

—Enfin, mon ami, dit-il, tu feras ce que tu voudras, tu es assez grand garçon pour savoir te conduire tout seul. J'ai cru voir que tu venais me demander un avis; je te l'ai donné. Tu ne m'en voudras pas de me montrer ici plus franc à ton égard que tu ne l'es au mien. Quand tu auras besoin de moi pour une affaire quelconque, tu me mettras d'abord au courant de la situation; autrement je ne me dérangerai pas. Ainsi ferai je en cette occasion-ci. Ce serait d'ailleurs perdre mon temps que d'agir d'une façon différente, car, encore une fois, c'est bien Ravellier l'assassin.

—Alors, adieu, dit froidement Robert en se dirigeant vers la porte.

—Adieu, répondit Taveil. Je te souhaite tout de même bonne chance... mais sans y croire!

En sortant du cabinet du financier, Hardienne rencontra Julia à deux pas de la porte.

La jeune fille feignit la surprise.

—Tiens! exclama-t-elle, comment? Vous, cousin? Vous daignez venir nous voir?... Mais c'est un miracle! Et justement mère qui est sortie... Oh! mais elle ne tardera pas, vous savez. Vous pouvez l'attendre. Elle n'avait qu'une visite à

faire et voilà déjà deux heures qu'elle est partie!...

Julia se contraignit à sourire, retenant Robert qui ne céda pas.

—Non, non, dit-il, je regrette infiniment. Je vous prie de présenter toutes mes excuses à Mme Taveil, mais, aujourd'hui, je suis excessivement pressé, je n'ai pas une minute à moi... Une affaire urgente... Au revoir, Julia...

Et, devant la mine désappointée, le regard chagriné de la jeune fille, il ajouta:

—Je reviendrai, bientôt... Je vous le promets!...

Il disparut après avoir serré les mains de Julia qui revint toute soucieuse au bureau de son père.

Elle entra sans frapper comme elle en avait l'habitude quand elle le savait seul.

—Qu'est-ce que tu veux? cria-t-il avec colère lorsqu'il vit sa fille. J'ai besoin d'être seul! J'ai du travail très aride. Va-t-en!

—Mais, père...

—Assez! Va-t-en! Va-t-en!

Julia obéit en maugréant. Enfant gâtée, accoutumée à diriger son père au gré de ses fantaisies, elle le voyait lui parler de la sorte pour la première fois.

—Que se passait-il donc? se demandait-elle avec une vive curiosité en regagnant son appartement.

A travers la porte derrière laquelle elle écoutait la conversation de Robert avec son père, elle n'avait pu saisir que des bribes de phrases qui ne l'avaient pas éclairée suffisamment sur le débat. Elle savait qu'il avait été question de l'assassinat de Clément Hardienne; elle avait entendu prononcer le nom de Ravellier. Alors, c'était lui, l'assassin, le père de Suzanne?... Et son père à elle, avait eu une discussion à ce sujet avec Robert?... Pourquoi?... Qu'est-ce que tout cela si-

gnifait?...

Pendant que Julia se livrait à toutes sortes de conjectures, Taveil, dans son cabinet dont il avait poussé avec soin la double porte capitonnée, se livrait à des imprécations furibondes.

—L'imbécille!... répétait-il... Est-ce idiot!... D'où vient le coup?... Quel est le misérable?... Oh! mais je saurai!... Il le faut! Me voilà avec de la fichue besogne sur les bras!... Tonnerre de tonnerre!...

XIII

Depuis que Mme Ravellier avait revu son mari, une transformation considérable s'était accompli en elle.

La malheureuse démente, déjà fort taciturne d'ordinaire, semblait atteinte d'un mutisme presque complet, ne parlant plus que par monosyllabes, répondant à peine à ce qu'on lui disait.

L'existence, peu gaie jusqu'alors, était devenue profondément triste pour la pauvre Suzanne. Son amie, Lucienne Jamart, venait la voir chaque jour et le réconfortait un peu par d'affectueuses causeries.

Les Jamart étaient la seule famille de Malletain qui fût en relations suivies avec Mme ou plutôt Mlle Ravellier, car l'innocente folle ne pouvait guère compter.

Le père Jamart, un excellent homme, ancien commerçant qui venait de se retirer des affaires avec de petites rentes, allait de temps à autre visiter Mme Ravellier, cherchant à la distraire, à ranimer sa raison; il jouait aux cartes avec elle, lui parlait doucement, la tirait de sa torpeur.

Le brusque changement survenu dans l'attitude de la malheureuse le surprit et le peina. Ignorant la cause de ce phénomène, il conclut à une brusque aggrava-

tion de la maladie. Le médecin ne put rien diagnostiquer de précis et Jamart se dit:

—La pauvre femme s'en va tout-à-fait. La petite Suzanne sera bientôt orpheline...

Et il résolut de presser le mariage.

C'était lui qui avait trouvé un fiancé à la jeune fille, laquelle, dans l'isolement où elle vivait, n'aurait jamais songé au mariage et n'eût pas été demandée.

Etant donnée la condamnation de Ravellier, la chose était assez délicate.

Jamart estima qu'on ne pouvait pas se montrer bien difficile. Pourvu qu'on eût affaire à un brave et loyal garçon, capable de solide affection pour sa femme, il n'en fallait pas demander plus.

Il connaissait un jeune homme sans famille, clerc chez un notaire de Malletain. Il l'invita chez lui, s'arrangea à le faire rencontrer avec Suzanne et manoeuvra ensuite pour obtenir des ouvertures.

Loyalement, Jamart mit le prétendant au courant de la situation, affirmant toutefois—sans y croire—que Ravellier devait être innocent.

Mais le clerc de notaire ne voulait rien entendre. Il trouvait la jeune fille charmante, seulement!...

Jamart le raisonna.

Après tout, Suzanne n'était pas fautive; elle ignorait ce drame, croyait son père mort; le passé était loin, le crime oublié de tout le monde. C'était un mariage inespéré pour lui, sans fortune, peu appointé, n'ayant aucun avenir devant lui. Suzanne dotée par sa marraine Mme Taveil, avait mille francs de dot... C'était quelque chose...

Est-ce ce dernier argument qui toucha plus particulièrement le jeune homme? Toujours est-il qu'il se décida et que, sur les instances de Jamart, Suzanne s'était laissée convaincre et ayant accepté la proposition, le mariage fut convenu.

Suzanne avait cru devoir consulter sa marraine; celle-ci connaissant le passé, donna son assentiment et renouvela sa promesse de donner une dot de vingt mille francs à la jeune fille.

—Quel dommage! se dit seulement Mme Taveil, que cette pauvre petite soit condamnée à supporter les conséquences d'une honte à laquelle elle est étrangère... Jolie comme elle est, j'aurais pu lui faire faire un beau mariage!

Suzanne était plus que jolie.

Rien chez elle n'était inharmonique.

Taille, buste, physionomie, tout concordaient pour un ensemble de grâce absolue. L'ovale délicat du visage, la bouche petite, le teint rosé, le nez droit d'un dessin correct, le front blanc, les cheveux noirs et longs, les yeux bleus limpides et profonds constituaient une tête merveilleusement belle.

La voix douce, musicale, nuancée par des vibrations cristallines, ajoutait une séduction de plus à cette admirable créature qui était belle ingénument, sans en être fière, sans en tirer la moindre vanité ni le moindre plaisir, comme si elle eût ignoré totalement sa supériorité physique.

Suzanne avait doublement raison de se montrer si modeste puisque sa beauté ne servait pas à lui donner le bonheur.

Mme Ravellier sommeillait dans un fauteuil de jonc et Suzanne travaillait avec Lucienne à un ouvrage de broderie quand une grande jeune fille très élégamment vêtue pénétra dans le jardin.

—Tiens, Julia! s'écria Suzanne en courant au devant d'elle avec empressement mais sans élan affectueux.

On s'embrassa sans effusion.

Mlle Taveil déclara qu'elle venait passer quelques jours à Malletain. Il faisait

déjà chaud; Paris n'était plus tolérable. Et comme sa mère ne voulait pas partir pour Vichy avant la fin de juin, elle s'était décidée à demander l'hospitalité à Mme Ravellier pour passer quelques bons moments avec Suzanne.

La démente approuva de la tête, vaguement souriante, puis se réassoupit.

Mlle Taveil était grande, mince, dépourvue de grâce. Le visage irrégulier mais sans laideur, aurait même eu du charme si le regard des grands yeux noirs assez beaux eût été moins volontaire. Le pli dédaigneux de la bouche, l'allure hautaine de la jeune fille décelaient une nature orgueilleuse, un caractère vif et entêté.

Tels étaient en effet les défauts de Julia qui n'était pas méchante, mais souffrait cruellement de ne pas être jolie.

Portée à avoir de l'amitié pour la filleule de sa mère, la jalousie l'en retenait constamment.

—Ce n'est pas de ma faute, se disait-elle parfois, elle est trop belle pour que je l'aime!

Suzanne devinait bien les véritables sentiments de Julia à son égard; aussi fut-elle fort surprise de l'arrivée de Mlle Taveil qui n'était pas revenue à Malletain depuis plusieurs années.

—C'est une vraie surprise, dit-elle. Mais vous êtes venue toute seule?...

—Oh! non! La bonne habitude de laisser les jeunes filles sortir seules n'est pas encore entrée dans nos moeurs. En toutes choses le vieux monde retarde sur le nouveau... Père est avec moi. Il avait justement des affaires dans la région; alors, j'en ai profité pour me faire conduire ici.

—Et nous allons bientôt voir M. Taveil?

—Dans un instant. Il s'est arrêté à causer avec quelqu'un dans une rue de Malletain. Comme la conversation ne m'inté-

ressait guère, j'ai pris les devants et me voilà. Et ce mariage, ajouta Julia, est-ce que ça marche? A quand la cérémonie?

—Dans un mois. On vient de fixer la date.

—Vous devez être heureuse de vous marier, hein?

Suzanne se contenta de sourire.

—Pas plus que cela?... On est donc bien difficile?...

Julia s'amusa à à plaisanter Mlle Ravellier et bientôt les trois jeunes filles gazouillèrent à l'envi.

Au bout d'une heure, l'arrivée de M. Taveil vint interrompre ce petit concert.

Le financier n'adressa pourtant que quelques mots à Suzanne et s'attacha à lier conversation avec Mme Ravellier.

Ce ne fut pas sans peine.

La folle parut d'abord ne pas le reconnaître.

Puis elle répondit par signes, par mots brefs, sans suite.

Elle ne s'anima que quand on lui parla du mariage de Suzanne.

C'était le seul événement qui paraissait lui tenir à coeur.

—Oui, oui, répétait-elle sans cesse, il faut qu'elle se marie. Je suis bien contente. On est quelquefois heureux. Et je veux qu'elle soit heureuse, ma petite Suzanne. Moi, je suis déjà morte, je vous entends parler, mais je suis morte. Suzanne serait toute seule, il faut qu'elle se marie...

Taveil ne put obtenir autre chose ; ayant profité du moment où un commissionnaire apportait la malle de Julia, ce qui avait provoqué l'éloignement des jeunes filles, il chercha à ranimer les souvenirs de la démente. Il lui parla de son mari, lui dit qu'il allait bientôt revenir, qu'elle le verrait bientôt...

—Jamais! répondit la folle. Je ne sais

pas ce que vous voulez me dire. Vous savez bien qu'il est mort... qu'on ne doit jamais en parler pour ne pas faire de chagrin à Suzanne... Pauvre petite Suzanne. Je suis bien contente qu'elle se marie.

Taveil dut y renoncer.

Quand Julia reparut, elle portait une toilette de campagne qui n'avait que l'apparence de la simplicité; en réalité sous son dehors d'une exquise modestie elle était d'un luxe incomparable. Ainsi parée, Mlle Taveil paraissait presque jolie. Le miroir lui avait fait de sincères compliments. Aussi, radieuse, Julia prit le bras de son père avec un mouvement de joie exubérante qui ne lui était pas familier.

—Il me semble qu'il serait l'heure de partir, dit-elle, si vous voulez surprendre Robert avant la nuit. Il y a une bonne course.

—J'ai commandé une voiture, répondit M. Taveil.

—Ah! c'est gentil!

Julia avait persuadé sans peine à son père que l'occasion était unique de rendre à Robert la visite qu'il leur avait faite deux jours auparavant.

Désireux de savoir ce que le jeune homme faisait et d'apprendre sur quelle piste il marchait, Taveil ne s'était pas fait prier pour céder au désir de sa fille.

Maintenant, il était le premier à vouloir se rendre auprès de Robert.

Son impatience ne tarda pas à être satisfaite. Une mauvaise victoria attelée de deux gros chevaux vint bientôt les prendre et roula pesamment au petit trot sur la route de Cerville.

XIV

Quand la voiture s'arrêta à l'adresse indiquée, la mère Mathieu accourut à la grille, surprise de l'arrivée imprévue de

ces visiteurs chez Robert Hardienne qui ne recevait jamais personne.

—Monsieur est absent, s'empressa-t-elle de proclamer d'un ton rogue.

Une vive déception contracta aussitôt les traits de Mlle Julia jusque-là particulièrement souriante.

—Comment, fit Taveil contrarié, ne serait-il pas encore revenu de Paris.

—Non, monsieur.

—Et vous ignorez quand il rentrera?

—Bien sûr... Monsieur ne me dit jamais ce qu'il fait...

Julia, irritée, faisait tourner d'un geste nerveux son ombrelle sur son épaule.

—Alors, nous sommes venus pour rien! exclama-t-elle d'un petit ton rageur. C'est vraiment bien agréable.

—Monsieur ne vous attendait sans doute pas? questionna la mère Mathieu.

Mlle Taveil haussa les épaules en guise de réponse.

Puis, apercevant un élégant jeune homme dont la toilette soignée faisait contraste avec le rustique chapeau qui abritait sa tête des rayons du soleil couchant.

—Mais, dit-elle, le voyant s'apprêter à gravir lentement le perron, M. Hardienne reçoit donc pendant qu'il est absent?

La mère Mathieu, pour mieux voir, mit ses mains en abat-jour au-dessus de ses paupières ridées.

—Ah! fit-elle, c'est M. Jules qui revient de la pêche... Les poissons peuvent dormir tranquilles; il leur fait plus de peur que de mal!...

Et la vieille paysanne ricana, heureuse de voir le beau citadin revenir toujours bredouille de ses expéditions nautiques.

Cette fois encore, le filet de Jules était resté vide et proclamait sa défaite malgré les promesses de son belliqueux attirail: paquet de gaules, épuisette, boîtes en métal pour les cazets, les vers de vase... et

la friture absente!

Le dépit du beau Lavergne se décupla du fait d'être contemplé dans cet accoutrement par d'autres yeux que ceux de la mère Mathieu dont les quolibets et les sourires narquois lui produisaient peu d'impression.

Mais devant cette élégante jeune fille il se sentait humilié.

Aussi se hâta-t-il de gravir les marches et de disparaître dans l'habitation au vif désappointement de Mlle Julia qui reprit:

—Peut-être ce monsieur en sait-il plus que vous et pourrait-il nous donner des renseignements plus précis sur M. Hardienne?

—Ma foi, je n'en sais rien, mais si ce que je vous dis ne vous suffit pas, adressez-vous plutôt à Monsieur Morande; il est dans le parc en train de mettre de la couleur sur un tableau.

Ayant parlé, la vieille tourna les tâtons.

Elle avait l'habitude de commander et d'agir à sa guise, et l'attitude hautaine de Mlle Taveil lui déplaisait, elle ne prenait pas la peine de dissimuler sa mauvaise humeur.

Debout sur le pas de la porte, elle s'arrêta pour surveiller Taveil et sa fille qui avançaient à la recherche de Raymond.

Le financier n'était pas fâché de causer avec les amis de Robert et d'inspecter un peu le domaine, présentant qu'il avait quelque chose à y découvrir; quant à Julia, elle tenait à savoir l'époque du retour de son cousin.

Ils marchaient tous deux rapidement sans se parler. Mais à peine avaient-ils fait une vingtaine de pas qu'ils s'arrêtèrent brusquement. Un énorme chien accourait à leur rencontre par bonds précipités, les crocs menaçants, jetant des abois furieux.

Heureusement, Raymond n'était pas

loin et sa voix s'éleva bientôt.

—La paix, Neptune! Voulez-vous venir ici, vilain chien!...

Tout grognant, Neptune s'arrêta, laissa passer les intrus et les escorta sans cesser de gronder.

Ses pinceaux d'une main, sa palette de l'autre, Raymond, légèrement troublé, s'avavançait vers les visiteurs.

Le chevalet et le pliant demeuraient invisibles derrière un bouquet d'arbres ainsi qu'un autre siège occupé l'instant d'avant par Ravellier.

En même temps que Neptune aboyait l'ex-forçat avait poussé Morande en lui jetant dans l'oreille ce seul mot :

—Taveil!

Le peintre comprit le péril.

Il fallait à tout prix que Claude Gardin ne fût pas reconnu par l'ancien associé de Clément Hardienne.

Il calma son chien puis s'excusa de la mauvaise réception que Neptune avait faite aux amis de Robert.

—Parents, rectifia Taveil; nous sommes cousins.

Il se nomma et de banales formules de politesse furent échangées; puis on parla de Hardienne; Morande déclara ne rien savoir des projets de son ami.

—Nous vivons ici à notre guise, déclara-t-il, pas plus ensemble que séparément. Nous sommes des êtres un peu bizarres, aimant par dessus tout notre indépendance et nous nous convenons comme cela; nous allons et nous venons à notre gré, sans jamais savoir la veille ce que nous ferons le lendemain, ni à midi où nous serons le soir...

Mis en verve factice par les besoins de la circonstance, Morande débita une belle tirade qui n'avait autre but que de gagner du temps; après quoi, ayant jugé que Ravellier avait eu le loisir de se mettre à

l'abri des investigations curieuses, il offrit à Taveil de remplacer momentanément Hardienne et de remplir l'office de maître de maison.

Taveil accepta un verre de bière ce qui surprit un peu Julia.

Mais, toute à son dépit, elle ne protesta pas et suivit son père.

Raymond les fit pénétrer dans une véranda où ne tarda pas à les rejoindre le beau Jules qui avait à coeur de détruire la mauvaise impression qu'il avait produite l'instant d'avant.

Avec une rapidité peu dans ses habitudes il avait modifié son costume et maintenant était redevenu l'élégant jeune homme qu'il affectionnait d'être.

D'un coup d'oeil Taveil le jugea, l'estima apte à le servir et s'empessa de lui faire des avances que le beau Jules accepta avec empressement.

Flatté dans son amour propre charmé d'avoir de belles relations et espérant des invitations pour les soirées de l'hiver suivant, il se fit galamment aimable et entra complètement sans le savoir dans les plans du financier.

Il était bien loin, lui, de soupçonner le cousin de Robert.

Aussi, quand Taveil partit, avait-il déjà vu mettre à profit une courte absence de Morande pendant laquelle il avait adroitement questionné le beau Jules; et il avait appris de celui-ci que Hardienne avait un troisième hôte qui s'appelait Claude Gardin et dont Lavergne ignorait la résidence habituelle...

Taveil se promit de ne pas oublier ce nom.

Quand le bruit de la voiture qui emportait Julia et son père se fut assourdi au loin de la route poussiéreuse, Morande qui avait reconduit le visiteur jusqu'à la gril-

le avec Jules mit sa main sur l'épaule de celui-ci.

—Ce monsieur est bien aimable, n'est-ce pas? lui dit à brûle-pourpoint et d'un ton singulièrement accentué.

—Oui, fit Lavergne un peu surpris.

—Eh bien, reprit Morande encore plus gravement, méfie-toi de lui, méfie-toi bien, tu m'entends?... Et surtout, ne lui parle jamais de l'affaire Ravellier, ne lui en dis jamais un seul mot! Je suis persuadé que la réussite de nos projets en serait fatalement compromise!

Sur ces mots, le peintre retourna à ses pinceaux, mais il ne tarda pas à ranger palette et chevalets; il n'était plus en train de travailler; la visite de Taveil lui semblait suspecte et pleine de vagues menaces.

Quant à Jules, il n'avait pas osé interroger son ami.

Sans comprendre la mystérieuse conciliation établie par Morande, il était, lui aussi, pris d'inquiétude et regrettait d'avoir parlé de Claude Gardin. Il fut sur le point de s'en ouvrir à Raymond.

—Bah! se dit-il avec sa belle insouciance, Gardin, ce n'est pas Ravellier!

XV

Taveil quitta Malletain le soir même.

Comme il arrivait à la gare, absorbé dans des pensées soucieuses, il s'entendit soudain appeler.

Il se retourna et vit devant lui un adolescent qui, le chapeau à la main, le saluait jusqu'à terre.

D'abord, dans l'obscurité commençante, il ne reconnut pas cet être grêle dont la tête trop inclinée dissimulait vers le sol la face imberbe.

—Que me voulez-vous? demanda brusquement le financier.

—Monsieur ne me reconnaît pas? dit doucement le jeune homme en se redressant; Monsieur doit pourtant se rappeler... Il m'a déjà vu... J'ai eu l'honneur. Je suis le fils Triquet...

—Ah! Triquet!... répliqua Taveil en réprimant une grimace. En effet... Eh bien, qu'y a-t-il pour ton service, mon ami?

Malgré sa répugnance, l'ancien associé de Clément Hardienne consentait à écouter celui qui venait le solliciter.

Déjà il mettait la main à la poche.

Mais l'autre l'arrêta.

Le père du jeune Triquet avec lequel nos lecteurs ont fait connaissance au premier chapitre de cette histoire, était un ancien ouvrier de la distillerie qui avait su autrefois rendre des services particuliers à Taveil. C'était un assez mauvais drôle, capable de comprendre, de deviner la bassesse de son patron et d'en tirer profit. Taveil avait toujours eu une vague peur de cet homme; il éprouvait devant lui cette méfiance instinctive qu'ont les gens à la conscience chargée en face des êtres nuisibles.

Le père Triquet ne manqua pas d'exploiter cette situation.

Il prit pied sur Taveil et ne craignit pas par la suite d'aller le réclamer jusqu'à Paris pour en obtenir de petits secours.

Il ignorait les méfaits de Taveil, mais il lui suffisait de pressentir qu'il y avait "quelque chose" pour blottir adroitement une menace sous une flatterie et obtenir ce qu'il désirait.

Le financier se laissait faire, ne voulant pas pour si peu, se créer à Malletain un ennemi qu'il jugeait dangereux.

Plusieurs fois, le jeune Triquet avait été trouver Taveil de la part de son père, notamment quand il avait cherché une

place; il lui devait son emploi.

Aussi le rusé garçon parla-t-il de sa reconnaissance.

—Vous vous trompez, Monsieur, protesta-t-il, je ne vous demande rien, bien au contraire, je n'ai que des remerciements à vous adresser pour votre bonté et tout vos que je voudrais, ce serait reconnaître les bienfaits en vous rendant service...

—Toi me rendre services? Et à quel bute os? demanda Taveil que ce préamander qui était beaucoup plus qu'une de-

—Oh d'argent.

partit h'c'est une manière de parler, ré- que vous amblement Triquet, je sais bien

—Enfin n'avez pas besoin de moi...

veil, tu ah, interrompit brusquement Ta- Je n'ai pa quelque chose à me dire. Parlé! passer. s de temps à perdre, le train va

—Eh b

choses... ien, voilà ce que c'est... Peu de pouvait Mais mon père m'a dit que ça nu lui-mêmes intéresser; il serait bien ves- ses doulème, mais il est cloué au lit par nous sœurs depuis six semaines... Oh! la maismes bien malheureux... On vit à

—A son avec ce que je gagne...

vois llons! interrompit encore Taveil, je tant ce que c'est Triquet, mon ami, pas J de phrases, voici de l'argent!

Le financier remit encore la main à la poche.

Mais pour la deuxième fois, son interlocuteur l'arrêta.

—Je ne refuse pas, dit-il, mais il ne faut pas croire que c'est pour ça que je vous ai attendu là...

—Au fait, alors! Tu m'ennuies avec toutes tes histoires?...

—Voilà. Vous vous intéressez à Mme Ravellier puisque vous êtes allé la voir aujourd'hui... Eh bien, il s'est passé quelque chose de drôle par là l'autre jour...

Il faisait déjà assez sombre pour que le

jeune Triquet, malgré ses yeux perçants, ne vit point pâlir Taveil.

Celui-ci se sentit tout à coup étreint par une émotion intense.

Ce qu'allait lui révéler Triquet devait-il le servir ou contribuer à le perdre.

—Parle, eut-il seulement la force de dire sans que sa voix tremblât.

—Eh bien, il est venu l'autre soir, un homme chez Mme Ravellier; il n'y est pas resté longtemps, et il a disparu, mais depuis ça, Mme Ravellier est bien plus folle qu'avant... J'étais au cabaret de la mère Nicotte quand il est arrivé; c'est un grand, maigre, barbu, l'air d'un bandit... La mère Nicotte croyait qu'il voulait l'assassiner... Alors, je l'ai suivi... de loin... pour voir... et c'est comme ça que je l'ai vu... Il est parti vers Cerville et n'est plus revenu...

—C'est étrange, en effet, murmura Taveil qui avait repris empire sur lui pendant que Triquet parlait.

—Pauvre femme, reprit l'ancien associé de Clément Hardienne, c'est la peur qui a agi sur sa folie. Ce n'était sans doute qu'un vulgaire chemineau, cet inconnu. On a complètement perdu sa trace.

—Personne ne l'a vu sauf moi et la mère Nicotte...

—Et tu crois que Mme Ravellier n'a parlé de cela à personne?

—Oh! non, on l'aurait bien su...

—Eh bien, vois-tu Triquet, je crois qu'il n'y a pas lieu d'attacher grande importance à ce petit événement... Tu as bien fait tout de même de me prévenir et je te remercie... Tiens, voilà pour ta peine...

Et Taveil mit une poignée de monnaie dans la main de Triquet qui se referma avec volupté sur les pièces d'argent.

—Alors, dit-il, vous n'avez pas besoin de moi?...

—Pourquoi faire?... Non... A moins que ce chemineau ne revienne à Malletain... Alors, tu me préviendrais tout de suite et tu ne le perdrais pas de vue... Je ne voudrais pas qu'il fit un malheur... surtout en ce moment... Ma fille est restée chez Mme Ravellier.

—Bien, Monsieur Taveil.

—En attendant, il vaut mieux ne parler de tout cela à personne... non, à personne... c'est plus sage; cet homme a réellement de mauvaises intentions, il reviendra... et il sera temps d'agir...

—Monsieur peut compter sur moi... Je suis la discrétion même, muet comme une tombe!

—Vraiment?

—Monsieur peut me mettre à l'épreuve.

—Eh bien, alors, nous allons voir, repartit Taveil avec un rire forcé... Voyons, qu'est-ce que je pourrais bien te donner? Cinquante mille francs?... Non, tu ne serais peut-être pas assez... discret...

—Oh! Monsieur Taveil!...

—Bien, bien, je plaisante... Voilà; tu iras te promener du côté de Cerville, aux alentours de la propriété de M. Robert Hardienne; il a chez lui quelques amis, parmi lesquels M. Claude Gardin, tu ne parleras de ce monsieur Gardin à personne, tu m'entends?...

—Oui, ce n'est pas bien difficile...

—Voici qui le devient, si tu peux surveiller ce Monsieur qui est un original, dès que tu auras remarqué à son sujet quelque chose d'intéressant tu viendras me le dire.

—Oui, monsieur Taveil.

—Ceci n'est qu'une épreuve; je te crois intelligent, mais il faut me le démontrer; réussis et je te prends à mon service!

—A Paris? exclama Triquet les yeux brillants.

—Oui, à Paris, chez moi...

—Oh! quel bonheur!

—Allons, bonne chance... et à bientôt.

Taveil se précipita vers la gare où le train était déjà annoncé et Triquet courut tout d'une haleine chez la mère Nicotte où il retrouva quelques camarades.

XVI

Mlle Julia ne tarda pas à s'ennuyer à Malletain.

Elle n'était pas faite pour cette vie paisible jusqu'à la monotonie qui avait toujours été celle de la pauvre Suzanne.

Aidée de son amie, Lucienne Jamart, Mlle Ravellier s'ingéniait à distraire Julia sans y parvenir.

Les promenades répétées lassaient Mlle Taveil qui les dirigeait toujours du côté de Cerville au grand dépit de M. Jamart, lequel prétendait que la campagne était beaucoup plus belle de l'autre côté de Malletain.

Aussi, un matin, Julia se décida à écrire à son père pour qu'il revint la chercher.

Elle venait de cacheter sa lettre quand on sonna à la porte de la maisonnette verte.

Avec une vive surprise, Mlle Taveil reconnut la femme de chambre de sa mère.

Que se passait-il?

Un grave évènement qui ne lui fut expliqué que d'une manière sommaire.

Mme Taveil avait été prise d'un malaise subit, son état était assez grave; elle voulait voir sa fille.

Julia partit en hâte, laissant Mlle Ravellier beaucoup plus émue et inquiète qu'elle-même.

C'est que Suzanne savait que sa marraine allait mourir.

On la considérait comme perdue.

En vingt-quatre heures la mort aurait accompli son oeuvre.

La veille, en sortant d'une représentation de gala à l'Opéra, la belle Mme Taveil, obligée, dans la foule, d'attendre son coupé quelques minutes, sur le perron, au vent froid, pendant que soufflait une pluie glaciale, avait été atteinte d'une pleurésie.

Julia, qui croyait sa mère seulement indisposée, la trouva mourante en arrivant.

En quelques heures, le terrible mal avait fait des progrès foudroyants.

Le soir même, la belle Mme Taveil expirait entre son mari et sa fille, tous deux frappés de stupeur que de réel chagrin.

Les morts sont pleurés selon leur vie.

Ce n'est pas eux qu'on regrette, mais le bien qu'ils ont fait, le bonheur qu'ils donnaient et qu'ils emportent pour toujours; ce qu'on pleure, ce sont leurs qualités, c'est leur amour, leur bonté, le rayon vivifiant qu'ils épandaient autour d'eux et qui s'éteint brusquement.

Or, le rayon qui cessait de briller avec Mme Taveil n'était guère fait que de sa gloriole mondaine, de sa vanité féminine, de ses succès de "belle madame".

En même temps qu'elle mourait dans son luxe, dans ses bijoux et ses dentelles, elle mourait dans le coeur de son mari et de sa fille.

Ce n'était pourtant pas une méchante femme.

Accessible à la pitié, à la charité, à certaines idées de devoir humain, elle n'avait pas hésité à promettre une dot à sa filleule Suzanne parce qu'elle jugeait cette exceptionnelle aumône nécessaire au bonheur de la "pauvre petite".

Mais les sentiments affectueux de la femme du financier étaient surtout en surface; ils ne prenaient pas racine au fond

de son coeur.

C'est ce qui en diminuait le prix et beaucoup de l'effet.

Julia aimait sa mère parce qu'une fille doit aimer sa mère, rien de plus.

Il n'y avait entre elles aucun de ces doux liens intimes qui unissent les âmes.

Julia n'éprouva donc pas devant cette mort imprévue et prématurée la douloureuse sensation de rupture cruelle qui déchire l'âme unie à une autre âme partie tout-à-coup pour le ciel.

Le deuil de Mademoiselle Taveil fut surtout extérieur.

Du reste, le noir allait admirablement à son teint!

Une seule personne pleura sincèrement sur cette mort.

Ce fut Suzanne.

Une banale lettre de faire-part dont la large bordure noire lui appris tout de suite le contenu avisa simplement la jeune fille.

Julia ne s'était pas donné la peine d'écrire le moindre billet aux dames Ravellier.

Suzanne l'en excusa bien volontiers en mettant cette négligence sur le compte du chagrin. Et, à l'heure fixée pour le service religieux, elle se rendit à la petite église de Malletain où dans le silence et l'ombre elle pria longuement pour sa marraine.

XVII

—Suzanne, ma chère petite enfant, dit le père Jamart en prenant affectueusement dans ses mains celle de la jeune fille, il faut que je vous parle sérieusement. J'ai des choses fort graves à vous dire...

Mlle Ravellier leva vers le gros homme des yeux étonnés.

Elle était venue déjeuner chez son

amie; le repas finissait, elle s'apprêtait à descendre au jardin avec Lucienne, car il faisait une splendide journée d'automne tout égayée de pâle soleil qui se dorait dans le feuillage roux des arbres.

Jamart avait fait un signe à Lucienne qui s'était aussitôt retirée.

—Des choses graves! balbutia Suzanne subitement tremblante. Encore quelque nouveau malheur?... Oh! dites-moi, monsieur, qu'y a-t-il?... Est-ce que ma pauvre mère?...

—Il ne s'agit pas de votre mère, répondit doucement le père Jamart, tranquillisez-vous, ce n'est pas cela...

Et ayant attiré une chaise près de la sienne:

—Venez vous asseoir là, ma petite Suzanne et écoutez-moi.

—Je suis prête à entendre! répliqua docilement Mlle Ravellier.

—Allons, allons! ne vous alarmez pas ainsi à l'avance! Peut-être que d'ici quelque temps... Enfin, ce n'est pas une aventure tragique!...

Le bon homme Jamart s'efforça de sourire pour tranquilliser sa petite amie et reprit d'un ton très doux:

—Voilà. La vie ne s'arrange pas toujours comme on le voudrait... On fait des projets... Et puis... il y a des événements qui surgissent, imprévus... et qui viennent tout déranger... Comprenez-vous ce que je veux dire?...

Et, pour se donner une éloquence qui s'obstinait à ne pas venir, le brave homme prit sa pipe, la bourra lentement, en tira quelques grosses bouffées, attendant toujours la réponse de Suzanne.

—Je ne sais pas, dit enfin la jeune fille. Expliquez-moi sans crainte. S'il ne s'agit que de projets manqués, il me semble que ce n'est pas si grave!

—Tiens, fit le père Jamart, comme vous

dites cela, petite Suzanne! Et s'il s'agissait de votre mariage?...

Il lâcha la phrase qu'il redoutait en l'examinant bien entre ses paupières mi-closes.

Suzanne ne broncha pas.

—Si c'est cela, fit-elle, dites-le tout de suite...

—Eh bien, oui, c'est ce mariage qui ne va pas...

—Que voulez-vous, c'est qu'il n'aurait pas fait mon bonheur, puisque Dieu en décide ainsi...

—Ma foi, je commence à le croire aussi, avoua sans façon le brave homme; à voir de quelle façon vous prenez la chose.

—Ainsi, c'est une rupture? demanda froidement Mlle Ravellier.

—Oui.

—A quel motif?

—Un motif grave.

—Je n'en doute pas! exclama Suzanne avec un sourire un peu contraint. Il le faut bien ainsi pour que... ce monsieur agisse de la sorte à mon égard!...

—Ce monsieur!... Ce monsieur!... gronda le père Jamart en secouant sa pipe, ne méritait pas l'honneur qu'on lui faisait en s'occupant de lui, voilà!...

—Alors, ce qui arrive est très heureux, reprit Suzanne avec enjouement; je me félicite de ne pas être la femme d'un monsieur qui ne mérite pas notre estime!

Mlle Ravellier jugeait les événements avec une parfaite ingénuité. Elevée dans une retraite absolue, elle avait accepté le mariage qu'on lui proposait sans se pénétrer de la gravité de l'acte qu'elle allait commettre. Son fiancé ne lui déplaisait pas; elle croyait qu'il serait pour elle un bon mari: c'était tout.

Maintenant que le contraire apparaissait, elle se résignait sans regret aucun à ne pas se marier encore.

Sur ce point, M. Jamart était ravi.

—Son coeur était libre, se dit-il, voilà déjà qui va bien; de ce côté nous n'aurons pas de complications, pas de gros chagrin... Décidément, il vaut peut-être mieux que ce mariage ne soit pas fait... Oui, mais...

Mais il restait le plus important.

Le père Jamart, pour avoir le courage de le dire, eut encore recours à sa pipe; il la bourra une seconde fois et cherchait un préambule quand Suzanne vint à son secours.

—Done, dit-elle, je ne me marie pas, et je m'en console facilement, je vous l'assure. Mais j'espère que maintenant vous allez me dire pourquoi?

—C'est, ma chère enfant, à cause de la mort de votre marraine...

—Je ne comprends pas...

—Parce que vous ne connaissez rien de la vie... Parce que vous ignorez la cupidité des hommes... de certains hommes... qui n'épousent une jeune fille que pour sa dot... en grande partie...

A ces mots, la jolie Suzanne bondit plutôt qu'elle ne se leva, dans un grand mouvement d'indignation qui enflamma ses joues et ses yeux et la fit plus jolie encore.

—Très bien! s'écria-t-elle, je n'ai plus de dot et l'on ne veut pas d'une pauvre fille! Eh bien, la pauvre fille s'en moque!

Cette explosion de dépit surprit le brave Jamart.

—Là, là, dit-il paternellement, calmez-vous, ma petite Suzanne...

—N'est-ce pas, c'est bien cela? poursuivait Mlle Ravellier, et vous aviez peur que je ne regrette ce mariage manqué? Ah! par exemple, vous ne me connaissez pas!...

—Oui, vous avez trop d'estime pour votre petite personne, orgueilleuse...

Mais je vous approuve tout de même... Vrai, vous ne regretterez rien?...

—Absolument rien. Je commence aujourd'hui mon apprentissage de la vie...

—C'est cela même; j'aurais préféré qu'il fut plus gai pour vous...

Suzanne hocha la tête avec un imperceptible mouvement dans la courbe gracieuse de ses épaules.

—Peuh! répliqua-t-elle, ce n'est pas si triste, après tout.

—Cependant...

—Puisque je vous répète que tout cela m'est fort égal!

—D'accord, mais...

—Mais quoi?

—Cette dot vous aurait été d'une précieuse utilité; l'argent est toujours utile nécessaire dans la vie...

—Au fait, interrompit Suzanne, vous ne m'avez pas dit comment il se fait que cette belle liasse de billets bleus s'est envolée ainsi qu'un bouquet de feuilles d'automne...

—C'est fort simple. Votre marraine Mme Taveil, avait la ferme intention de vous doter... Mais elle ne comptait pas s'en aller si vite; la mort l'a surprise brusquement. Elle n'a pas eu le temps de donner une forme valable à sa promesse...

—Pourtant, cette promesse, M. Taveil la connaissait bien; il l'avait approuvée...

—C'est possible, mais quand je lui ai écrit pour la lui rappeler, il m'a répondu qu'il n'en avait pas connaissance et qu'il ne pouvait disposer pour la moindre partie d'une fortune qui revenait uniquement à sa fille. Alors, j'ai cru de mon devoir d'écrire à Mlle Julia... Et c'est son père qui m'a répondu pour elle...

Mlle Ravellier était demeurée impassible, comme glacée.

—Très bien, dit-elle enfin, il faut bien apprendre à connaître les gens; en voici

quelques-uns qui ne méritent pas beaucoup d'estime!... Il me semble qu'il ne commence pas mal pour moi, ce fameux apprentissage de la vie! Si ça continue, j'apprendrai vite et beaucoup... J'aurais préféré rester ignorante!

Et Suzanne eut un sourire triste.

—On ne fait pas ce qu'on veut... surtout quand on n'est pas riche...

—Oh! ce n'est pas l'argent que je regrette! s'écria Mlle Ravellier, oh! non! Je n'ai pas l'âme de ces gens-là, moi!

—Chère petite Suzanne! c'est bien beau d'être désintéressée... Mais enfin, quand on n'a pas du tout de fortune...

—On ne se marie pas? interrompit vivement Mlle Ravellier; eh bien, conclut-elle en retrouvant un rire sincère, je resterai vieille fille! Ne vous faites pas de chagrin!

Et, ayant filialement embrassé le papa Jamart, elle se sauva retrouver Lucienne qui l'attendait dans le jardin et qui commençait à trouver le temps long.

—Diable! murmura le brave homme, la voilà déjà partie! Et je ne lui ai pas tout dit... Car enfin, les petites rentes viagères de la mère Ravellier s'en iront avec elle... Il faut que Suzanne se crée une situation d'ici là...

Enfin, conclut philosophiquement M. Jamart en allumant une troisième pipe, il fera jour demain!...

Et il se mit à fumer en paix pour la première fois de la journée.

XVIII

Quand Suzanne rentra, elle trouva sa mère exceptionnellement calme, dans un état de lucidité inaccoutumé.

La folle n'avait jamais d'accès ni de crises, mais certains jours elle se montrait plus nerveuse, et à ces moments-là sa fille

lui évitait les moindres émotions.

Aussi Suzanne crut-elle devoir profiter sans plus tarder des bonnes dispositions de Mme Ravellier pour lui annoncer la rupture de son mariage.

Elle en avait été si peu chagrinée elle-même qu'elle ne prit aucun ménagement.

Aussitôt après avoir embrassé sa mère elle s'assit à côté d'elle, lui passa un bras autour du cou, et:

—Tu sais, maman, murmura-t-elle, une grosse nouvelle... qui ne m'a pas du tout fait de chagrin...

—Quoi donc! interrogea la folle qui toujours apeurée de l'inconnu, se mit à rouler des yeux ahuris.

Suzanne sourit.

—Ne t'inquiète pas! Je te dis que j'en suis contente!... Mon mariage est rompu... parce que je n'ai plus de dot!...

A la subite épouvante de Suzanne, ces mots produisirent sur la malheureuse insensée l'effet d'un coup de foudre.

Elle se dressa toute raide, jeta un cri aigu et retomba sans connaissance sur le parquet.

—Maman! qu'est-ce que tu as? clama Suzanne éperdue d'effroi.

Un seul gémissement lui répondit.

Puis le silence se refit, complet, atroce. Mme Ravellier, les yeux grands ouverts, mais fixes et vitreux, ne donnait plus aucun signe de vie.

La jeune fille se pencha et, vaillamment, saisit le corps de sa mère dans ses bras frêles, essayant de la soulever.

Elle ne put y parvenir.

Après de vains efforts, elle courut chercher du vinaigre, en frotta les tempes de la malade, lui en fit respirer.

Mais toutes ses tentatives eurent un égal insuccès.

Alors, désespérée, Suzanne n'hésita plus.

Et sans prendre la peine de mettre ni chapeau ni manteau, elle se précipita dehors pour aller demander du secours chez les Jamart.

Ce n'était pas loin.

En moins de deux minutes, la jeune fille qui courait d'une allure vertigineuse fut arrivée.

Ces deux minutes lui parurent interminables.

Echevelée, elle fuyait dans la nuit, frissonnante au vent froid d'automne, tortillant ses petits pieds aux pierres du chemin.

La frayeur la poussait en avant comme une force irrésistible.

Arrivée, elle se suspendit à la sonnette d'un geste brusque et demeura accrochée à l'anneau sans avoir la possibilité de faire un mouvement de plus.

—Mon Dieu! s'écria Lucienne avec terreur quand elle aperçut son amie dans cet état, qu'y a-t-il, que t'es-t-il arrivé?

Mais Suzanne, suffoquée, ne pouvait plus parler.

Il lui fallut quelques instants pour se remettre un peu, recouvrer la parole, s'exprimer autrement que par des syllabes bégayées, hachées entre ses dents claquant.

—Allons! encore un malheur, grogna le père Jamart quand il eut à peu près deviné ce qui s'était passé.

Et il courut chez Mme Ravellier où bientôt tout le monde se trouva réunir.

Un médecin, prévenu en passant, ne tarda pas à arriver.

Ce docteur était un vieux brave homme qui soignait les Jamart et les Ravellier depuis fort longtemps.

Quelques mots suffirent pour qu'il comprit les causes de l'accident.

Aussi, son premier soin fut-il, dès que Mme Ravellier commença à donner signe

de vie, d'éloigner les jeunes filles.

—C'est grave, n'est-ce pas, questionna alors le père Jamart.

Pour toute réponse, le vieux médecin montra la malade dont l'agitation désordonnée s'accroissait.

Les bras et les jambes battirent l'air; les paupières s'ouvrirent démesurément sur des yeux désorbités; la bouche se contracta, un cri rauque s'échappa de la gorge... Et la folle se replia sur les talons, prête à bondir.

—Attention, dit le médecin, aidez-moi... La malheureuse est atteinte de folie furieuse... Elle va avoir une crise terrible.

XIX

—Monsieur, dit le laquais galonné en pénétrant dans le bureau de Taveil, c'est un jeune garçon qui veut absolument vous parler... Il n'a pas de carte, pas de lettre de recommandation... Il s'appelle Triquet et il dit que Monsieur le recevra.

Taveil haussa les épaules et prononça d'un air méprisant:

—Eh bien! faites-le entrer.

Surpris, le valet obéit à cet ordre et le jeune Triquet fut introduit.

Une émotion dont il n'était pas coutumier le saisit au seuil.

Le luxe l'impressionnait.

Ses pieds, chaussés de souliers bien cirés mais munis de semelles à gros clous n'avaient pas l'habitude de s'enfoncer dans la laine de tapis épais, et cela gênait considérablement le jeune homme de ne pas s'entendre marcher, d'avancer "comme dans du beurre",—telle était son impression.

Les tentures, les tableaux, les bibelots, jusqu'aux rideaux de style, tout créait un ensemble étranger à ce qu'il connaissait et dans lequel il éprouvait une diffi-

culté à se mouvoir avec sa hardiesse accoutumée. Depuis qu'il était à Paris, Triquet ne se sentait plus chez lui; il avait un apprentissage à faire.

Taveil saisit cet embarras, mais ne songeant pas à l'exploiter pour son amusement car il craignait que son jeune visiteur ne vint lui apporter des nouvelles graves.

—Allons, assieds-toi, dit le financier avec une brusquerie mal dissimulée; et pose ton chapeau au lieu de le tourner comme cela entre tes doigts...

Triquet n'osa pas mettre son "melon" sur le bureau de Taveil; il se demanda un moment s'il allait le jucher sur un lampadaire puis, n'osant pas, il se décida à le poser par terre.

—Qu'est-ce que tu as à me dire? reprit l'ancien associé de Clément Hardienne; c'est donc bien grave que tu as fait le voyage?

—Oui, répliqua le jeune Triquet en se posant tout au bord d'un vaste fauteuil au siège si souple qu'il avait une vague peur d'enfoncer dedans.

—Raconte et vite, parce que je suis pressé. Je n'ai pas le temps de m'amuser à des niaiseries; par conséquent pas de détails inutiles, c'est compris?

—Oui, Monsieur Taveil.

—Va.

—Eh bien, il y a eu une grosse affaire à Malletain; Madame Ravellier est devenue tout à coup folle furieuse et on a dû l'emmener ce matin dans une maison d'aliénés.

Taveil hocha la tête.

—Cela devait arriver, murmura-t-il; sait-on comment cela s'est produit.

—Pas bien. La crise est venue tout d'un coup. La vieille dame voulait battre tout le monde; elle s'est mise à délirer: elle criait que tous les hommes étaient des mi-

sérables... Elle a même prononcé votre nom, ajouta Triquet d'un air bonasse tout en coulant un regard en dessous vers son interlocuteur qui ne broncha pas.

—Mon nom, se contenta de dire Taveil, la pauvre femme! Si j'avais pu faire quelque chose pour elle... Et sa fille?

—Mlle Suzanne est maintenant chez les Jamart.

—Fort bien; tout cela est très malheureux, mais que veux-tu que j'y fasse mon pauvre Triquet? Si c'est là tout ce que tu as à m'apprendre!...

—Non pas...

—C'est vrai, je t'avais chargé d'une commission... Quoi donc, au fait?

Et Taveil parut chercher dans sa mémoire.

—La surveillance d'un certain Claude Gardin, répondit Triquet.

—C'est cela, oui... Eh bien, qu'as-tu appris, à ce sujet?

—Le particulier a quitté Cerville.

—Quand?

—Hier soir, pendant que Mme Ravellier devenait furieuse.

—Et où est-il allé?

—A Paris.

—Tu sais l'adresse?

—Parbleu!—Du reste, ça n'a pas été bien malin à deviner: elle était écrite sur son bagage; une petite malle avec une grande étiquette que j'ai aussitôt copiée. Voici.

Et d'un air triomphant, Triquet remit une feuille de papier à Taveil qui y lut:

Monsieur CLAUDE GARDIN

122, Avenue des Ternes

—Mes compliments, dit-il avec une ironie acerbe, tu n'as pas perdu de temps!

—N'est-ce pas, monsieur.

— Seulement, poursuivi lentement Taveil, il y a un petit malheur dans tout ceci...

Et en parlant, il feuilletait un agenda-indicateur des rues de Paris.

— C'est bien cela ! reprit-il en rejetant le petit livret ; tu t'es fait rouler comme un novice que tu es !

Le visage de Triquet s'empourpra devant Taveil qui ricanait.

— Comment cela ?

— Parbleu ! Crois-tu que les gens qui ont intérêt à cacher leur domicile vont s'amuser à coller leur adresse sur leur malle ? Tu ne comprends pas ? Eh bien, le 122 de l'avenue des Ternes n'existe pas... Ce sont les fortifications... Tu sais maintenant ?

Triquet, ahuri, demeura muet.

Il ne pouvait pas se rendre à cette évidence qu'il avait été joué par plus malin que lui.

— Une autre fois, mon garçon, tu tâcheras d'être plus adroit ; que cette leçon te profite !

Et, d'un geste sec, Taveil congédia le jeune homme qui n'osa même pas réclamer le prix de son voyage.

Il sortit tout penaud.

Dehors il se donna un grand coup de poing dans la poitrine en exclamant avec fureur :

— Imbécile, imbécile ! — Ah ! mais cela ne se passera pas comme cela !... Je prendrai ma revanche, foi de Triquet !...

XX

Par la large baie vitrée, la lumière entraînait à flots dans l'atelier et éclairait une toile où s'esquissait une vague ébauche.

Devant cette toile, Raymond Morande se tenait debout, le pinceau à la main, le front soucieux.

Le peintre paraissait ne travailler que par l'imagination.

Depuis longtemps déjà, il n'avait retouché à son esquisse que pour effacer ce qu'il venait d'y mettre.

A quelle cause attribuer cet embarras de l'artiste ?

Manquait-il de moyens ? Était-ce l'inspiration qui ne venait pas ?

La blanche figure qui se détachait à peine de la toile décevait le peintre.

— Je ne suis qu'un ignoble gribouilleur ! finit par s'écrier Morande en jetant nerveusement sa palette dans un coin.

Et il alla s'étendre sur un divan, ne perdant pas du regard l'ébauche que lui causait une si cuisante désillusion.

— Non, non, reprit-il, ce n'est pas cela. Ces beaux yeux noirs, si limpides et si profonds, miroirs d'âme pure, recèlent une vie intime, et là ils dorment, ils sont morts... Et dire que je vois si bien ce que je dois faire, ce que je veux faire ! Quelle oeuvre ce serait !... Une vierge plus belle que celles de Raphaël !...

Il se leva et revint devant son chevalet.

— Oh ! l'impuissance ! la culbute du génie sous la défaillance matérielle ! La douleur de voir les doigts qui n'obéissent pas au cerveau !...

Morande soupira, fixant toujours la toile rebelle comme pour y évoquer l'image qui ne voulait pas s'y fixer et qui demeurait pourtant victorieusement incrustée dans sa rétine.

Puis, brusquement décidé, il alla prendre sa canne et son chapeau.

Avant de partir il inspecta pour la forme sa boîte de couleurs comme s'il eût voulu se donner un prétexte valable à lui-même.

C'est cela, murmura-t-il, il me faut des pinceaux encore plus fins... et du bleu d'outremer !...

Il allait sortir quand on frappa à la porte.

Aussitôt Morande, mécontent, poussa le chevalet dans un coin et tira un rideau par dessus pour le préserver des indiscretions du visiteur.

Mais, dès qu'il eut ouvert, sa physionomie s'éclaira.

—Ah! dit-il, c'est vous, cher monsieur Gardin.

C'était en effet Ravellier.

Mais un Ravellier méconnaissable.

Tout habillé de noir, chaussé de bottines vernies, drapé dans une longue redingote boutonnée, les lèvres rasées, et les joues ornées de favoris gris, il ne manquait guère à M. Gardin qu'un bout de ruban rouge à la boutonnière pour ressembler complètement à un ancien magistrat.

Une paire de lunettes à verres fumés achevait le déguisement.

—Vous alliez sortir? que je ne vous dérange pas...

—Oh! ce n'est pas pressé... Une promenade plutôt qu'une course...

—Je comprends, vous avez beaucoup travaillé... Il faut bien prendre un peu d'exercice...

—Oh! beaucoup travaillé, protesta Raymond, ce n'est pas précisément ce qu'il faut dire... J'ai essayé pas davantage...

—Vous n'êtes pas content de vous parce que vous êtes trop difficile, mon cher ami. Il en est toujours ainsi chez les vrais artistes... Je suis sûr au contraire que vous avez fait un beau travail depuis que je ne vous ai vu... car sans reproches, vous êtes resté toute une semaine sans me rendre visite... C'est mal. Je croyais que vous m'oubliez... Puis j'ai craint une maladie, et je suis venu...

—Non, vous voyez, je me porte bien, pardonnez-moi ma négligence.

—C'est tout pardonné.

—Si je suis malade, reprit Morande, ce ne peut-être que cérébralement... Cela arrive... Oui, je suis navré de l'impuissance que je constate chez moi.

—Vous exagérez.

—Tenez, vous êtes pour moi un grand, un véritable ami; je vais vous donner une preuve que je n'exagère pas; regardez, voilà ce que j'ai fait, tout ce que j'ai pu faire, depuis que je ne vous ai vu. Huit jours pour gribouiller ça! Une belle croûte, n'est-ce pas?

Tout en parlant le peintre était allé à son chevalet.

Il écarta le rideau d'un geste brusque prit la toile et la ramena en pleine lumière.

—Regardez, n'est-ce pas pitoyable!

M. Gardin avait ôté ses lunettes pour mieux voir.

Il examina minutieusement l'esquisse pendant quelques instants.

—Vous ne travaillez pas d'après nature? demanda-t-il enfin.

—Non.

—Alors ce n'est pas un portrait?

Morande trembla.

—Oui et non.

—En somme, le modèle n'a jamais posé?

—Jamais.

—Voilà le secret de votre désenchantement.

—Je possède pourtant bien l'image là! déclara Raymond en se touchant le front.

—Et ici surtout n'est-ce pas? prononça lentement M. Gardin en posant sa main sur le côté gauche de la poitrine du peintre.

Celui-ci tressaillit.

—Je ne pense pas, répondit-il, après un instant d'hésitation.

Ravellier ne voulut pas insister.

—Vous n'êtes pas content de ces yeux-là? continua-t-il en reprenant la toile. Ils sont pourtant d'une réelle beauté...

—Bien loin de celle des vrais! s'écria Morande.

—Vous ne pouvez donc pas obtenir de les avoir à votre disposition pour quelques séances?

—Non...

—Il s'agit donc d'une bien grande dame?—Mais pardonnez-moi, ami, je suis sensiblement indiscret. Ne me répondez pas; laissons cela. Et allons faire un tour de promenade ensemble, si vous voulez.

Avec une attention pleine de cordiale sollicitude, M. Gardin observait Morande qui demeurerait impénétrablement rêveur.

—Qu'avez-vous? reprit-il affectueusement. Vous ai-je chagriné? J'ai été maladroît en vous posant toutes ces questions. Mais vous savez quelle est la sympathie que j'ai pour vous. Je n'étais guidé que par elle seule en vous parlant et non par une vulgaire et vaine curiosité. Vous n'en doutez pas, au moins?

Morande, dans un élan cordial, étreignit les mains qu'on lui tendait.

—Oui, dit-il, c'est une véritable affection réciproque qui nous lie. Loin de vous en vouloir sincèrement je vous remercie.

Le peintre parut hésiter encore.

Puis:

—Tenez, cela vaut mieux ainsi. Il me semble, je ne sais pourquoi, que votre visite a quelque chose de providentiel. Il fallait que je vous parle... Et j'ai bien peu de choses à vous dire en somme.

—Si vous croyez que je puisse vous être utile, parlez, dites-moi ce que vous voudrez, disposez de moi... Dieu fasse que le pauvre déshérité que je suis puisse vous être bon à quelque chose. Ce me sera une compensation précieuse de pouvoir faire un peu de bien après avoir subi et causé

involontairement tant d'irréparables malheurs...

—Merci, dit Morande. Je compte sur vous comme vous pouvez compter sur moi. Votre tâche sera d'abord, à vous qui avez fait une si cruelle expérience de la vie, de m'expliquer à moi-même. Je ne me comprends plus. Je n'ai plus de talent, je ne sais plus rien, je suis devenu un barbouilleur bon à peindre des enseignes...

—Et vous ignorez le motif de cette transformation qui est purement apparente?

—Oui; vous avez eu l'air tout à l'heure de dire que j'étais amoureux. Je ne puis pas le croire... Moi, l'indifférent, le sceptique, l'isolé, le misanthrope, qui n'ai jamais su ce que c'est qu'une affection féminine, qui n'ai pas eu de soeur et n'ai pas connu ma mère!... Ce n'est pas possible... Uniquement épris de mon art, j'ai toujours été et je resterai... Il ne peut pas y avoir d'autre amour pour moi que celui de la peinture... Du reste, ce serait illogique extravagant...

—Raison de plus pour y croire...

—Eh bien, venez avec moi; j'ai des emplettes à faire; je reprendrai mes confidences après...

—Pourquoi?

Cela vaut mieux ainsi. Vous verrez.

Et Morande entraîna rapidement Ravellier avec lui.

XXI

Le magasin de la "Palette d'Argent" était un des mieux assortis de Paris.

Aussi avait-il une clientèle tout à fait choisie quoique nombreuse.

Installé dans le bas de la rue de Clichy, tout près de l'église de la Trinité, il offrait aux regards des passants une vitrine attrayante, encombrée de dessins,

d'aquarelles, de boîtes de couleurs, de compas, de tubes et de flacons artistiquement disposés.

L'abord de la boutique était avenant.

La devanture était peinte en vert délicat, d'une tonalité claire, les glaces étaient hautes et larges; la palette argentée qui s'avancait au-devant du double vantail de la porte miroitait au soleil avec des reflets fulgurants; les lettres de l'enseigne, de jolies lettres de fantaisies, babillées de couleurs chatoyantes, affublées d'ornements variés, semblaient danser un cotillon, comme de petites poupées animées.

L'intérieur du magasin, beaucoup moins gai que l'extérieur, contractait singulièrement avec cette apparence joyeuse.

Les objets disposés dans les vitrines interceptaient presque tout le jour du ciel et plusieurs becs de gaz brûlaient perpétuellement, dans le fond de la boutique qui sans cela eût été complètement ténébreux.

Trois employés en longue blouse grise s'agitaient silencieusement autour des comptoirs encombrés de marchandises multicolores pour servir les commandes.

Il flottait dans l'air une senteur complexe d'huile, de vernis, de gouache d'une fadeur désagréable.

Le patron de la "Palette d'Argent", M. Vormiquet, surveillait constamment son personnel d'un oeil attentif.

Ce n'était pas un méchant homme, mais un commerçant minutieux, de probité stricte qui ne se trompait jamais sur la quantité ou la qualité de ce qu'il vendait, mais prétendait en revanche qu'il ne lui fût pas fait tort d'un centime.

Les employés n'avaient qu'à bien se tenir.

La plus petite erreur commise par eux était toujours découverte et ils en supportaient la conséquence sous forme de

retenue sur leurs appointements à la fin du mois.

Ce chapitre trouvait M. Vormiquet inexorable et inflexible.

"—Mes moyens, affirmait-il, ne me permettent pas de faire des cadeaux qui ne manqueraient pas d'augmenter progressivement; on abuserait de ma faiblesse. Les affaires sont les affaires. On ne gagne déjà pas tant."

En réalité, la maison de Vormiquet marchait admirablement; il réalisait de beaux bénéfices et avait déjà mis de côté toute une petite fortune.

"C'est grâce à l'ordre et à l'économie, assurait Vormiquet. Sans cela, je serais sur la paille. Je ne suis pas plus malin que les autres, mais je suis plus sérieux. Voilà tout mon secret."

Vormiquet avait grandement raison en affirmant qu'il n'était pas plus malin que les autres.

Il l'était encore moins.

Doué d'une intelligence étroite, presque sans instruction, il s'était créé sa situation à force de travail et de persévérance, puissamment aidé dans cette besogne par madame Vormiquet qui avait secondé son époux de ses efforts adroits et incessants.

Madame Vormiquet tenait la caisse pendant que son mari s'occupait du magasin.

Elle avait courageusement passé vingt ans de sa vie derrière la petite plaque de cuivre sur laquelle avaient été comptés un à un les éléments de la fortune si laborieusement amassés.

Sauf le dimanche, elle ne sortait jamais; du matin au soir, toutes ses journées, elle les avait vécues là, maniant la monnaie, faisant des comptes, des factures, additionnant et multipliant, ignorant les erreurs.

Sa caisse était devenue son univers ;

elle s'était habituée à ne plus rien voir au-delà de la miroitante plaque de cuivre.

A peine échangeait-elle quelques mots insignifiants avec les clients; jamais elle ne parlait aux employés qui n'avaient affaire qu'au patron. A la "Palette d'Argent", Madame Vormiquet n'était guère qu'une machine à compter, qui fonctionnait régulièrement sans jamais se déranger.

A ce régime la bonne dame était devenue grosse insensiblement, puis énorme, presque impotente. Ses jambes déshabituées de tout service, pouvaient à peine porter sa trop grasse personne.

Par un contraste bizarre, pendant que, toujours assise, elle grossissait, son mari, toujours debout, parvenait à une maigreur invraisemblable.

—La quille et la boule, disaient tout bas les employés en parlant des patrons.

Vormiquet était en effet mince comme un échelas.

On eût dit un pantin articulé en le voyant aller et venir, s'agiter perpétuellement sous les habits pourtant étroits qui pendaient encore flasques sur son torse mince et ses membres en fuseaux.

Il n'était pas jusqu'aux gestes, toujours les mêmes depuis vingt années, qui ne fussent, par leur rectitude, comparables aux mouvements d'un automate.

Telle était la situation du magasin de la "Palette d'Argent", situation tellement normale et régulière qu'elle paraissait devoir durer éternellement, lorsqu'un événement imprévu, vint tout bouleverser.

Madame Vormiquet fut prise de rhumatismes qui lui rendaient presque impossible l'usage des bras.

Elle dut abandonner "sa" caisse.

La pauvre femme pleura pour la première fois de sa vie.

Jusqu'alors rien n'était venu boulever-

ser cette placide existence; ni maladie, ni accidents, pas même d'enfants.

Et tout à coup une force brutale venait l'arracher de cette place tant aimée!

En attendant la guérison, Vormiquet cumula: il fit l'ouvrage de sa femme et le sien.

Mais c'était trop; tout en souffrait.

Aussi, la maladie de Madame persistant, il se résigna à prendre une caissière.

Ce ne fut pas chose facile; tant Vormiquet avait peur de mal tomber et d'être volé—sans compter les erreurs.

Enfin, comme il s'était adressé à toutes ses connaissances pour dénicher l'oiseau rare qui travaillerait bien en étant mal payé, un de ses amis de province lui fit une proposition qu'il accepta avec enthousiasmé.

Un matin, les employés de la "Palette d'Argent" virent installée à la caisse une jeune fille toute vêtue de noir, sans rubans ni bijoux, au visage admirablement joli où brillaient de grands yeux tristes et résignés.

Ils essayèrent de lier conversation avec elle pour savoir qui elle était, mais ce fut en vain. La nouvelle venue ne parlait pas plus que la patronne.

Du reste, Vormiquet veillait à ce qu'on ne l'approchât pas.

Le soir, quand le magasin fut fermé, les commis dont la curiosité était aiguisée, attendirent la sortie de la nouvelle caissière.

Mais elle ne parut pas.

Ils en conclurent qu'elle était nourrie et logée, ce qui était la vérité.

XXIII

Quand Morande et Ravellier pénétrèrent dans le magasin de la "Palette d'Argent," la jeune caissière leva les yeux et les baissa presque aussitôt une fugitive

rougeur ayant brusquement empourpré son joli visage.

Raymond ne remarqua point ce trouble.

Il était trop ému lui-même pour se rendre compte de l'effet que son arrivée avait produit.

Et pourtant son regard s'était brusquement attardé à caresser d'une effluve admirative la tête charmante qu'il avait tant de peine à reproduire sur la toile.

Plus perspicace, Ravellier se rendit compte de ce qui se passait, Morande n'avait plus rien à lui apprendre pour établir son jugement.

Il se complut néanmoins, lui aussi, à dévisager la jolie caissière sur laquelle sans qu'il s'en rendit bien compte une secrète et douce sympathie l'attirait.

—Est-elle seulement d'une rare beauté physique? se demandait Ravellier. A-t-elle une âme digne du grand cœur de Morande? N'est-ce qu'une vulgaire petite poupée de chair dont toute la grâce est à la surface, en qui l'esprit et la beauté font défaut? Non, ce front est trop blanc, cette bouche trop pure, ces yeux trop limpides!... Nous saurons qui elle est, ce qu'elle vaut... Et il faudra bien que ces deux enfants-là soient heureux... J'y tiens plus que je ne le crois moi-même. Par quel effet étrange me semble-t-il que cette jeune fille à peine entrevue m'est connue depuis bien des années?...

Ravellier passa la main sur son front et s'inclina: Vormiquet venait de serrer la main de Raymond, un de ses bons clients, un des rares auxquels il aurait livré des ballots de marchandises sans un sou comptant.

Mais Morande ne lui devait rien.

—Est-ce assez bizarre, constatait naïvement le patron de la "Palette d'Argent," c'est toujours ceux à qui l'on ferait volontiers crédit qui n'en demandent

et n'en acceptent jamais!...

Morande fut bien vite servi. Pour ne pas s'en aller tout de suite, il entama une longue conversation avec Vormiquet qui déraisonnait tant bien que mal sur les questions d'art: le petit homme ne se connaissait en peinture que lorsqu'elle était en tube, en boîte ou en flacon; une fois étendue sur la toile ou le papier elle ne trouvait plus en lui qu'un abominable philistin.

Autrefois les raisonnements absurdes de Vormiquet agaçaient Morande; à présent ils le faisaient sourire, l'excitaient à plaisanter.

Le marchand se prêtait docilement à ces entretiens, ne comprenant pas les railleries, les sous-entendus ironiques qui lui étaient décochés.

Jamais Morande n'était plus en verve que quand il se sentait écouté par la jolie caissière.

Lorsque celle-ci levait ses grands yeux, Raymond sentait comme une lumière pénétrer dans son cœur, l'éclaircir et le dilater.

Ce jour-là, Morande n'était pas en train pour plaisanter Vormiquet.

Il lui demanda seulement des nouvelles de sa femme.

Mme Vormiquet n'allait pas mieux.

Le rhumatisme persistait, douloureux et opiniâtre.

Le marchand agita ses bras maigres avec désespoir.

—Voyez-vous, Monsieur Morande, c'est désolant... Je n'ai pas de chance, non décidément, je n'ai pas de chance... Nous étions si tranquilles... Et puis, tout à coup, voilà la maladie qui entre ici... Ah! les affaires vont en souffrir!...

—Cependant, hasarda le peintre, vous n'êtes pas à plaindre de ce côté-là; vous avez trouvé une caissière bien sérieuse

pour remplacer Mme Vormiquet.

—Oui, oui, fit le petit homme, mais ce n'est pas la même chose; l'habitude manque: ma femme avait le courant. Jamais une erreur dans ses comptes, monsieur, jamais une différence d'un centime!... C'est précieux dans le commerce, vous savez.

—Mais mademoiselle paraît avoir une telle application qu'elle ne doit pas se tromper souvent non plus.

—Souvent, je ne dis pas, mais quelquefois... Cette demoiselle n'est pas habituée au commerce, il lui faut le temps de se faire à la maison. Que voulez-vous, tout le monde a besoin de travailler quand on n'est pas riche, n'est-ce pas? Un de mes bons amis m'a recommandé mademoiselle dont la situation était intéressante. Je n'ai pas hésité à l'employer; ça lui rendait service.

En parlant, Vormiquet roulait des yeux apitoyés, cherchant à se donner l'allure d'un philanthrope convaincu.

Ce qu'il ne disait pas, c'est qu'en réalité, le plus obligé des deux, c'était encore lui qui n'aurait pas voulu que son employée le quittât.

Celle-ci, une rougeur d'humiliation aux joues, se penchait plus que jamais sur la facture qu'elle était en train de vérifier et dont elle recommençait l'addition pour la dixième fois.

Vormiquet aimait bien faire sentir le poids de son autorité; il se plaisait à inculquer à ses subordonnés les notions de la gratitude qu'ils devaient à son avis lui témoigner.

Morande comprit et n'insista pas.

Causer le moindre chagrin à la jeune caissière n'était pas dans son intention; il s'en voulait d'avoir motivé cette gêne et passa sa mauvaise humeur sur le dos de Vormiquet.

—Vous avez raison, lui dit-il d'un ton sec de reconnaître les services qu'on vous rend.

Et tournant les talons, tandis que Vormiquet demeurait un peu interloqué Raymond se rendit à la caisse où il changea un billet de banque pour qu'on mit plus de temps à lui rendre la monnaie.

Quand Morande et Ravellier furent partis, Vormiquet haussa les épaules, murmurant.

—Quelle mouche l'a piqué aujourd'hui? Quels êtres capricieux que ces artistes!

Et il alla vérifier la facture que venait de terminer enfin la jeune fille.

—Décidément, mademoiselle, exclamait-il après un examen minutieux, vous n'apportez pas d'attention à ce que vous faites, ou bien vous n'êtes pas douée pour le commerce... Non, décidément, je crois que vous n'êtes pas douée!... Une erreur de dix francs dans un calcul que ferait un enfant de trois ans. C'est incroyable, ma parole, je n'ai jamais vu ça!... Ah! si Mme Vormiquet était bien portante!

Le patron de la "Palette d'Argent" agitait ses bras avec un désespoir comique, et, derrière lui, les employés riaient silencieusement.

—Voyons, mademoiselle, reprit Vormiquet, pourquoi ne travaillez-vous pas mieux? Est-ce que vous ne vous plaisez pas ici? est-ce que vous voulez partir?

La jeune fille ne répondit pas, mais Vormiquet vit deux larmes perler à ses paupières.

Aussitôt son irritation tomba. Il comprit qu'il avait été trop dur.

—Allons, allons, reprit-il d'un ton bonhomme, ne vous faites pas de chagrin comme cela, Suzanne, vous n'êtes pas raisonnable... Vous savez bien que je fait tout ce que je puis pour vous rendre la vie

agréable... Une autre fois, vous ferez plus attention, n'est-ce pas?

Un client entra.

Vormiquet s'empressa à sa rencontre et la jeune caissière, ayant essuyé ses yeux d'un mouchoir furtif, recommença son addition.

XXIV

Depuis que Mme Ravellier avait été internée dans un hospice d'aliénés, Suzanne avait éprouvé certaines rigueurs de l'existence.

Elle avait connu ces choses terribles pour une jeune fille, encore plus douloureuses pour celle qui n'a jamais quitté son foyer familial; l'isolement, l'inconnu et la lutte pour le pain.

Le père Jamart lui avait découvert cette situation chez Vormiquet; elle s'était réfugiée là sans savoir ce qui l'attendait, sans préparation à cette nouvelle vie, si monotone, si grise.

Dans ce magasin où ne pénétrait jamais un rayon de soleil, dans cet air fade, jamais renouvelé, dans ce milieu apathique, Suzanne, incurablement triste paraissait avoir perdu jusqu'à la faculté de sourire.

Les heures s'écoulaient pour elle lentes, uniformes, dans une morne désespérance.

Il semblait à mademoiselle Ravellier que sa vie, sa vie vraie, s'était interrompue, que l'existence qu'elle menait là, c'était en songe; que la folie de sa mère, Vormiquet, les factures, la caisse, constituaient les épisodes d'un cauchemar interminable.

Elle accomplissait ainsi machinalement son travail, dans des conditions presque somnambuliques.

Vormiquet attribuait cette attitude aux chagrins qu'avait eus la jeune fille.

Il ne pouvait se figurer qu'elle ne se trouvait pas chez lui comme dans un petit paradis.

On était si bien dans ce magasin où il avait passé toute sa vie!

Et Mme Vormiquet regrettait tant d'avoir dû quitter sa caisse!

Suzanne ne comprenait pas du tout ce violent regret.

Elle se demandait au contraire comment cette grosse femme avait toujours pu vivre là, sans air, sans lumière, sans jamais apercevoir un coin d'azur par delà les six étages des maisons qui masquaient le ciel...

Son arrivée à Paris n'avait pas été gaie.

Le père Jamart l'avait accompagnée jusqu'à la "Palette d'Argent".

Le temps, superbe quand ils étaient partis de Malletain avait brusquement changé pendant le trajet. Ils débarquèrent à Paris sous une pluie battante. A travers les carreaux du fiacre qui les mena rue de Clichy, Suzanne aperçut la ville sous un mauvais jour. Les rues sales et tapageuses, pleines de boue et de bruit, lui causèrent de la répulsion et de la peur; les maisons, avec leurs grandes façades, aux fenêtres fermées et muettes lui parurent désolément tristes.

Il est ainsi des jours où la ville qu'on ne connaît pas et que l'on va habiter vous semblent implacablement hostiles.

A la "Palette d'Argent", Vormiquet conduisit tout de suite la jeune fille près de sa femme qui attendait encore plus impatiemment que lui-même la "caissière."

La grosse femme tâcha de se montrer avenante, cordiale, mais ce n'était pas dans son tempérament; elle ne réussit qu'à paraître hypocrite et à provoquer l'antipathie de Mlle Ravellier.

Le soir, le père Jamart resta à dîner, il se força à être gai pour donner du courage à Suzanne.

Mais, quand il fut parti, après un paternel baiser sur le front et une foule de recommandations au couple Vormiquet, Suzanne demanda la permission de se retirer dans sa chambre.

En s'éloignant elle entendit Mme Vormiquet qui disait à son mari :

—Il nous ennuie, Jamart! Bien sûr on ne va pas la manger, cette petite!... Mais enfin elle vient ici pour être employée et il faudra qu'elle tienne convenablement la caisse!... On la paie pour cela!

Sitôt dans sa chambre, Suzanne tomba à genoux devant le lit et pleura.

Elle était jolie, d'ailleurs, cette chambre! Un cabinet de trois mètres de long sur deux de large sans cheminée, avec un carreau étroit qui ouvrait sur une cour exigüe protégé extérieurement par deux barreaux de fer en croix.

Suzanne faisait connaissance avec la prison des gens libres, honnêtes mais pauvres, dont il est plus facile de s'évader que de toutes les autres, car on ne quitte une cellule que pour entrer dans une semblable.

C'est l'existence telle que l'a fait la société. Il n'y a pas assez de soleil pour que tout le monde en ait sa part!

Mlle Ravellier se désola longtemps.

Où était la petite maison verte de Malletain, le jardin fleuri et embaumé, les journées calmes près de la chère mère aimante malgré sa folie?

Tout cela, c'était le passé.

Suzanne devait faire tête à l'avenir dans lequel elle entrait comme dans un tunnel obscur, étouffant, dont elle ne voyait pas le bout.

Après des heures d'angoisse, de lutte entre son courage et sa sensibilité, la jeu-

ne fille finit par s'endormir d'un sommeil lourd.

Elle se réveilla de bonne heure, les oreilles secouées par un grondement sourd et ininterrompu mêlée de cris, d'appels, de chansons.

La grande machine parisienne se remettait en mouvement, commençant à mordre et à broyer.

Le jour naissant jetait par la lucarne un reflet sombre dans le cabinet. Suzanne se lava et passa dans la salle à manger de Vormiquet, laquelle donnait aussi sur la cour et n'était pas beaucoup plus claire.

—A la bonne heure! dit le patron de la "Palette d'Argent", on voit que vous venez de la campagne vous êtes matinale! Mais le magasin n'ouvre qu'à huit heures, les clients ne viendraient pas avant.

On servit le maigre café au lait dans de très petits bols; Mme Vormiquet, elle, prenait du chocolat avec une brioche. Elle voulait descendre ce jour-là pour mettre la caissière au courant et Suzanne n'eut pas le temps de réfléchir beaucoup à sa nouvelle situation.

On ne lui en laissa pas le temps.

Le soir, grâce aux efforts qu'elle avait fait pour classer dans sa mémoire tous les explications de Mme Vormiquet, elle avait un violent mal de tête.

Au bout de quelques jours elle était habituée.

La pièce était adaptée: un infime rouage de plus à la grande mécanique industrielle et commerciale.

Quand Morande et Ravellier sortirent de la "Palette d'Argent", ils ne prirent pas garde, dans le va-et-vient continu des passants, fort nombreux vers ce moment de la journée, à un petit jeune hom-

me qui se promenait depuis un certain temps devant le magasin de Vormiquet.

Celui-ci les guettait sans doute, car à peine eurent-ils fait quelques pas qu'il se mit à les suivre en murmurant :

—Ce coup-ci le Gardin sera bien habile s'il m'échappe! On ne s'offre pas deux fois ma tête. Ah! mais non! Jé ne lâche plus d'un cran!

Morande et Ravellier se dirigeaient vers le parc Monceau.

Ils marchèrent d'abord en silence, leurs pensées tendues vers un objectif commun.

—Je crois que vous avez raison, dit enfin Raymond, il se pourrait que j'aime cette jeune fille...

—C'est une orpheline?

—Je l'ignore.

—Comment, vous ne savez rien d'elle?

—Rien absolument.

—Pas même son nom?

—Pas même.

—Vous n'êtes pas curieux.

—A quoi bon?

—A préparer votre bonheur.

—Sérieusement, vous croyez?...

—Je crois... je crois qu'il faut d'abord vous informer... Ensuite on verra.

—Mais votre impression?

—Excellente.

Et Ravellier qui était loin de supposer qu'il s'agissait de sa fille, que c'était elle qu'il venait de voir installé à la "Palette d'Argent" conclut en souriant :

—Épousez-la. Voyez-vous, c'est le meilleur moyen d'achever le portrait que vous avez commencé si volontiers et que vous avez tant de mal à finir!

—Peut-être, répliqua Morande rêveur.

Et il essaya de parler d'autre chose.

Ravellier n'insista pas.

Il comprenait ce qui se passait dans l'âme du jeune homme.

L'image charmante qui venait de se graver en ce cœur vierge de toute empreinte féminine commençait à y vivre, à s'animer d'une manière spéciale, et c'était ce premier éveil que, par un désir instinctif, Morande aspirait à garder pour lui seul.

La promenade des deux hommes ne fut pas longue. La patience du jeune Triquet ne fut pas soumise à une trop dure épreuve.

Après quelques tours dans les allées du Parc Monceau, les deux promeneurs regagnèrent le boulevard de Courcelles et se séparaient là.

Morande prit la rue Legendre où était situé son atelier et Claude Gardin de son pas rapide et régulier se dirigea vers la Place Clichy.

Triquet suivait ses traces.

Une heure après il quittait la rue Hélène, le visage rayonnant.

Il tenait enfin l'adresse qu'il cherchait.

XXV

La rue Hélène, qui prend accès sur l'avenue de Clichy est une voie de communication de médiocre importance. Courte, peu fréquentée, elle a l'avantage d'être excessivement tranquille.

Ravellier occupait là un petit logement dans une maison bourgeoise de construction ancienne. Il passait pour un célibataire rentier et jouissait d'une excellente réputation parce qu'il ne rentrait jamais tard, recevait peu de visites et presque pas de courrier. La concierge, moyennant une honnête rétribution, lui faisait son ménage tous les matins, un ménage peu compliqué.

Si Ravellier n'avait pas le bonheur, du moins il vivait en paix.

Pour l'instant, il ne pouvait désirer mieux.

Sa seule ambition était du reste d'apercevoir sa fille et de la rendre heureuse.

Il ne comptait pas trouver le moyen de se venger de ceux qui l'avaient fait souffrir et ne songeait pas à la réhabilitation.

—Je suis un mort vivant, répétait-il, mieux vaut qu'on m'oublie...

D'ailleurs, les belles promesses que les trois jeunes gens lui avaient faites à Cerville ne paraissaient nullement en voie de se réaliser.

Ravellier ignorait même qu'ils eussent tenté quelque chose.

A vrai dire, Robert Hardienne n'avait plus la même foi.

Le beau Jules avait presque disparu ses amis ne le voyaient que de loin en loin, quelques minutes. On savait seulement qu'il fréquentait un peu chez Taveil, ce qui avait d'abord inquiété Morande. Mais Lavergne avait juré qu'on pouvait se fier à lui, qu'aucune parole compromettante ne sortirait de ses lèvres qu'il ne commettrait aucune indiscretion.

De fait jusqu'alors Taveil n'avait pas réussi à le faire parler.

Néanmoins, Jules ne voulait pas aider Morande contre le financier.

—Je t'assure, lui disait-il, que tu te trompes. C'est un homme charmant, très bien élevé une situation superbe; l'estime de tout le monde... Et tu voudrais que ce soit un... assassin! Allonc donc! C'est de la folie pure!

Des trois amis, Morande resta donc seul persuadé que Taveil était l'auteur du crime de Malletain.

Robert avait peut-être le même soupçon, mais il ne le disait pas.

Hardienne devenait de plus en plus taciturne; il inquiétait Morande.

Quant à Claude Gardin, il ne voyait presque pas le châtelain de Cerville.

Chaque mois il recevait une enveloppe contenant la somme prévue pour ses besoins, suivant un arrangement convenu.

Cette combinaison avait d'abord déplu à Ravellier qui voulait voir là une aumône. Mais Robert lui avait démontré que l'argent était nécessaire pour qu'il pût se cacher efficacement, Ravellier, philosophe, avait accepté.

—Vous savez nos conventions, lui avait rappelé Hardienne, si nous découvrons l'assassin de mon père, ma fortune est à vous; vous pouvez donc alors me rendre tout ce que je vous prête en ce moment.

Ravellier vivait dans une apparente sécurité.

La police ne le recherchait pas.

Comme le retour du forçat avait passé inaperçu, le service de la sûreté ne se souciait pas de faire du zèle intempestif et de se mettre gratuitement de la besogne sur les bras.

De ce côté Ravellier n'avait aucun péril à redouter.

C'était, du reste, bien le moindre de ses soucis.

La vie lui pesait.

La possibilité d'une vengeance, l'espoir d'une réhabilitation, ces perspectives que Robert et ses amis avaient fait briller aux yeux de Ravellier ne suffisaient pas pour lui donner du goût à l'existence.

Il s'abandonnait à la volonté de Hardienne, volonté fort peu exigeante, car il semblait que la campagne menée pour découvrir et confondre le véritable assassin du distillateur de Malletain ne fût pas bien activement conduite.

Depuis que, par une enquête détournée et grâce à l'intervention de Morande, Ravellier avait appris que la folie de sa femme étant considérée comme incurable par

les médecins aliénistes, un seul lien vigoureux rattachait encore la malheureuse au monde qui lui avait été si dur :

Sa fille.

Sa fille, sa Suzanne, la seule tendresse à laquelle il eût encore droit et qu'il ne pouvait revendiquer.

Il n'osait même pas retourner à Malletain pour essayer de la voir, de connaître enfin, fût-ce de loin, ce cher visage.

Car Ravellier croyait toujours son enfant à Malletain.

Il avait appris la rupture du projet de mariage et s'inquiétait fort de l'avenir de Suzanne.

Hardienne l'avait informé que la famille Jamart s'était empressée de recueillir la pauvre enfant et que ces braves gens ne l'abandonneraient pas. Mais depuis un certain temps le malheureux père était sans nouvelles.

Ses amis paraissaient négliger la tâche qu'ils s'étaient imposée et dans laquelle il avait un rôle.

Il était bien douteux que Hardienne eût abandonné son projet.

Cependant, tous paraissaient se désintéresser peu à peu du sort de Ravellier.

Robert ne venait jamais le voir et demeurait introuvable.

Morande était absorbé par le portrait de la caissière de la "Palette d'Argent".

Quant au beau Jules, la vie mondaine l'absorbait sans doute trop pour qu'il songeât aux affaires sérieuses.

Il avait complètement disparu.

Morande ne tarda pas à en avoir des nouvelles.

Hardienne vint un jour à le surprendre à son atelier.

C'était le lendemain du jour où le peintre avait fait ses intimes confidences à M. Gardin.

—Tu as du nouveau? et du mauvais?

interrogea Raymond en présence de la physionomie soucieuse de son ami.

—Pas précisément, répondit Robert, mais je suis inquiet.

—A quel motif?

—Je crains de vilains évènements sans parvenir à bien discerner lesquels.

—Tes pressentiments se basent certainement sur des faits.

—Je pense que ton intention en venant me trouver était de me mettre au courant de tes appréhensions, par le menu?

—Naturellement.

—Assieds-toi donc, fume et cause. Je t'écoute.

—D'abord, les surveillances que j'ai fait établir ne m'ont donné que des résultats négatifs—sauf une.

—Laquelle?

—Tout à l'heure. Procédons par ordre. Du côté de Taveil, rien. L'ancien associé de mon père continue de vivre comme par le passé, à faire des affaires, à gagner de l'argent. Il reçoit peu et ne sort guère, mais c'est fort naturel, étant donné son deuil récent. Enfin, les courses qu'il fait, ses visites, ses déplacements, ses absences n'ont rien de suspect.

—De sorte que tu en es arrivé à te persuader que nos soupçons sont mal fondés?

—Nullement. Au contraire. Quoi qu'il m'en coûte, je demeure contraint de reconnaître que tout accuse cet homme. Mon enquête sur son passé, le procès, les documents que j'ai pu recueillir m'ont démontré que lui, plus que tout autre, lui seul, avait un intérêt pressant et direct au crime. Depuis le jour où ma conviction s'est trouvée formée à cet égard, je n'ai plus remis les pieds chez Taveil. Mais nous sommes-là dans une impasse. Que nous ayons la certitude de la culpabilité de ce misérable, ce n'est pas suffisant. Il nous faut des preuves. J'ai cherché pour-

tant le moyen d'en obtenir, j'ai mis mon imagination à la torture pour découvrir la filière qui nous permettrait de confondre le coupable. C'est impossible. Pas de témoins, pas la moindre charge à relever. Pas le plus petit indice sérieux; rien que des présomptions... motivées, mais totalement insuffisantes.

En effet, j'ai souvent étudié la question. Nous n'avons qu'une chance de réussite: confondre nous-mêmes le misérable et le contraindre à des aveux.

—Reste à trouver le moyen d'exécuter ce projet!

—Ravellier doit pouvoir nous y aider. Pourquoi ne lui en as-tu pas parlé? Il se plaint de ne plus te voir. Et, de fait, tu avais à peu près disparu de la circulation.

—Je te l'ai dit: je surveillais.

—Qui ça? Nous?

—Oh! non, pas toi, mon bon Raymond; je suis sûr de ton coeur comme du mien... Mais les autres.

—Tous les deux.

—Oh! tu douterais?...

—Je ne doutais pas. Je voulais simplement avoir la certitude de m'avancer dans la bonne voie, de n'être ni trompé, ni trahi.

—Et?

—Trompé, nous ne l'avons sûrement pas été. Ravellier est bien l'honnête homme que nous croyons.

—J'en étais bien sûr.

—Quant à Jules...

—Achève! De quoi l'accuses-tu? Qu'a-t-il fait? Agit-il contre nous?

—Je n'en sais rien, mais son attitude est louche.

—Oh! ne l'accuse pas sans preuves, sans certitudes? Le pauvre garçon a toujours été un bon camarade, léger, mais affectueux et plein de bonne volonté. Je le

crois incapable de nuire volontairement.

Hardienne esquissa un geste de doute.

—Je ne t'ai jamais vu si sceptique ni surtout si sévère, reprit Morande.

—C'est que je vieillis.

—Pas de pessimisme, voyons. L'humanité n'existerait pas si elle était parfaite. Que sais-tu de Lavergne?

—Il fréquente trop régulièrement chez Taveil.

—N'est-ce que cela? Il me semble que tu l'y avais un peu poussé toi-même.

—En effet; j'ai eu tort.

—D'accord. C'était plutôt ton rôle à toi.

—Impossible, au-dessus de mes forces.

Comment veux-tu que j'aie en ami chez ces gens-là? Moi, serrer la main de cet homme que je soupçonne être l'auteur d'un crime abominable! Manger à sa table, causer avec lui dans l'intimité quand je voudrais lui crier son infamie, lui faire expier son forfait, payer le mal qu'il a fait aux autres!

En parlant, Robert e'était progressivement animé.

Morande l'apaisa facilement rien que par quelques phrases prononcées d'un ton calme et sérieux.

—Quand on veut absolument atteindre au but, il faut aussi vouloir employer les moyens d'y arriver, quels qu'ils soient. Nous avons assumé une tâche lourde et pénible; ce n'est pas à toi, notre chef, de nous donner l'exemple de la faiblesse et de l'hésitation. Le sentiment de ton devoir est assez puissant pour te fournir l'énergie de surmonter de tels obstacles.

—Je reconnais que j'ai eu tort de vouloir me servir de Jules. Sais-tu où il en est avec Taveil?

—Ils font des affaires ensemble?

—D'abord. Mais Lavergne aspire à devenir son gendre!

—Allons donc!

—C'est ainsi.

—Qui t'a dit cela?

—Plusieurs personnes que j'ai rencontrées. Je vois du monde quand je veux, quand je le trouve nécessaire. Et Jules est assez étourdi, assez présomptueux, dirai-je même, pour ne pas cacher ses intentions. Il raconte à tout venant, mais dans le plus grand secret, comme les bavards de race, qu'il espère épouser Mlle Julia.

—Sa demande a été agréée? Cela m'étonnerait.

—Je serais bien surpris aussi qu'elle le fût. Mais la chose n'est encore qu'à l'état de projet.

—Je n'aurais pas cru ce pauvre Lavergne aussi naïf... murmura Morandé songeur.

—Voilà donc ce qui m'inquiète, conclut Robert. Je crains que Jules n'ait été fort indiscret avec Taveil.

—Mais ce serait une véritable trahison! s'écria Morandé indigné.

—Je souhaite pour nous tous qu'elle n'ait pas été commise. Dans tous les cas, les dangers qui peuvent résulter des indiscretions possibles de Lavergne valent d'être évités. Par conséquent, si nous voulons réussir, il faudrait agir avec rapidité.

—Par où et comment?

Hardienne était sans doute embarrassé pour fournir une réponse car il remplaça celle-ci par une interrogation.

—As-tu pesé nos chances de succès?

—Elles sont presque nulles.

—C'est également mon avis.

—Alors?

—Abandonner la partie?

—Mon cher Robert, répondit tranquillement Morandé, je te connais trop pour croire que tu me proposes de reculer...

—Cependant...

—Cependant, il suffit de vouloir. Nous

sommes forts maintenant que tu partages notre conviction concernant Taveil. Nous savons où frapper.

—Reste à porter le coup.

—J'ai une idée... assez bizarre... mais je veux la creuser encore avant de la livrer à ton appréciation.

—Tu n'as pas eu le temps de la mûrir?

—Non. J'étais absorbé par autre chose... un tableau sur lequel je me suis emballé...

—Tu ne seras pas en retard pour le prochain salon!

—Mais ce n'est nullement pour le Salon que je travaille. Depuis qu'on l'a divisé— pour le multiplier, il n'a même plus de valeur pour le public.

—Quand on produit des oeuvres — et j'emploie ce mot à dessein en parlant de toi— il faut pourtant bien les exposer.

—Qu'importe l'approbation de la foule?...

—Il y a toujours des gens qui savent admirer, quand bien même ce ne serait qu'une toute petite élite. Si j'étais artiste, il me semble que j'aimerais à être bien compris par quelques-uns.

—Alors, si tu me promets de ne pas me trouver trop vaniteux, je vais te dire mon idée: j'ai l'intention d'organiser, dans quelques temps, quand je jugerai que le moment sera venu, un certain moment que je ne puis te dire, une exposition privée de mes oeuvres, comme tu dis, c'est-à-dire de grouper quelques douzaines de tableaux qui n'amèneront peut-être pas beaucoup de visiteurs, mais dont quelques-uns produiront tout de même leur effet, je te reconnais.

—Excellente idée.

—Meilleure encore que tu ne crois.

—Décidément, tu es bien mystérieux.

—Il le faut.

—Je n'insiste pas.

Hardienne se leva.

—Je vais te laisser travailler à ce fameux tableau.

—Peuh! aujourd'hui je me reposerai. Si tu veux, nous allons monter voir Gardin; il doit bien s'ennuyer, le pauvre homme.

—Le fait est que la vie n'est pas gaie pour lui...

—Oui, tout seul comme cela, après tant d'épreuves... Si seulement, il pouvait avoir sa fille avec lui, voilà qui le consolera!

—J'y ai déjà songé, mais le moyen?

—Maintenant que sa mère est internée, on pourrait peut-être trouver un prétexte.

—Il faudrait toujours annoncer le retour de Ravellier, ce qui est impossible.

—En ne mettant que le père Jamart dans le secret? On dit que c'est un brave homme.

—Oui, mais je ne le connais pas du tout. Peut-on se fier à lui? Et puis, à propos, la jeune fille n'est plus chez lui.

—Comment cela?

—Sans doute; ils ne sont pas riches, ces Jamart; une très modique aisance... Il fallait bien que Mlle Ravellier travaillât pour gagner sa vie. Alors, on lui a cherché une place dans le commerce.

—A Malletain?

—Non; à Paris. Mais, au fait, tu dois connaître cela, toi. Elle est demoiselle de magasin, ou caissière, je ne sais plus au juste, dans la rue de Clichy, chez un marchand de peinture...

Morande ne chercha pas à réprimer un brusque mouvement d'émotion. Frappé au coeur par cette révélation inattendue, il ne trouvait rien à dire.

—Chez Vormiquet, à la "Palette d'Argent," articula-t-il enfin.

—Précisément.

—C'est là que je me fournis.

—Alors, tu dois connaître la fille de Ravellier... et tu ne t'en doutais pas.

—Non... en effet... balbutia Raymond très gêné.

—Mais qu'est-ce que tu as?

—Rien du tout.

—Allons, tu es blanc comme l'effet de neige accroché dans ce coin. Tu ne me dis pas la vérité.

—C'est que j'ai provoqué une bizarre rencontre sans m'en douter, repartit Morande en se resaisissant. Figure-toi que j'ai conduit hier ce pauvre M. Gardin chez Vormiquet. Et il a vu ainsi sa fille... sans le savoir.

—Tiens, la coïncidence est amusante.

—Oui, n'est-ce pas?... C'est curieux, les surprises de la vie.

Hardienne allait se retirer lorsqu'un nouveau visiteur se présenta.

C'était le beau Lavergne.

Toujours vêtu à la dernière mode, presque à la prochaine, avec une élégance assez recherchée pour choquer le regard, la boutonnière fleurie de blanc, un monocle cerclé d'or encastré dans l'arcade sourcilière gauche, Jules paraissait avoir encore progressé dans le "chie".

Son arrivée provoqua un instant de gêne dans l'atelier de Morande.

Lui-même fut vivement contrarié de se trouver en présence de Hardienne.

Après une très courte hésitation, les mains se tendirent néanmoins vers lui et la glace se trouva ainsi brisée.

—Fichtre! dit le beau Jules qui cherchait une phrase pour commencer la conversation, il y a longtemps qu'on ne s'était trouvé tous les trois ensemble.

—Tu es si occupé! répliqua ironiquement le peintre.

—Eh! plus que tu ne crois!... Ma part de rôle, je n'ai seulement pas le temps de dormir mon compte.

—Par exemple!

—C'est ainsi. Les invitations pleuvent de tous côtés. Pas moyen de refuser à moins de passer pour un sauvage. Mais ce n'est plus une vie!...

Morande se contenta de sourire.

Lavergne débita encore quelques banalités, puis la conversation languit, paralysée par un malaise général.

Cependant Jules ne s'en allait pas.

Incrusté sur sa chaise, il semblait attendre quelque chose.

Et, jugeant qu'il valait mieux laisser Lavergne s'expliquer librement avec Morande maintenant que celui-ci était averti, Robert se leva, adressa un adieu bref et sortit.

Jules respira.

Jamais la présence de quelqu'un dans un salon où il se trouvait ne l'avait autant intimidé que celle de cet ami.

Et pourtant, en interrogeant le fond de sa conscience, le beau Lavergne ne découvrirait pas le moindre reproche à s'adresser; sa situation vis-à-vis de Robert était délicate, la faute n'en était pas à lui.

Une fois Hardienne parti, Jules crut qu'il allait retrouver tout son entrain.

Il se trompait.

Décidément sa conscience n'était-elle pas aussi nette qu'il le supposait?

Assis en face d'une esquisse d'arlequin au fusain dont les yeux brillants semblaient le narguer à travers les trous du masque noir, Lavergne cherchait vainement une entrée en matière.

Il se sentait vaguement ridicule, et en voulait à Morande de ne pas lui venir en aide.

Mais Morande s'en serait bien gardé.

Le peintre s'amusait de l'embarras de son visiteur et, sans en avoir l'air, épiait les reflets d'âme qui passaient sur cette physionomie encore naïve et mal habile à

la dissimulation.

Quand Lavergne vit que Raymond installait un chevalet au meilleur jour et s'apprêtait à travailler, il crut le moment venu de faire entendre une exclamation de dépit.

—Allons, fit-il d'un ton aigre, je vois que j'ai mal choisi le moment de venir te voir. Robert et toi, vous avez perdu l'habitude de ma présence et vous vous passez si bien de moi que je vous dérange quand je reparais. Alors, je n'ai plus qu'à m'en aller.

Et il se leva.

Morande ne protesta pas.

—A ton aise, répliqua-t-il. Chacun appréciera les choses à sa façon.

Lavergne marcha vers la porte.

Mais au seuil, il se retourna.

Et, revenant résolument sur ses pas:

—Après tout, dit-il, ce serait trop bête de se fâcher comme ça. Expliquons-nous avant, au moins.

—Tu demandes une explication? répondit Morande en affectant la surprise.

—Pourquoi pas?

—Mais parce que je ne vois pas ce que nous pouvons avoir à t'expliquer.

—J'ai cependant quelques renseignements à te demander.

—Et je ne refuse pas de te les donner même avant de savoir de quoi il s'agit. Est-ce que nous avons jamais eu l'habitude de te dissimuler quoi que ce soit?

—Je ne dis pas cela...

—S'il en est un de nous trois à qui l'on puisse attribuer une attitude étrange il me semble que ce n'est ni Robert ni moi.

—Je ne suppose pas avoir, moi non plus, mal agi avec vous.

—Pourquoi ne te voyait-on plus? C'est que tu avais quelque chose à nous cacher?

—Oh! il n'y a pas de secret là-dedans

et je viens justement pour te parler de cette affaire.

—J'écoute.

—Tu vas comprendre pourquoi j'avais interrompu mes relations avec vous, pour quoi surtout il m'aurait été pénible de me retrouver avec Hardienne.

—L'honnête homme qui ne commet que des actions loyales n'a jamais peur de se retrouver devant un ami véritable... au contraire.

—Je te jure que je n'ai rien à me reprocher. Tes paroles me blessent.

—Elles ne sauraient te blesser si elles ne te sont pas applicables, ce que je veux croire, du reste.

—Tu le peux. Voici tout simplement les causes de mon embarras. C'est cette histoire Ravellier qui m'ennuie.

—Pourquoi?

—Non pas que ce malheureux — ou ce misérable, car je ne partage pas votre manière de voir, — pèse d'un poids quelconque dans ma vie...

—Eh bien alors?

—Décidément, tu ne veux pas m'aider. C'est un système... soit. Vous accablez de soupçons odieux un homme que je tiens en grande estime, pour lequel je professe la plus vive sympathie. Vous cherchez à lui nuire, et moi je dois le défendre, telle est la cause profonde de notre division.

—Nous y voilà donc, s'écria Morande. Eh bien, je préfère te voir parler franchement ainsi, bien que je déplore l'erreur, le piège peut-être dans lequel tu es tombé.

—Ce qui est une erreur pour toi peut être une vérité pour un autre. Tu n'as pas la prétention d'être infaillible, et je prétends, moi, être assez grand garçon, pour savoir penser par moi-même et me conduire tout seul!

—Ce n'est donc pas pour me demander un conseil que tu as pris la peine de mon-

ter jusqu'ici?

—Pas tout-à-fait, répondit Jules en rougissant; mais je voudrais savoir si vous avez toujours les mêmes intentions si vous n'avez pas abandonné votre projet.

—Quel projet?

—Concernant... la personne dont nous venons de parler...

—Et que tu n'oses pas nommer?... Quelqu'un que tu as en si grande estime!

—Certainement, fit Lavergne irrité. C'est ridicule de soupçonner un homme dans la situation de M. Taveil et de croire sur parole un échappé du bagne, un forçat, un...

Le beau Lavergne n'acheva pas.

Morande, qui était resté très calme jusqu'alors, sauta sur lui, le prit par les épaules et, le secouant rudement:

—Tu vas commencer par te taire, n'est-ce pas? Et que jamais je ne t'entende parler en ces termes d'un noble cœur, d'un malheureux que, moi, j'estime et j'aime avec raison, parce qu'il est digne de tous les respects, parce qu'il mérite tous les égards, tandis que ton misérable Taveil est à tout le moins un chevalier d'industrie.

Surpris par cette attaque tout à fait imprévue, Jules ne bougeait pas et restait tremblant.

Lavergne n'avait jamais vu Morande en colère. Il eut peur et devint livide.

Le peintre s'aperçut de l'effet qu'il produisait. Aussitôt le plus fort de son irritation tomba.

Il lâcha Jules qui recula aussitôt de quelques pas.

—Là! fit l'élégant jeune homme en passant la main sur les revers de sa redingote qui avaient été quelque peu fripés, tu ne veux pas m'assommer, j'imagine? Sais-tu bien que tes nouvelles façons sont pas celles d'un gentilhomme?

—Il est possible, répondit sèchement le peintre, que M. Taveil soit plus poli que moi à ton égard; c'est son affaire, mais si tu n'as que ce motif là pour l'estimer, cela me paraît insuffisant.

—Chacun son avis. Moi, je prétends avoir raison, j'en ai le droit.

—Absolument. Mais il est un droit que tu n'as pas, c'est celui de nous trahir; si jamais tu révéles la présence à Paris et l'identité de Claude Gardin à ton nouvel ami, aussi vrai que l'oeillet de ta boutonnière est bon à jeter au fumier, je te jette, toi, par la fenêtre.

Lavergne lança un regard piteux sur son revers gauche; la fleur qui l'ornait avait en effet été complètement écrasée, l'instant d'avant par la poigne de Morande.

—C'est bien, dit-il en jetant rageusement l'oeillet dans un coin, je vois que vous persistez dans votre folie.

—Nous exécuterons notre plan jusqu'au bout; on verra bien alors s'il est aussi insensé que tu le crois.

—Et ce plan, il est naturellement trop indiscret d'en demander l'exposé.

—Naturellement.

—Alors, je n'insiste pas; je vois qu'on me traite tout-à-fait en ennemi; adieu.

Jules gagna la porte sans serrer la main de Morande.

—Ecoute, dit celui-ci ému malgré lui, c'est toi qui t'es séparé de nous en te rangeant du côté de celui que nous combattons. Abandonne-le, reconnais ton erreur et nous te rouvrirons les bras, comme à l'enfant prodigue.

—Merci! dit Jules avec une ironie moqueuse. Je suis bien où je me trouve. J'y reste.

—A ta guise.

—Libre à vous de vous obstiner dans ce don quichottisme, de jouer aux cheva-

liers de la charité. C'est trop beau pour être pratique. Nous sommes tous sur la terre pour y vivre; eh bien, il faut y vivre le mieux possible; voilà ma morale et je la trouve bonne.

—Tu as fait des progrès depuis que je ne t'ai vu; on voit que l'âme de Taveil a passé sur la tienne; elle y a laissé son empreinte, prends garde à toi!

—Pourquoi? Parce que je veux profiter de la vie? Mais c'est l'ambition de tout le monde, ça, mon bonhomme! Toi, le premier, tu en es là! Chacun cherche à s'arranger suivant ses goûts une existence agréable, à se créer un avenir qui lui donne des satisfactions.

—Et combien y arrivent?

—Ah, pas tout le monde, bien sûr... Sans cela, tous les gens seraient heureux. Mais enfin, quand par hasard, on peut le faire, on serait bête de s'en priver.

—Les bonheurs matériels, dont tu parles s'achètent toujours; on les paie souvent fort cher.

—Quand on a le moyen d'y mettre le prix?

—Ce n'est à la portée ni de toutes les bourses ni de tous les coeurs.

—C'est donc que le mien est bien riche puisqu'il s'offre ce luxe.

—Appelle cela richesse si tu veux; moi, j'emploierai un autre mot.

—Aussi sévère qu'injuste.

—Je ne connais pas d'autre justice humaine que la bonté pour ceux qui souffrent et le châtement pour ceux qui font souffrir.

—Eh bien, mon cher, je ne crois pas que tu puisses me ranger dans aucune de ces deux catégories.

—Alors, tu es le type parfait de l'homme heureux.

—Ma foi, je ne me plains pas, répliqua le beau Jules avec suffisance. Tu m'as

dit toi-même bien des fois que j'étais un bon garçon... et tu t'y connais. Je n'ai jamais été aux prises avec la misère; depuis quelque temps, j'ai eu le bonheur de faire des opérations financières qui m'ont donné d'assez jolis bénéfices; enfin, sans me vanter, je suis accueilli avec succès dans le monde. Une seule chose me manquait, à moi orphelin! la famille; jusqu'ici je m'en étais assez bien passé, mais, est-ce l'approche de la trentaine! voici que j'éprouve le besoin d'avoir un intérieur; je m'ennuie seul.

—Alors, tu vas te marier?

—Je caresse ce projet. Bientôt sans doute la chose sera annoncée officiellement. Et après cela ne traînera pas. Les fiançailles les plus courtes sont les meilleures.

Le beau Jules se redressait d'un air ridiculement fat, tantôt frisant sa moustache, tantôt jouant avec ses gants qu'il avait ôtés et dont il fouettait l'air pour s'évaporer.

—Mais, reprit-il, je m'amuse à te raconter là des choses qui ne t'intéressent pas.

Que peut te faire mon mariage, sinon te contrarier, puisque la jeune fille que je vais épouser est précisément la fille de ton ennemi.

Lavergne, par cette révélation, croyait impressionner vivement Morande.

Celui-ci, prévenu par Hardienne, se borna à envelopper l'élégant jeune homme d'un regard de pitié sincère.

—C'est sérieux, dit-il, tu veux devenir le gendre de Taveil.

—Eh! sans doute! Je vais peut-être me priver, pour une histoire saugrenue de contracter un mariage qui satisfait à la fois mes goûts et mon intérêt?

Le beau Jules souriait ironiquement.

Son amour-propre blessé croyait pren-

dre une méchante revanche.

Mais Morande ne se sentit pas atteint par ce fiel mal distillé.

—Ecoute, dit-il affectueusement, mon pauvre Jules, écoute-moi et crois bien que mes paroles ne sont dictées que par l'amitié que j'ai toujours eue pour toi et à laquelle tu tiens encore plus que tu ne te figures toi-même.

Emu malgré lui, Lavergne se fit auditeur consciencieux tout en se promettant bien de ne pas se laisser influencer par ce que le peintre allait lui dire.

—L'annonce de ton mariage avec Mlle Taveil, reprit Morande, est évidemment le signal d'une rupture complète entre nous...

Jules ébaucha un geste évasif que Raymond coupa aussitôt.

—Ne m'interromps pas, je te prie. Sincèrement, je regrette ce changement chez toi: il ne t'est et ne pourra jamais t'être que nuisible. Mais comme tu le dis, tu es libre de faire ce qui te plaît et de te conduire à ta guise. Toi seul est responsable de tes actes. Toutefois, comme cet entretien est peut-être le dernier que nous aurons ensemble, souvenons-nous encore un moment que nous avons été longtemps, que nous sommes de vrais amis dont les coeurs ont battu à l'unisson, dont les mains se sont franchement et cordialement étreintes. Et à cet ami, je dis: "Prends garde! Mon devoir est de te prévenir; nous sommes à la veille de confondre l'homme dont tu veux épouser la fille, encore quelques semaines et il sera ruiné, déshonoré, flétri, et son infamie rejaillira sur toi, éclaboussera ton honnêteté surprise, brisera ta situation. Attends un peu, mets moins de précipitation dans l'accomplissement de ton projet et si dans deux ou trois mois l'épreuve que nous allons tenter a tourné à notre confusion, il sera tou-

jours temps pour toi de livrer ta vie à la famille de cet homme.”

—Le conseil que tu me donnes est peut-être pratique; il n'est pas chevaleresque.

—J'aime à t'entendre employer ce mot; il me fait voir que les théories que tu m'exposais tout-à-l'heure ne sont encore que superficielles chez toi. Tu nous reviendras, Jules, sois en sûr. Je t'avais bien jugé. C'est pourquoi je n'ai pas craint de te dire que nous tenons Taveil et que, s'il est coupable, il est en péril.

—Mais ce silence vis-à-vis d'un homme qui ne m'a fait que du bien, qui m'accueille à bras ouverts, qui m'accepte pour gendre, me pèse horriblement! Mon devoir est de le prévenir de ce qui se trame contre lui.

—Ton devoir est de te taire. Interroge ta conscience, tu verras ce qu'elle te répondra. Si Taveil est innocent, il n'a rien à craindre. S'il est coupable, tu ne veux pas te faire le complice de son impunité.

Jules frissonna.

Toute sa morgue était tombée. Il n'agitait plus ses gants et ne tordait plus ses moustaches; il se sentait petit et humble devant Morande.

—Allons, reprit le peintre en le regardant fixement, voilà, je crois, tout ce que nous avons à nous dire pour aujourd'hui. Maintenant que nous nous sommes franchement expliqués, serrons-nous la main avant de nous séparer, comme des gens qui poursuivent un objectif différent mais qui peuvent malgré tout s'estimer.

Et Morande, d'un geste ferme, tendit sa main large ouverte.

Lavergne, impressionné, n'osa pas refuser d'y mettre la sienne.

—Maintenant, dit le peintre en la lui serrant, va présenter tes louanges à Mlle Julia, va voir Taveil tant que tu voudras, je suis sûr que tu ne nous trahiras pas!

—Non... non... protesta Jules en se retirant.

—Maintenant, se dit Morande quand il fut seul, je n'ai plus qu'à me mettre à l'oeuvre et activement. On peut compter sur la discrétion de Lavergne pendant un moment. Mais plus tard? Taveil se doute certainement de quelque chose: il va agir, l'important est d'être prêt avant lui.

Et le peintre installa une toile de vastes dimensions sur laquelle il commença de tracer des lignes à la craie.

XXVI

Le beau Jules descendit lentement l'escalier de Morande.

Il n'était content ni de lui ni des autres et une voix intérieure lui disait qu'il avait tort de manifester une si méchante humeur, ce qui ne faisait naturellement que l'augmenter.

Pour la première fois peut-être Lavergne n'était pas satisfait de la vie.

Sa roue de fortune roulait si bien et voilà qu'on jetait des bâtons à travers!

Lavergne ne voyait pas le moyen d'en sortir victorieusement.

Morande devait avoir raison, il fallait le reconnaître.

En mettant le pied sur le trottoir, le prétendant à la main de Mademoiselle Julia se trouva face à face avec un petit jeune homme qui, le nez obstinément levé en l'air, paraissait fort occupé à compter les pierres de la façade de la maison d'où sortait Jules.

Sitôt qu'il vit Lavergne, l'adolescent se détourna brusquement et s'éloigna d'un pas rapide tout en sifflant un refrain de café-concert.

—C'est drôle, se dit le beau Jules, il me semble avoir déjà vu quelque part cette vilaine binette-là. Je ne fréquente pour-

tant pas dans la "vyoucratie"...

Machinalement, il chercha dans sa mémoire à retrouver le nom qui correspondait à la "binette".

—Bast! conclut-il après de vains efforts, j'ai bien d'autres chiens à fouetter et d'autres écheveaux à débrouiller.

Et il rentra chez lui pour changer de toilette, afin de se rendre ensuite chez Taveil où il était attendu pour dîner.

De vives préoccupations ne cessaient d'absorber l'esprit du jeune viveur d'ordinaire si gai et si insouciant.

—Mais, pensait-il, si Raymond a raison, si leur Gardin n'est pas l'assassin, si... dans quel guepier, me suis-je fourré, moi, alors? D'un autre côté, je me suis trop engagé avec Taveil pour reculer... Et puis, l'occasion est superbe; un mariage comme on ne trouve pas l'occasion d'en faire tous les jours... La jeune fille, évidemment, n'est pas d'une beauté accomplie, nous n'éprouvons pas l'un pour l'autre cette douce tendresse dont les romanciers parent le coeur des fiancés qu'ils font souffrir... Mais le principal élément du bonheur en ménage, ce sont les revenus solides. Oui, Julia est riche; une femme bien habillée fait toujours honneur à son mari!...

Satisfait de sa conclusion, un peu tranquillisé sur son avenir, le beau Jules retrouva un sourire et après s'être complaisamment miré dans sa glace, estima que la vie devait encore lui réserver une jolie collection de succès et d'agrémens.

Après quoi, ayant définitivement classé dans un coin de sa mémoire la conversation qu'il venait d'avoir avec son ami Morande, il se crut délivré de tout cauchemar et partit d'un pas allègre chez Taveil.

La route n'était pas longue; il faisait un temps superbe et Jules préférait mar-

cher pour prendre un peu d'exercice car il s'était aperçu avec terreur que depuis un certain temps il commençait à engraisser d'une manière inquiétante.

Le grand air acheva de dissiper le reste de ses appréhensions.

Quand il arriva chez son futur beau-père, Lavergne se sentait en d'excellentes dispositions.

D'un seul coup il fut replongé dans de bizarres inquiétudes.

Au moment où il allait pénétrer chez Taveil il se heurta à quelqu'un qui en sortait.

Et ce quidam était le même que celui qu'il avait croisé quelques heures auparavant devant l'atelier de orande.

—Par exemple! se dit Lavergne, voilà qui est étrange; qu'est-ce que ce galopin vient faire ici? Et que faisait-il là-bas, sinon nous espionner, Raymond ou moi? Et puis, ou diable l'ai-je déjà vu?... Où?...

Eh! parbleu! J'y suis! C'est à Malletain... et à Cerville, il rôdait toujours autour du parc... Décidément, tout cela n'est pas naturel... Je crois que je ferai bien d'ouvrir l'oeil, ou plutôt les yeux et les oreilles, si je veux apprendre quelque chose d'intéressant.

Ce fut donc en proie à une émotion contenue que Lavergne s'assit ce soir-là à la table de Taveil, ce qui ne l'empêcha pas pour mieux dissimuler le trouble qu'il ressentait devant le financier, de se montrer très empressé autour de Mlle Julia.

Celle-ci accueillait les prévenances du jeune homme avec peu de bonne grâce.

Quand le repas fut fini—un dîner très intime auquel se trouvaient seulement quelques vieux amis de Taveil,—elle prit sans façon le beau Jules à l'écart.

—Je dois, lui dit-elle sans autre préambule, vous parler nettement sur un sujet qui demande à être traité sans retard.

Lavergne s'inclina avec toute la grâce dont il était capable.

—Mademoiselle, répliqua-t-il, il m'est particulièrement agréable de me mettre à votre entière disposition...

—Oh! pas de phrases, je vous en prie! interrompit Mlle Taveil d'un ton légèrement agacé; je les déteste.

Elle était prête à ajouter:

Autant que ceux qui les débitent.

Mais elle se contint.

Rien que son attitude avait du reste assez d'éloquence pour éclairer Jules à l'endroit des sentiments qu'il inspirait.

Le regard froid de la jeune fille, le pli dur qui barrait son front, la rigidité des lèvres contractées inspirèrent immédiatement cette pensée au présomptueux prétendant:

—Décidément, mes affaires sont en bien mauvaise voie...

Il s'efforça cependant de garder un visage serein.

Après qu'il se fut assis sur le siège qu'elle lui indiquait tout près d'elle pour qu'on n'entendit pas leur conversation, Julia commença le petit discours qu'elle avait préparé.

—Vous allez peut-être, monsieur, trouver extraordinaire la façon cavalière avec laquelle j'aborde un sujet que les jeunes filles ne traitent d'ordinaire que par l'intermédiaire de leurs parents. Mais je n'ai plus de mère, je dois donc agir par moi-même quand mes idées ne sont pas d'accord avec celles de mon père. C'est précisément le cas.

—Hélas, mademoiselle, je crains de deviner ce que vous allez me dire.

—C'est probable, répondit froidement Mlle Julia.

—Mon Dieu! mes plus chères espérances seraient-elles ruinées?

—Ruinées? repartit ironiquement la

jeune fille; je ne sais si c'est à dessein que vous employez cette expression. Vous savez mieux que moi certainement si le mot est juste.

—Ah! vous êtes cruelle. C'est de mon cœur que je parle...

—J'aime mieux croire que vous n'êtes pas sincère en vous exprimant ainsi...

Lavergne fit un grand geste de protestation.

—Soit, concéda Mlle Taveil; mettons que vous vous trompez; cela vaut mieux; et il ne peut en être autrement. Ai-je jamais rien fait pour éveiller en vous à mon égard une sympathie plus vive, une amitié spéciale?...

—Votre charme, votre grâce...

—Allons donc, protesta tristement Julia, je ne suis pas si sottre que de m'illusionner à un tel point; je connais la valeur de ma beauté; elle ne triomphe pas si aisément!

—Vous êtes durement injuste pour vous et pour moi...

Julia secoua doucement la tête.

—Non; mettons si vous le voulez que je ne vous déplais pas et que je suis un beau parti pour vous par ma dot et par la situation mondaine de mon père. Eh bien, cela ne suffit pas pour me convaincre que je dois vous épouser. Et surtout ne voyez dans ma décision rien de blessant à votre égard; ma réponse serait la même pour n'importe lequel des jeunes gens qui fréquentent mon père; je n'en accepterais aucun; je ne veux pas me marier.

—Est-il possible! s'écria le beau Jules sur un ton de désespoir que rendait presque sincère le réel dépit qui s'y mêlait.

—Absolument. Sans me consulter mon père vous a donné des espérances; il s'est peut-être engagé avec vous plus qu'il ne l'aurait dû; il est donc nécessaire que je vous dise moi-même dès aujourd'hui que

ces espérances ne se réaliseront pas, que je ne ratifierai aucun engagement, que je ne serai jamais votre femme.

En finissant de parler, mademoiselle Taveil regarda son interlocuteur bien en face d'une façon qui lui fit comprendre que ce qu'on lui signifiait était irrévocable.

—Mademoiselle... balbutiait-il.

—Voyons, n'avez donc pas l'air si gêné et si penaud! interrompit Julia avec un brusque enjouement et en retrouvant un sourire légèrement moqueur; ce n'est pas votre coeur qui est blessé, mais votre amour propre; il guérira vite. Je vous assure que je ne vaud pas la peine d'être regrettée; vous trouverez facilement une fiancée plus jolie et plus riche que moi, je vous le prédise. Et maintenant, terminant-elle en entraînant Jules vers le groupe des invités notre apartée a assez duré; il ne faudrait pas qu'on l'interprêtât au rebours de ce qu'il a été!...

Dès que Taveil fut seul avec sa fille, bien qu'il fût assez tard, il lui demanda de prolonger un instant encore la soirée avec lui.

Il désirait lui parler sans délai et son air soucieux indiquait que le sujet de l'entretien devait présenter une certaine gravité.

Mademoiselle Julia devina sans peine de quoi il s'agissait.

Elle s'installa dans un fauteuil, posa ses pieds sur un coussin et redressa sa tête altière, prête à la lutte éventuelle.

—J'ai remarqué, dit Taveil sans autre préparation et sans paraître prendre garde à l'attitude combattive de sa fille, que la conversation que tu as eue tout à l'heure avec M. Lavergne n'avait pas produit sur lui une impression favorable.

—C'est possible, se contenta de répondre placidement Julia.

—J'en suis fort peiné. Lavergne est un charmant garçon, que j'estime beaucoup. Toi-même a pu l'apprécier. Comment se fait-il que tu l'aies froissé? Le projet de mariage que j'avais conçu ne t'agréa donc pas?

—Nullement.

—C'est dommage. Que reproches-tu à Lavergne?

—Rien.

—Alors?

—Pour que je refuse, il n'est pas nécessaire qu'il me déplaise; il suffit qu'un autre me plaise mieux que lui.

Taveil réprima un geste de colère.

—Puisque cet autre ne songe pas à toi! s'écria-t-il, tu ne vas point passer toute ta vie à l'attendre ou à le regretter.

—Ceci me regarde, répliqua sèchement Julia. Il n'y a que moi en pareille matière qui puisse savoir ce que j'ai à faire...

—A ton aise! Mais vraiment, je t'aurais crue plus raisonnable. Si ton cousin ne vient plus nous voir, il est clair qu'il veut rompre avec nous et que tu n'as aucun espoir à conserver. Dans ces conditions, comptes-tu rester vieille fille?... Car le couvent ne m'a pas l'air d'être ton fait!...

—Sois tranquille, je ne pense pas au cloître pour l'instant... Mais enfin, il ne faut pas répondre de l'avenir...

—Oh! reprit Taveil avec un sourire ironique, je crois pouvoir être tranquille de ce côté, mais enfin je préférerais te voir mariée... et heureuse...

—Et vous avez choisi M. Lavergne pour faire mon bonheur? Eh bien, je ne ratifie pas votre choix, voilà tout. N'est-il pas permis à tout le monde de se tromper? Du reste, que vous importe, Lavergne ou un autre?

Il sembla à Taveil que sa fille le regardait.

daît d'une façon étrangement persistante en formulant cette interrogation.

Il éluda la réponse.

—C'est toi, reprit-il, qui a des raisons particulières pour ne pas l'agréer. Tu aurais pu user de ménagement vis-à-vis de lui et ne pas lui signifier un congé brutal avant même qu'il eût officiellement formulé sa demande.

—Je n'ai pas été brutale du tout mais simplement franche.

—Qui te demandait cette franchise?

—Ma conscience.

—Ta conscience n'avait rien à voir dans une affaire qui ne t'était pas encore soumise...

—Mais où j'étais la principale intéressée? Vous me permettrez de juger différemment et de croire que j'avais raison.

—Mais enfin quelle mouche t'a piquée pour brusquer ainsi tout à coup une situation qui n'était pas tendue?

—Elle n'aurait pas tardé à l'être. Dans quelques jours j'aurais été appelée à répondre par un refus à une demande faite dans les règles: j'ai évité cette humiliation à M. Lavergne; il ne peut que m'en savoir gré. Du reste, nous demeurons bons amis, à condition qu'on ne parle plus de mariage.

Taveil haussa les épaules avec irritation.

—Ces amitiés-là n'existent pas, dit-il. Bien que tu sois jeune, tu connais assez le monde pour le savoir. Une rupture de relations avec Lavergne est inévitable.

—Eh bien, répondit Julia d'un ton léger, on se passera de lui. Avez-vous donc si grand besoin, mon cher père, de le voir souvent chez nous?

Et, se levant, elle alla embrasser Taveil et ajouta avec une inflexion tendre dans la voix:

—Au lieu de regretter ainsi de ne pas

marié votre fille, vous devriez vous montrer heureux de la garder auprès de vous.

Le financier répondit à la caresse de Julia, mais demeura sombre.

—Vois-tu, fillette, reprit-il, plus affectueux lui aussi, tu as eu tort d'agir sans me consulter. J'aurais préféré que tu attendes encore un peu avant de briser ce projet. Il t'en coûtait si peu...

—Mais pourquoi? insista Julia étrangement étonnée.

—A cause d'une affaire... que je négocie en ce moment... et à laquelle Lavergne est intéressé.. Enfin, n'en parlons plus. Bonsoir, mon enfant, il est tard...

Taveil serra encore sa fille dans ses bras et Julia gagna sa chambre un peu troublée et chercha vainement à s'expliquer en quoi elle avait pu nuire si gravement aux intérêts de son père.

Elle fut longtemps avant de s'endormir l'esprit obsédé par cette question irritante et insoluble pour elle:

—Qu'est-ce que tout cela veut dire? Il y a certainement là-dessous quelque chose qui n'est pas naturel!...

XXVII

Taveil reçut le lendemain à son bureau la visite de Lavergne.

Le beau Jules effleura du bout des doigts la main que le financier lui tendait avec un empressement plus que cordial.

La physionomie du jeune homme, loin d'être avenante, affectait un air renfrogné et peu amical qui en disait long.

Une grande partie de la nuit il avait réfléchi à ce qui lui arrivait et sous quelque aspect qu'il envisage à l'aventure, elle lui apparaissait parfaitement ridicule et détestable.

Le dépit du beau mariage manqué, au lieu d'être atténué par les doutes qu'il

concevait sur l'honorabilité du banquier, se doublait au contraire des soupçons qui assaillaient sa conscience depuis la veille.

Par un illogisme bien humain, Lavergne ne se pardonnait pas d'avoir manqué une union qui lui réservait peut-être, il ne se le dissimulait plus, de cruels mécomptes.

Un nouvel élément, plus positif encore, était venu s'ajouter à l'irritation première.

Sur les conseils de Taveil, le beau Jules avait acheté un certain nombre d'action de mines qui devaient monter rapidement et lui faire réaliser un joli bénéfice.

Or, précisément, ce jour-là, après quelques bourses où ces valeurs étaient restées stationnaires, les cours s'étaient mis à fléchir et à la clôture ç'avait été une véritable débâcle.

Aux premiers mots de Lavergne, Taveil essaya de le rassurer.

—C'est une manoeuvre, déclara-t-il, le coup n'en sera que meilleur; achetez encore, achetez sans crainte et vous verrez le cours doublé à la fin du mois; la hausse est sûre!...

—Sûre ou non, répondit Lavergne, ça m'est égal; j'ai donné l'ordre de tout vendre.

—Vous avez eu tort.

—Je ne veux plus spéculer. Je traverse en ce moment une série à la noire; il faut attendre que la chance me revienne.

—Allons, je vois ici l'influence de l'entretien que vous avez eu hier avec Julia; ne vous désolez pas. Tout espoir n'est pas perdu. Ma fille a été plus loin que sa pensée...

Lavergne arrêta brusquement le financier au milieu de la tirade commencée.

—Inutile d'insister, déclara-t-il. J'ai reçu un congé en règle; je m'y tiens. Vous

n'avez pas à tenir à ce projet plus que Mademoiselle votre fille. C'est à elle de fixer son choix. Désormais je ne vous importunerai plus de mes visites; je désirais vous en avertir.

Et Jules se leva.

—Ah! ça, s'écria Taveil, vous n'allez pas vous fâcher, j'espère?

—Ce n'est point se fâcher que de ne plus se voir.

—Comment, ne plus nous voir? Mais nous aurons encore souvent l'occasion de nous rencontrer!

—J'éviterai ces occasions le plus possible.

—Vous devenez misanthrope? demanda Taveil avec un sourire railleur. Décidément, c'est une maladie qui se gagne. Mon cousin Hardienne vous a convaincu; est-ce que vous vous exilez ensemble?

—Pourquoi pas?

—Vous en aurez vite assez. Ce pauvre Robert est un utopiste, un songe creux, un de ces cerveaux humanitaires qui s'emballent, sur des idées... fausses le plus souvent, qui prétendent redresser la société, faire triompher le bien, travailler à l'amélioration des hommes... Une espèce d'anarchiste en cravate blanche. Avec cela, il arrive à se faire duper par tous les filous adroits, par tous les exploiters sans vergogne... Et il ne s'aperçoit même pas qu'on le bafoue et qu'on se moque de lui... Vraiment, je vous souhaite bien du plaisir en sa compagnie... mais je crois que vous vous ennuierez bientôt.

—La compagnie de Robert est meilleure que bien d'autres, riposta Lavergne piqué. On est sûr au moins que c'est un honnête homme; sa vie est transparente comme une vitre, tandis que je connais des gens dont la conscience est trouble et qui ne pourraient confesser tous les actes de leur vie!

Sous cette apostrophe, Taveil pâlit un peu et ricana.

—Mes compliments! l'amour de la vertu est un meuble précieux.

—Mais encombrant, acheva Lavergne. Il procure par contre certaines petites satisfactions qui ne sont pas à dédaigner. Ainsi, tout à l'heure, je me suis offert la joie de tirer les oreilles à un petit drôle qui s'amusait à se trouver trop souvent sur mon chemin. J'ai appris ensuite qu'il était employé chez vous. Je le regrette. Vous avez tort d'avoir à votre service des gamins de cette espèce dont le principal métier est d'espionner. C'est compromettant.

—Pourquoi vous figurez-vous que ce pauvre garçon vous espionnait? Vous n'avez rien à cacher.

—Raison de plus pour que votre commis soit prévenu; si l'avertissement que je lui ai donné ne suffit pas, je le renouvelerai d'une manière plus précise.

—Je m'aperçois, mon cher Lavergne, que Robert commence à vous influencer sérieusement. Vous vous montez la tête pour des futilités.

—Il n'y a pas de futilités dans la vie, n'avez-vous pas remarqué que c'est le plus souvent un objet insignifiant qui fait découvrir les assassins?

A ces mots, Taveil se demanda où Lavergne voulait en venir et s'il ne poursuivait pas un but précis par des moyens que le financier ne comprenait pas.

Il scruta minutieusement le jeune homme du regard. Mais celui-ci ne broncha pas, indifférent en apparence.

En réalité, le beau Jules tentait une expérience dont précisément la grosse malice déconcertait seule Taveil.

—Est-ce que vous avez l'intention d'entrer dans la police? demanda celui-ci d'un air narquois.

—Dans tous les cas, répondit Lavergne, quand on doit avoir affaire aux agents de la sûreté, il vaut mieux les avoir sous la main que d'être dans la leur.

—Mais mieux vaut encore n'avoir jamais affaire à ces gens-là! conclut Taveil.

Le beau Jules quitta le financier avec la conviction que cet homme avait de vilaines histoires dans son passé.

Quant à Taveil, il passa sa colère sur Triquet qui eut les oreilles tirées une seconde fois et s'aperçut ainsi que le métier de moucharde n'est pas drôle tous les jours.

XXVIII

Chaque semaine, du lundi au samedi, les jours se succédaient avec une monotonie régulièrement désespérante pour Mlle Ravellier.

Mais le dimanche paraissait encore plus triste à la jeune fille.

Ce jour-là, les volets de la "Palette d'Argent" restaient clos et Suzanne passait sa journée dans la compagnie maussade des époux Vormiquet.

Habitée à se lever de bonne heure, elle assistait à une des premières messes célébrées à la Trinité et rentrait aussitôt après chez ses patrons pour ne plus remettre les pieds dehors.

Son existence était ainsi réglée.

Toute la semaine à la caisse, le dimanche dans le petit appartement des commerçants qui ne recevaient jamais personne.

Mme Vormiquet n'aimait pas se promener; cela la fatiguait trop; se remuer était pour elle un supplice.

Suzanne lui tenait compagnie, généralement chargée de lire le journal à la grosse femme qui sommeillait béatement, ses mains grasses croisées sur son ventre.

Pendant ce temps, Vormiquet, qui n'aurait su demeurer inactif, s'occupait dans l'arrière-boutique à trituer des vernis ou à remplir des flacons de gouache. Ses commis auraient bien suffi à cette besogne, mais il préférait la faire lui-même, comme si c'eût été nécessaire.

—Pourquoi, disait-il, se rémémorant complaisamment ses débuts pénibles, pourquoi répugnerais-je aujourd'hui à un ouvrage qu'il me fallait faire quand j'étais jeune?

A midi, la voix aigre de Mme Vormiquet sonnait la clôture de ces occupations.

Docile, le patron de la "Palette d'Argent" abandonnait ses fiolets et répondait à l'appel conjugal avec une ponctualité touchante.

Il allait se laver les mains et prenait place à la table où Mme Vormiquet était déjà installée, la fourchette prête à piquer l'aile du poulet hebdomadaire, doré et succulent, qui dans un lit de cresson, attendait que M. Vormiquet voulût bien prendre la peine de découper.

Comme c'était le seul jour de la semaine où le commerçant ne fût pas pressé de redescendre à son magasin, le menu était plus soigné et le repas se prolongeait d'une façon exceptionnelle. On savourait les mets avec une satisfaction presque respectueuse.

Un café dominical additionné de cognac terminait le festin.

Puis Mme Vormiquet ouvrait le coffret et en tirait une boîte de cigares de choix qu'elle présentait à son mari; celui-ci en prenait un, jamais plus, et Mme Vormiquet resserrait la précieuse boîte qui ne devait plus voir le jour jusqu'au dimanche suivant.

Le patron de la "Palette d'Argent" savourait son londrès pendant une bonne heure après quoi il allait s'habiller et sor-

taît.

Après un "petit tour", il allait rejoindre quelques commerçants du quartier dans un café voisin et se livrait aux plaisirs du jeu de billard; on ne le revoyait qu'à huit heures pour le dîner.

Mme Vormiquet, repue, faisait sa sieste et Suzanne se retirait dans sa petite chambre où elle occupait ses loisirs à lire et à écrire à son amie Lucienne.

Le programme ainsi réglé n'avait jamais varié.

Un dimanche il changea.

M. Vormiquet s'habilla dès le matin et le déjeuner, avancé à onze heures, fut expédié rapidement au grand déplaisir de la grosse femme qui prétendit avec mauvaise humeur qu'elle n'avait pas eu le temps de manger et qu'il lui serait impossible de faire convenablement sa digestion.

Pour la peine, l'époux fut privé de son cigare sous prétexte que s'il le fumait dehors, il n'en sentirait pas l'arome et que ce serait autant de gâché!

M. Vormiquet soupira, mit son chapeau et descendit rejoindre Suzanne qui l'attendait déjà au bas de l'escalier.

Depuis longtemps Mlle Ravellier avait grand désir l'aller voir sa mère.

Mais elle ne sortait jamais seule; l'y eût-on autorisée, elle n'aurait pas osé se risquer ainsi dans les rues de Paris.

Elle se décida donc à faire part de son projet à Vormiquet qui ne put faire autrement que de lui permettre de l'accompagner.

La difficulté était de trouver le temps nécessaire pour aller à la maison de santé où était internée l'infortunée Mme Ravellier. Vormiquet tenait à ne pas manquer sa partie de billard et sa femme ne voulait pas avancer le déjeuner parce qu'elle n'avait pas faim. Elle s'y résigna

cependant avec mauvaise grâce et non sans dire qu'elle se sacrifiait toujours pour les autres.

Suzanne attendait avec impatience l'instant de revoir sa mère; elle s'en faisait une fête; ce fut pour elle une désillusion cruelle.

Quoique la folle fût un peu calmée, son état avait empiré.

Elle ne reconnut pas sa fille qui, elle-même ne put retenir un cri en voyant sa mère si changée. Mme Ravellier, maigrie, le dos voûté, avait les cheveux tout blancs et le visage sillonné de rides.

Elle fixa Suzanne avec des yeux égarés et la repoussa brusquement, la jeune fille voulut l'embrasser.

—Qui êtes-vous? Que me voulez-vous? articula-t-elle par syllabes saccadées. Je ne veux plus voir personne. Le monde est trop méchant!

—Oh! mère, mère... balbutia la jeune fille les yeux pleins de larmes.

—Moi, votre mère? répondit Mme Ravellier; vous ne savez pas ce que vous dites. Je n'ai plus d'enfant, plus de mari, plus rien. On m'a tout pris!... Oh! le misérable!...

—De qui voulez vous parler? demanda Suzanne atterrée.

—De l'homme qui a empoisonné ma vie.

—Mais qui? fit Suzanne oppressée.

—Que vous importe?... Ecoutez-moi, vous êtes belle... Ne vous mariez jamais... Vous seriez trop malheureuse. Les hommes sont des bandits, tous, tous!...

A ces mots et au geste énergique qui les accompagna, M. Vormiquet qui avait suivi Suzanne recula précipitamment.

—Ah! oui, des bandits, reprit la folle avec animation. Mon mari si vous saviez quel misérable c'était! Aussi il est au bagne! au bagne.

Suzanne chancela, blême de terreur.

Malgré son émoi, Vormiquet s'avança pour la soutenir.

—Allons-nous-en, dit-il, allons-nous-en. Mais Suzanne, par un effort nerveux, s'était redressée.

Elle repoussa Vormiquet.

—Non, je veux rester, je veux essayer encore de lui parler... Ma mère, reprit-elle doucement, je vous en prie, je suis votre fille, votre petite Suzanne, reconnaissez-moi.

—Suzanne!... balbutia la folle, en passant la main sur son front, Suzanne?... Oui Suzanne, je me rappelle... Suzanne... Ma pauvre chérie... Elle est morte, il l'a tuée aussi... Je suis toute seule...

—Suzanne n'est pas morte, c'est moi... Rappelez-vous bien... Nous habitons ensemble à Malletain... Nous étions si tranquilles... si heureuses dans notre petite maison...

—Malletain?... La petite maison?... ricana la démente, ne parlez pas de cela... La ville maudite! La ville de malheur!... Qui donc vous a dit que c'était à Malletain?... Oui c'est là que M. Hardienne a été assassiné... C'est là... Oh! le jour horrible... Il était allé à Paris pour cacher son crime. Mais on l'a découvert tout de même, on l'a condamné, on l'a envoyé au bagne... Et moi je suis restée seule, avec ma petite fille... la fille d'un assassin!...

Suzanne, épouvantée, ne put en entendre davantage.

Elle clama:

—Oh! c'est horrible! c'est horrible!...

Et elle éclata en sanglots convulsifs.

—Venez, allons-nous-en, reprit Vormiquet en lui saisissant le bras.

Epuisée cette fois, la malheureuse se laissa entraîner.

—Oui, oui, partez; dit la folle, partez! Ce sont des secrets terribles que personne ne doit savoir, personne!... Il faut oublier

tout cela, oublier...

—Ma mère! cria encore Suzanne d'un ton suppliant.

—Votre mère? oui, allez retrouver votre mère... et aimez-la bien! répondit Mme Ravellier avec une subite douceur dans la voix.

Et en s'éloignant les jambes trébuchantes, la tête martelée d'afflux de sang, Suzanne entendit la malheureuse qui chantait à pleine gorge :

Les tout petits comme les grands,
Blondes ou brunes, têtes chères,
Aimez, aimez bien vos enfants,
Heureuses mères !...

Quand elle parvint dehors, Suzanne suffoquait.

L'air la rappela à la vie.

Vormiquet tout bouleversé de ce qui venait de se passer, la fit asseoir sur un banc.

La jeune fille obéit docilement mais refusa toutes les offres de Vormiquet voiture, cordial ou consolation.

Elle demeura sans parler pendant quelques minutes, puis déclara qu'elle se sentait assez forte pour partir.

Vormiquet ne demanda pas mieux, il brûlait du désir d'être rentré, promettant bien qu'on ne le reprendrait plus à accomplir semblable corvée.

Le retour fut lugubre.

Suzanne en proie à une tristesse poignante, s'obstinait à ne pas ouvrir la bouche et le patron de la " Palette d'Argent " soucieux se demandait ce qu'il y avait de vrai dans les divagations de la folle.

On arriva enfin rue de Clichy.

Bien que l'heure du billard eut sonné Vormiquet ne voulait pas manquer au devoir accompagner la jeune fille jusqu'à l'appartement.

Il était écrit que ce jour-là le pauvre

homme ne ferait pas sa partie.

Jamart et Lucienne attendait en compagnie de Mme Vormiquet qu'ils avaient réveillée juste comme elle venait de s'assoupir.

Aussi la grosse femme était d'une humeur de dogue qu'elle contenait à grand-peine.

— Eh bien, quoi donc ? qu'y a-t-il ? s'écria-t-elle en voyant la mine piteuse de son mari.

De son côté, Lucienne qui s'était élançée au cou de son amie et avait trouvé son visage brûlant et baigné de larmes exclaimait douloureusement.

— Qu'est-ce que tu as ma chérie, quel malheur t'est-il arrivé ?

Suzanne à bout d'énergie n'eut pas la force de répondre.

Elle éclata en sanglot dans les bras de son amie.

Toute son émotion se fondait en des larmes bienfaisantes qui soulageaient son cœur oppressé, son âme gonflée de chagrin.

Elle éprouvait une sorte de joie inespérée à pleurer ainsi dans le sein d'un être aimé, la pauvre isolée qui, au retour de son pèlerinage de douleur, ne comptait trouver aucune consolation dans le logis étranger des époux Vormiquet.

Rencontrer l'affection de Lucienne au lieu de l'indifférence égoïste de Mme Vormiquet, c'était das la détresse intense de la jeune fille, le seul bonheur possible, le sauvetage moral pour son être naufragé.

Pendant que Suzanne épanchait ainsi sa douleur le patron de la Palette d'Argent à coups de phrases brèves, expliquait la scène pénible que Mme Ravellier leur avait fait subir.

Le petit homme était encore sous le coup de l'impression qu'il avait ressentie.

Rien que son récit l'émotionnait et il

fut bien content que Mme Vormiquet loin d'exiger des détails précis, lui intimât l'ordre de ne pas insister, sous le prétexte que c'était renouveler la douleur de Suzanne et redoubler son chagrin.

Le père Jamart approuva et ne craignit pas d'ajouter pour contribuer à calmer Mme Ravellier qu'il y avait certainement malgré tout, une amélioration notable dans l'état de la pauvre folle.

Et Mme Vormiquet conclut :

— Oui, oui, à la longue, elle se guérira, elle deviendra raisonnable il ne faut pas s'inquiéter à tort.

Puis comme Vormiquet s'apprêtait à emmener Jamart au café pour prendre l'apéritif elle le prit à partie.

— Je suppose que tu plaisantes ? demanda la grosse femme d'un ton pincé. L'heure du billard est passée. Vous remonteriez quand le dîner serait froid. Moi j'ai l'estomac dans les talons. Avec tout ça nous avons déjeuné trop tôt et j'ai commandé pour ce soir un vol-au-vent soigné qui demande à être mangé au moment voulu. Vous m'en direz des nouvelles, M. Jamart.

— Bah, protesta Vormiquet, les pâtisseries sont toujours en retard.

— Je voudrais bien voir cela ! Qu'il se permette donc de me faire attendre, et je leur retire ma pratique !

Vormiquet après avoir fortement soupigné se résigna.

Il entama une monotone partie de dominos avec Jamart pour tuer le temps pendant que Mme Vormiquet gourmandaît sa petite bonne et la pressait à la cuisine.

Suzanne causait avec Lucienne qui l'avait définitivement ranimée.

Et le pâtissier n'arrivait pas !

Mme Vormiquet, d'ordinaire rouge, était devenue écarlate.

Le petit homme commençait à ricaner

en la regardant.

Enfin un coup de sonnette retentit.

— Ah ! ce n'est pas maheureux ! dit Mme Vormiquet en se précipitant de toute la vitesse dont elle était capable derrière la petite bonne qui allait ouvrir.

Mais elle rebroussa chemin presque aussitôt.

Ce n'était point le gâte-sauce attendu, mais deux messieurs qui demandaient à parler d'urgence à Vormiquet.

— Qu'est-ce que c'est encore cette tui-le-là ! grogna furieusement la grosse femme, je suppose que tu vas me les mettre promptement à la porte ces individus.

Mais avant de congédier ces visiteurs il fallait les recevoir et Vormiquet était bien embarrassé.

Son petit appartement se composait de trois pièces, l'une était réservée à Suzanne, l'autre la chambre à coucher, des commerçants, dans la troisième la salle à manger, le couvert était mis.

Et l'on demandait à lui parler en particulier !

Vormiquet se décida à introduire les visiteurs dans cette salle et pria sa dame et ses amis de se retirer dans la chambre voisine. Mme Vormiquet se conforma à cette nécessité sans cacher sa mauvaise humeur.

Quand à Suzanne son coeur battait car elle venait de reconnaître Raymond Morande dans l'un des nouveaux venus.

Elle devinait sans savoir de quoi il s'agissait que cette journée d'épreuves lui réservait encore des surprises.

Elle entraîna son amie dans le petit cabinet où elle couchait.

— Qu'avez-vous de si important à me dire ? demanda avec surprise Vormiquet au peintre quand les trois hommes furent seuls.

— C'est surtout Monsieur qui a à vous

parler, répondit Morande en désignant son compagnon, Monsieur Robert Hardienne...

— Ah ! parfaitement... balbutia Vormiquet qui n'y comprenait plus rien.

— Oui, c'est au sujet de votre caissière, Mlle Ravellier, une communication, très importante, comme elle n'a pas de famille, nous devons nous adresser à vous..

— Ah ! mais permettez, permettez, interrompit Vormiquet qui flaira une source d'ennuis pour lui, et saisit l'occasion de se défaire de toute espèce de responsabilité, si c'est une affaire qui intéresse personnellement Mlle Suzanne il y a précisément ici quelqu'un qui connaît beaucoup mieux que moi cette jeune fille.. Un vieil ami de sa mère, c'est lui qui me l'a recommandée.. Il est préférable que vous entriez en relations avec lui.

— Qui est ce monsieur ?

— Jamart, de Malletain..

— Oh ! très bien s'écrièrent ensemble les deux jeunes gens, nous préférons en ce cas avoir affaire à lui. Veuillez l'appeler.

Le père Jamart fut fort surpris de se voir mandé.

Il ne connaissait Hardienne que de nom et ignorait totalement Morande.

Toutefois quand les jeunes gens le prièrent de bien vouloir les écouter, il le fit sans hésitation.

M. Vormiquet au contraire de moins en moins désireux de se trouver mêlé à une affaire louche, proposa, sous couleur de discrétion, de s'éloigner à son tour.

Et avant toute réponse, il alla rejoindre son épouse dans la pièce voisine.

Celle-ci l'accueillit avec une irritation renforcée.

— Comment ! lui dit-elle tout bas dans une rage contenue, tu es m's de côté contre un intrus ? Ils disposent de notre ap-

partement et nous en chassent ! Est-ce qu'ils vont te payer la location de notre salle-à-manger ?

— Mais ma bonne amie...

— Tais-toi, fit la grosse femme d'un ton sarcastique. Tu es un jobard. Nous ne saurons seulement pas qu'est-ce que c'est que cette histoire !... Ah ! si le vol-au-vent avait été là !...

Pendant que Mme Vormiquet disputait son époux Hardienne s'expliquait sans détour avec Jamart.

— Monsieur, dit Robert d'une voix douce mais ferme, vous avez la réputation justifiée d'un honnête homme, c'est pourquoi pressé par les circonstances nous n'hésitons pas à vous dévoier un secret terrible. Vous engagez vous sur l'honneur à ne révéler à personne ce que je vais vous dire ?

— Dès l'instant que ce secret concerne Suzanne, répondit Jamart d'une voix que l'émotion faisait un peu trembler, je n'hésite pas à prendre cet engagement formel avant même de savoir de quoi il s'agit. Vous pouvez parler sans crainte, quel que soit le mystère dans lequel vous allez me faire entrer, je vous jure n'en dire mot à personne.

— C'est bien dit Robert en lui tendant la main.

Et, à voix plus basse, il reprit :

— Vous vous rappelez qu'un crime atroce a été commis à Malletain il y a quinze ans. Pour cet assassinat, le père de Mlle Suzanne, Pierre Ravellier, a été condamné aux travaux forcés et envoyé au bagne. Si je viens vous dire aujourd'hui que ce malheureux est innocent, me croiriez-vous ?

— Innocent !... Est-ce possible ?...

— C'est certain. La victime est mon malheureux père. Pour que je sois moi-même persuadé aujourd'hui que le bras qui

l'a frappé n'est pas celui de Ravellier, il faut bien, n'est-ce pas ? que j'en aie la conviction intime, profonde, basée sur une évidence indiscutable ?...

— Sans doute... Sans doute... balbutia le père Jamart.

— Si je pouvais croire encore que Ravellier est l'odieux assassin je ne m'intéresserais pas à lui, ma haine serait trop forte pour le pardon, quel que soit le but de ma démarche, je ne viendrais pas vous en parler en ces termes.

— Le père de Suzanne innocent !. Enfin vous êtes certainement mieux renseigné que moi là dessus... Mais que désirez-vous ? en quoi puis-je vous être utile ? Je ne puis apporter aucun témoignage...

— Il ne s'agit pas de cela ! interrompît Morande. Nous n'avons besoin de personne pour prouver l'innocence de Pierre Ravellier. Elle éclatera bientôt sans équivoque possible aux yeux de tout le monde. Mais trop tard encore, hélas, j'en ai la crainte...

— Expliquez-vous donc monsieur, je suis à vos ordres.

— Voici où commence le secret, dit Hardienne. Il faut que Suzanne voit son père...

— Mais... puisqu'il est au bain ?...

— Il n'y est plus... Il vit en France, à Paris, sous un nom d'emprunt, de manière que la police l'ignore.

Jamart stupéfait cherchait une réponse qui ne venait pas.

Hardienne ajouta :

— Ce malheureux, cet innocent dont la vie a été brisée par une fatalité implacable est dangereusement malade mourant sa dernière consolation, le seul bonheur que peut encore lui réserver la vie, serait de revoir sa fille. Lui refuseriez-vous cette joie ?...

— Tout cela est extraordinaire, murmu-

ra Jamart.

Mais il n'eut pas le temps d'en dire davantage.

La porte de la chambrette de Suzanne, s'ouvrit brusquement.

Et la jeune fille parut, ayant déjà jeté un manteau sur ses épaules prêtes à courir où le devoir l'appelaient.

Elle s'avança d'un pas rapide, les yeux brillants.

— Me voici, dit-elle simplement. J'ai tout entendu, je suis prête à vous suivre, messieurs, partons !

— Bien mademoiselle, ne put s'empêcher de s'exclamer Morande en une explosion de sympathie. Vous êtes un noble cœur. !... Et votre affection le sauvera, j'en suis sûr !

Jamart ému lui aussi ne protesta pas...

— Les épreuves vieillissent, se borna-t-il de dire. Suzanne a pris une décision sans me consulter, je m'incline. Au moins me permettez-vous d'être des vôtres ?

— Mais sans doute ! répondit Hardienne. Il est du reste plus convenable que ce soit vous qui conduisiez Mademoiselle auprès de son père...

On prit rapidement congé des époux Vormiquet avec lesquels Lucienne resta.

Mlle Jamart, elle aussi avait entendu la conversation, mais d'un doigt sur les lèvres, elle fit le serment muet de ne rien révéler à la curiosité de Mme Vormiquet.

Celle-ci était complètement furieuse.

Mais sa colère s'apaisa après qu'elle eut violemment grondé le petit pâtissier qui arriva presque aussitôt.

Après ce dégonflement opportun de son irritation, elle se calma tout à fait devant le vol-au-vent doré qui exhalait un parfum délicieux.

— Après tout, pensa-t-elle avec gourmandise, comme cela nous en aurons davantage !

XXIX

Ravellier atteint d'une pneumonie pour laquelle il n'avait pas fait appeler un médecin assez tôt, était dans un état désespéré. Il se sentait lui-même perdu et il avait exprimé à Morande son regret poignant de ne point voir sa fille avant de mourir, sans toutefois demander qu'on la fit venir.

Il ne savait pas que la caissière de la " Palette d'Argent " était Suzanne.

Le peintre fut sur le point de lui dire.

Puis il réfléchit qu'il pouvait faire mieux, procurer une satisfaction beaucoup plus grande encore au malheureux.

Après qu'il s'en fut ouvert à Hardienne, les deux jeunes gens résolurent de se rendre chez Vormiquet.

La jeune fille entra seule dans la chambre du malade, se dirigea vers le lit s'agenouilla et prononça ces seuls mots :

— Mon père...

Ravellier tressaillit, une angoisse mêlée à son bonheur.

— Vous... Suzanne... ma fille... toi!

— Oui, dit-elle doucement, c'est moi... moi qui vous aime.

Et, se relevant elle le baisa longuement au front.

L'émotion fut trop forte pour Ravellier.

Il se mit à pleurer de longues larmes qui coulaient sur ses joues ridées et que Suzanne essuya tendrement.

— Oh ! murmura-t-il il y avait en effet encore du bonheur pour moi dans la vie ! Que tu es belle ma Suzanne... Je te verrai si peu longtemps... Je puis mourir maintenant...

— Ne parlez pas de mourir, protesta Suzanne. Vous vivrez, je vous guérirai. Je suis venue pour cela.

Après ce premier épanchement Ravellier

demanda à voir Morande.

— Merci, lui dit-il vous êtes un bienfaiteur pour moi... Mais pourquoi ne m'aviez-vous pas dit l'autre jour que c'était elle ?

— Je n'en savais rien encore. Autrement je n'aurais pas gardé ce secret croyez-le.

Ravellier avait pris les mains de Suzanne qu'il gardait dans une étreinte affectueuse. Bientôt la jeune fille s'aperçut que cette étreinte se déserrait. Le malade avait fermé les yeux et ne bougeait plus.

— Mon Dieu, murmura-t-elle, il n'est pas mort ?...

Morande se pencha.

— Non, dit-il, il respire encore et le cœur bat toujours... C'est un sommeil qui va le reposer... le sauver peut-être... grâce à vous...

— A vous d'abord, répliqua-t-elle... Oh ! que de remerciements...

— Chut ! fit Raymond, il ne faut pas le réveiller.

Mais le regard de Suzanne était plus éloquent que toute parole et Morande se sentait étonnamment heureux.

La jeune fille s'installa au chevet de son père et ne bougea plus.

Ce fut elle qui le veilla, lui fit prendre les potions prescrites, le réconfortant sans cesse de sa présence et de ses soins.

Le lendemain, le docteur fut tout surpris de constater une amélioration notable et laissa entrevoir un espoir de guérison.

A la visite suivante, il déclara que le malade était sauvé.

Suzanne était radieuse.

Un bonheur inconnu l'anima d'une vie nouvelle.

Ce père qu'elle n'avait jamais vu et

qu'elle retrouvait tout-à-coup dans des circonstances si douloureuses lui devenait doublement cher.

Il fallut qu'elle racontât à Ravellier toute son existence elle fit revivre pour lui toutes les années passées à Malletain avec sa mère, tous ses souvenirs lui étaient un peu tristes à remuer, mais ce furent les derniers les plus pénibles.

Elle ne voulut pas néanmoins omettre aucun détail.

Après la rupture de son projet de mariage, la folie de sa mère, l'internement, son départ de Malletain, sa vie chez Vormiquet, la façon brutale dont elle avait appris le drame de Malletain et la condamnation de son père...

Les journées passaient ainsi avec une rapidité relative pour le malade dont la guérison arrivait à grand pas.

Après Suzanne, ce fut au tour de Ravellier à raconter sa vie.

Au bout d'une semaine, le père et la fille se connaissaient aussi bien que s'ils avaient vécu toujours l'un près de l'autre.

Leurs coeurs s'étaient parlé et une étroite affection les unissait.

Tous les soirs Morande venait passer quelques heures avec eux.

Le peintre ne gênait pas leur intimité.

Ravellier avait pour lui une affection reconnaissante et il prenait plaisir à voir la sympathie s'accroître entre les deux jeunes gens.

Adroitement, il avait cherché à pénétrer les sentiments de Suzanne à l'égard de Raymond et n'avait pas tardé à se convaincre que Morande avait produit sur la jeune fille une impression profondément favorable.

Dès que la santé de Ravellier fut assez rétablie pour qu'il pût sortir, il s'empres-
sa d'en profiter.

Suzanne n'avait pas encore quitté le petit appartement de la rue Hélène depuis qu'elle y était entrée, amenée par Har-
dienne et Morande.

— C'est une véritable séquestration pour toi, ma pauvre enfant, dit Ravellier.

— Oh ! répliqua Suzanne j'y suis habituée, je ne sortais pas davantage chez M. Vormiquet et je m'y trouvais bien malheureuse, tandis qu'aujourd'hui...

— Aujourd'hui nous allons faire une promenade qui nous fera du bien à tous les deux. Profitons de ce beau soleil.

Il faisait en effet une superbe journée d'hiver.

Sous le ciel d'un bleu pâle délicat les rues paraissaient illuminées de gaieté.

La jeune fille vit Paris sous un aspect bien différent que celui sous lequel la ville lui était apparue le soir triste de son arrivée chez Vermiquet.

Tout lui était maussade alors tout lui paraissait joyeux maintenant et la clarté de son âme se reflétait dans ses yeux.

Ravellier s'arrêta tout à coup et dit :

— Voici l'atelier de Morande. Si nous allions le surprendre au travail, qu'en penses-tu mignonne ?

Suzanne sentit une rougeur l'empour-
prer, mais elle ne répondit pas non.

Quand Morande aperçut les visiteurs il fut plus ému encore que la jeune fille.

Avant de leur serrer la main, il jeta l'étoffe et pinceaux et voulut faire disparaître la toile à laquelle il travaillait.

Mais c'était trop tard.

Ravellier avait vu le tableau.

— Quoi donc ! s'écria-t-il, vous allez cacher le portrait quand je vous apporte le modèle !

— Oh ! c'est une ébauche indigne de celle qui l'a inspirée, balbutia le peintre, c'est bon à recommencer...

Tel n'était pas l'avis de Suzanne.

Plus rose que jamais, elle ne détachait pas ses yeux de l'image à moitié achevée.

— Quel est ton avis ?... demanda Ravellier avec un sourire doucement ironique, est-ce bien toi ?...

— Ah ! protesta Suzanne, je suis flattée... trop flattée...

— Pas du tout, répliqua Raymond, c'est vous qui êtes trop modeste, mais si votre père veut bien vous accompagner ici quelques fois, j'espère faire mieux.

— Comme vous avez du talent ! s'exclama Suzanne.

— Vous trouvez ? Je suis plus heureux de votre hommage que de tout autre, car vous êtes sincère et vous êtes trop belle aussi pour vous tromper tout à fait.. — Mais si mes pauvres toiles vous intéressent je vais avoir bientôt l'occasion de me faire juger par vous. Mes amis ont tenu à organiser une exposition particulière de ce qu'ils veulent appeler mes oeuvres au Cercle Indépendant. J'espère que M. Ravellier vous y conduira.

— Certes, maintenant que je puis sortir je ne demande qu'à la distraire. Dès que les journaux auront annoncé cette petite solennité..

— Ne plaisantez pas, il s'agit que d'une petite exhibition, mais qui aura cependant pour quelques personnes un intérêt particulier. On a réuni quelques douzaines de toiles auxquelles j'an ai ajouté une nouvelle qui, je puis le dire cette fois sans aucune espèce de vanité, produira un certain effet ou je me trompe fort !.. Mais surtout mon cher Ravellier, ne manquez pas le jour de l'ouverture. Il n'y aura pas grand monde mais un public très spécialement choisi.

— Ah ! ça, que voulez-vous dire ?

— Que notre ami Hardienne se chargera de nous amener son cousin Taveil.

— Et vous voulez ?...

— Que vous soyez là aussi, précisément !

XXX

Morande qui avait raisons pour cela, décida que la première journée de sa petite exposition serait rigoureusement réservée par cartes personnelles.

Et des invitations il n'envoya pas dix en tout.

Aussi quand le beau Jules arriva très fier de n'avoir pas été oublié après la scène qu'il avait eu avec le peintre, il n'y avait personne dans la galerie.

Dès l'entrée, il jeta un coup d'oeil et, n'apercevant qu'un froid alignement de toiles il n'alla pas plus loin, se réservant de revenir quand il y aurait du monde " parce que c'était plus gai "

Comme il rebroussait chemin, il aperçut Morande qui se rendait dans un des salons du cercle.

Aussitôt Lavergne courut après lui pour achever la réconciliation.

Il se confondit en excuses — exubérantes mais sincères.

— Je ne t'ai jamais gardé rancune, mon pauvre ami, lui dit affectueusement Morande.

— Figure-toi que je n'ai jamais osé aller te revoir.

— Eh bien, tu reviendras maintenant.. Je t'ai toujours considéré comme un véritable ami c'est pourquoi je t'ai prié d'être ici aujourd'hui, car il ne s'agit pas d'une banale exhibition d'oeuvres dont je n'ai pas la vanité de me montrer si fier.

— Mais alors ?...

— Tu sauras tout à l'heure. Pour l'instant, suis-moi, car voici du monde.

Lavergne disparut avec Morande.

Taveil entra avec Julia et Hardienne. La fille du financier, ravie de la présen-

ce de son cousin plus élégant que jamais s'était parée d'une somptuosité inouïe.

Eblouissante de luxe, elle rayonnait encore de joie.

Son bonheur toutefois était tempéré par l'attitude sombre que gardait Robert.

Vainement Julia faisait appel à toutes les ressources de son esprit, elle ne parvenait pas à le faire sourire.

Taveil, lui considérait cette sortie comme une banale corvée.

Il avait hâte que ce fût fini et n'accordait aux tableaux qu'un regard distrait.

Lentement ils avançaient tous les trois vers le fond de la salle.

Les visiteurs, alors, commencèrent à entrer.

C'était Ravellier et Suzanne, le beau Lavergne... et Morande lui-même avec quelques amis...

Soudain Mlle Julia poussa une exclamation aiguë.

— Dieu, s'écria-t-elle, quel épouvantable sujet !

Au cri de sa fille, Taveil, qui feuilletait un journal de Bourse, leva les yeux et recula terrifié.

La toile qu'il avait juste en face de lui représentait un spectacle terrible et saisissant en effet.

Sur un panneau d'assez vaste proportion placé bien en lumière, se détachaient deux personnages de grandeur naturelle, un pinceau magistral les avait si bien animés qu'on les aurait cru vivants..

L'un des hommes renversé près d'un coffre-fort, gisait la poitrine trouée et sanglante, debout près de lui l'autre personnage brandissait un poignard rougi.

Au dessous, dans la large bordure noire du cadre ces mots flamboyaient en lettres écarlates :

LE CRIME DE MALLETAI

Taveil, suffoqué, poussa une clameur rauque qui s'étrana dans sa gorge desséchée.

La victime avait bien la tête de Clément Hardienne, mais l'assassin nul doute n'était possible à cet égard, l'assassin avait ses traits à lui.

C'était frappant.

Il se revoyait quinze ans auparavant, dans le cabinet du distillateur..

C'était lui...

On avait donc tout découvert.

Il était perdu ?

Une crise folle le secoua, incendiant son cerveau, abolissant sa raison..

Avec un hurlement de rage, pareil à une bête fauve, il se précipita en avant sur la toile pour la lacérer, l'émietter de ses mains furieuses.

Mais il se sentit rudement empoigné par les épaules et cloué sur place pendant qu'une voix dure lui jetait à la face dans un souffle de haine :

— Assassin !...

C'était Robert, méconnaissable, qui venait de le saisir ainsi.

Sous son regard étincelant le misérable trembla.

Les jambes chancelantes, il essaya de se redresser.

Mais halluciné par le tableau accusateur, le corps secoué de mouvements convulsifs, il tomba à genoux, balbutiant des mots sans suite.

— Malletain... Malletain !.. C'est impossible... Personne n'était là... personne m'a vu... Personne !...

Tous les assistants s'étaient resserrés autour de Taveil, en proie à une émotion de plus vives.

Chacun haletait à ce spectacle.

Julia toute blanche dressée dans une

rigidité de spectre, contemplant son père avec des yeux fixes et fiévreux.

Suzanne brisée par l'épouvante avait joint les mains, Ravellier anxieux, attendait l'issue de la scène, le beau Lavergne se croyait au spectacle et était prêt à battre les mains.

Quand à Morande seul demeuré calme il poussait en avant les amis qu'il avait amenés et dont il escomptait ce témoignage, pour qu'ils ne perdissent pas un seul détail de ce qui se passait.

De ses mains robustes, la force décuplée par la haine, Hardienne broyait les épaules de Taveil.

— Pitié ! râla le misérable... C'est un cauchemar effroyable... A l'aide ! Je ne veux plus voir cela... je ne veux plus.

D'un sursaut brusque, il se redressa, trébuchant, et parvint à faire volte face.

Mais une nouvelle terreur le frappa. Ravellier était devant lui.

— L'autre ! hurla-t-il en reculant.

— Oui, dit froidement Ravellier ton autre victime, celle dont tu as pris la vie de la façon la plus terrible et qui revient du bagne pour te faire expier ton crime !

Taveil passa ses mains sur son front trempé de sueur, puis il bondit tout à coup les poings tendus, dans un élan de rage.

— Vous êtes tous ligués pour me perdre clama-t-il. Mais je suis le plus fort, je triompherais, je me vengerais, je vous écraserais tous. Vous verrez que ce qu'il en coûte de s'attaquer à moi.

Un délire furieux s'empara de Taveil, croissant à mesure qu'il parlait.

— Oui, oui, continua-t-il avec des gestes désordonnés, je suis le plus fort entendez-vous. Je vous défends de me toucher, J'ai tué cet homme, et puis après ? Où est la preuve. Tout accuse Ravellier cela suffit. Je suis innocent ! J'avais tout

calculé... Maintenant, il y a quinze ans, trop tard !... Place ! Place, vous autres, laissez-moi passer !..

Comme personne ne s'écartait, Taveil brusquement, prit son élan. Il bondit comme un fauve, fuyant au hasard dans le cercle formé autour de lui.

Ce fut le beau Jules qui se trouva sur son passage.

Comme une simple poupée, le pauvre garçon roula à plusieurs pas et alla heurter contre la muraille avant même de savoir ce qu'il arrivait.

Taveil courait avec une vitesse incroyable.

En quelques secondes il fut au bout de la galerie, il allait gagner la rue, mais il s'aperçut que l'issue était barrée par des employés du cercle et des agents de police. Alors il obliqua à sa droite et trouvant un escalier il le gravit à une allure vertigineuse, sans s'arrêter, car il entendait qu'il était poursuivi.

Au palier du dernier étage il s'arrêta hésitant.

Des mansardes s'alignaient devant lui portes closes.

Il en aperçut enfin une fermée par un simple loquet, sans savoir où il allait, il s'y engouffra.

C'était un réduit qui servait de débarras.

Le premier soin de Taveil fut de barricader la porte avec tous les objets qui lui tombaient sous la main.

Puis, il se hâssa jusqu'à la lucarne peu élevée. L'ouvrit et passa sur le toit.

Une fois, là sa surexcitation étant un peu tombée il essaya de réfléchir.

Mais son cerveau était encore trop enfiévré pour concevoir une autre pensée lucide que celle-ci.

Je suis perdu ! perdu !

Bientôt de violents coups frappés à

quelques pas de lui dans la porte du grenier l'avertirent qu'il fallait fuir.

Taveil essaya de se tenir et de marcher sur la pente du toit.

Mais sa tentative ne réussit pas.

Il se sentit glisser, roula, voulut se retenir à une cheminée, la manqua et ne parvint à s'accrocher qu'au chaîneau de la gouttière où il resta suspendu les pieds dans le vide.

Pendant ce temps, ceux-ci qui le poursuivaient, étaient parvenus à se frayer un passage.

Taveil vit une tête se dresser au-dessus de la lucarne.

C'était celle de Hardienne qui arrivait le premier dans cette chasse à l'homme.

En apercevant sa proie vivante, le jeune homme eut un cri de joie tragique.

— Le voici ! Je le tiens ! s'écria-t-il.

Et, se hissant à son tour, il mit les pieds sur le toit.

Mais il avait parlé trop vite.

Taveil devait lui échapper.

A son cri un autre avait répondu plus pénible.

Les doigts crispés de l'assassin de Clément Hardienne lâchèrent leur appui.

Quand Robert s'avança Taveil descendait déjà dans le vide.

Il s'arrêta frissonnant pour la première fois de cette journée dramatique.

Un bruit sourd lui annonça que le misérable venait de toucher le pavé de la rue, Robert se retourna et aperçut Morande très pâle.

Sans échanger une parole ils redescendirent tous deux.

On venait de relever les restes informes de Taveil quand ils arrivèrent en bas.

Dans un salon voisin, Suzanne prodiguait des soins à Julia qu'on avait trouvée évanouie devant le tableau de Morande.

La fin tragique de Taveil, si imprévue, modifia du tout au tout la situation des autres personnages.

Morande avait préparé un tout autre dénouement au drame, mais la disparition de Taveil simplifiait extrêmement ce qu'il lui restait à faire.

L'assassin de Clément Hardienne étant mort après avoir avoué devant témoins sa culpabilité il ne restait plus qu'à faire reviser le procès du crime et réhabiliter Ravellier.

C'est ce à quoi le peintre et Robert s'employèrent aussitôt.

Mais avant de commencer les démarches officielles, Hardienne réunit ses amis afin de leur communiquer les décisions qu'il avait prises.

Il rappela d'abord à Ravellier l'engagement qu'il avait pris autrefois vis-à-vis de lui.

Le père de Suzanne refusa énergiquement la fortune qu'on lui offrait.

— Vous ne me devez rien, lui dit-il. A quel titre pourrais-je accepter une telle générosité ? Votre estime et votre amitié me suffisent.

Ce n'est pas avec de l'argent que le malheur de ma vie sera détruit, mon bonheur est fini à jamais.

— Il vous reste votre fille qui a assez souffert elle aussi, qui a le droit et la possibilité d'être heureuse.

Robert regarda Morande et ajouta :

Ce que vous refusez pour vous, Mademoiselle Suzanne me permettra de la forcer à accepter. Elle le doit, non seulement pour elle, pour vous, mais pour la famille qu'elle est appelée à fonder un jour. Quand elle se mariera, la dot.

A ces mots Raymond se leva et pria son ami de ne pas en dire davantage.

Puis il ajouta en s'adressant à Ravellier :

— Quand mademoiselle votre fille était pauvre, j'ai caressé le rêve de demander sa main, aujourd'hui je ne veux pas que vous puissiez supposer un instant qu'il y avait le moindre calcul de ma part. Avant de me retirer, je tenais à vous faire connaître le motif qui dicte ma conduite.

— Pardon, répondit Ravellier en souriant, il vous est impossible de partir ainsi maintenant que vous avez parlé. Il faut que nous connaissions d'abord l'avis de Suzanne, c'est elle la première à consulter.

Ainsi mise en cause, Suzanne se troubla....

Elle baissa les yeux et balbutia avec embarras :

— Mon père, en une question aussi grave, permettez-moi de m'en rapporter à vous et de suivre le conseil que vous me donnerez.

— Du tout, du tout ! Je prétends ne pas t'influencer !...

— Je vous en prie... vous savez mieux que moi ce que j'ai à faire.. Ma vie vous intéresse plus que moi-même. Si vous me conseillez de répondre oui à monsieur Morande, dites-le, et je serai heureuse de vous obéir.

— A la bonne heure s'exclama Ravellier, où là qui est parlé assez nettement je suppose. Qu'en pensez-vous mon cher Morande. Partez-vous encore ?

— Ah ! fit le peintre avec une subite expansion, je ne puis fuir le bonheur que j'ai si longtemps rêvé... C'est donc bien vrai, Suzanne vous voulez consentir à devenir ma femme ?

La jeune fille essaya de parler, mais elle ne sut rien dire et baissa les yeux toute rose de pudeur, d'émotion et de joie.

Ravellier prit les mains des deux jeunes

gens et les unit paternellement.

— Soyez heureux, mes enfants, dit-il simplement. Vous êtes deux nobles coeurs qui sauront toujours se comprendre et se soutenir. Que le Ciel éloigne de vous les épreuves cruelles. Mais j'ai confiance en ton avenir, ma chère petite Suzanne, car tes parents ont assez souffert pour payer d'avance le bonheur qui t'est dû... Ma grande et dernière joie sera d'être le témoin quelque temps encore, car j'espère, Morande que vous ne m'imposerez pas la douloureux sacrifice de me séparer de ma fille pendant le peu d'années qu'il me reste à vivre.

— Mon grand désir, au contraire, est que vous restiez avec nous qui vous aimons également, vous aurez un enfant de plus un fils affectueux et dévoué.

— Merci mon ami, il me faut bien autant de tendresse, non pour oublier le passé, mais pour en atténuer l'amertume,, puisque hélas ! je ne puis conserver l'espoir de retrouver un jour l'amitié de la chère absente dont l'âme a été trop cruellement meurtrie..

— Ne désespérez pas complètement interrompit Hardienne, je me suis occupé de la situation de Mme Ravellier.

— On peut la sauver ? demanda vivement Raymond.

— Peut-être.

— Oh ! murmura Ravellier ce serait trop de bonheur à la fois je ne puis pas y croire encore.

— D'autant plus, reprit Hardienne, que la guérison n'est nullement assurée.... Mais on a vu de plus grand miracles s'accomplir. Il y a d'éminents spécialistes, des chercheurs consciencieux qui obtiennent parfois des résultats. L'un d'eux, de mes amis surveille Mme Ravellier et ne désespère pas d'améliorer son état, de lui rendre peu à peu la raison. En tous cas il

y consacrer tous ses soins et je réponds de son dévouement. Soyez donc heureux maintenant mes amis, profitez à votre tour des jours souriants que la vie consent à vous distribuer.

— Mais toi, dit Morande, toi que vas-tu faire ?...

— Oh ! moi répliqua Hardienne, je ne demande rien, c'est le meilleur moyen d'être servi à souhait. J'éprouve seulement le besoin de changer d'air. Mariez-vous vite pour que j'entreprene ensuite un long voyage d'exploration à travers des peuples peut-être moins civilisés que nos nations européennes, mais pas plus terribles.

On allait se séparer quand un nouveau personnage arriva.

C'était Jules il était plus pimpant que de coutume.

Morande lui serra la main en souriant Puis redevenu plus grave :

— Mon cher ami, je t'annonce mon mariage...

Jules recula stupéfait.

— Toi ?...

— Et je te présente ma fiancée, Mlle Suzanne Ravellier..

Lavergne s'inclina avec toute la grâce élégante et étudiée dont il était capable.

— Mes compliments, dit-il, tous mes compliments, je ne sais lequel je dois le plus féliciter des deux, toi d'avoir une fiancée exquise, et mademoiselle d'épouser un noble coeur et un grand artiste. Mais c'est curieux ajouta-t-il en changeant subitement de ton, tout le monde se marie, alors ?...

— Tout le monde. Comment cela ?

— Sans doute... Moi-même, je..

— Comment encore ?...

— Voilà un mot qui n'est pas gentil.. riposta le beau Jules subitement gêné.. Je ne suis pas veuf... Je n'ai jamais été

fiancé... J'ai eu des projets en l'air... Aujourd'hui c'est sérieux.

— Fort bien, et qui épouses-tu ?

— Mademoiselle Jamart si elle veut de moi.

— Tu ne l'as pas encore consultée ?...

— Je vais faire ma demande... C'est une idée qui m'est venue... Un coup de foudre... Cette jeune fille est adorable.. Alors j'ai pensé que mademoiselle Ravellier qui est son amie... pourrait peut-être intercéder pour moi.. avec ta recommandation... et celle de Hardienne.. Car enfin je suis un bon garçon... et rangé.. définitivement rangé.. Ah ! oui j'en ai assez du monde... J'ai un fringale de famille.. Un chez soi, un bon petit intérieur une femme des enfants.

— Allons interrompit doucement Morande, trêve à l'imagination, nous serons tes interprètes auprès de Mlle Jamart, c'est entendu... n'est-ce pas Suzanne ?

La revision du procès de Malletain fut une grosse affaire.

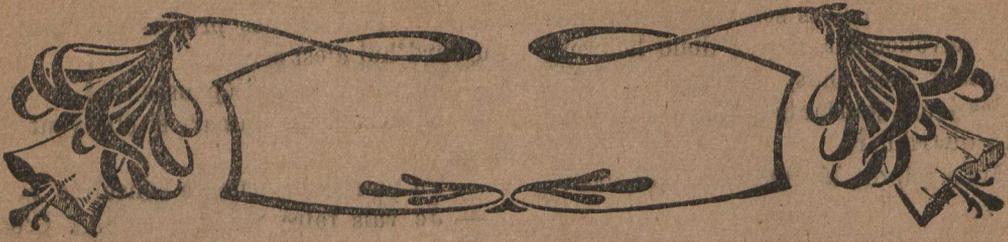
Toutefois Hardienne ayant employé avec zèle ses relations les formalités judiciaires furent réduites à leurs plus simple expression et, grâce aux aveux de Taveil, aux témoignages, à la scène tragique combinée par Morande et qui avait eu un si dramatique dénouement. Ravellier finit par être réhabilité.

Hardienne jugea alors que sa tâche était finie.

Il s'embarqua avec quelques jeunes savants pour un voyage d'études dans l'Afrique centrale.

Avant de partir, il apprit que Mlle Taveil avait commencé son noviciat dans un couvent de Carmélites.

Quant à Jules, réellement assagi, il avait obtenu la main de Mlle Jamart.



LA GLOIRE N'ATTEND PAS L'AGE

LES ENFANTS CELEBRES

Par le Chercheur



ES enfants célèbres n'ont pas été en général, les plus heureux.

La gloire est un privilège qui se paye souvent très cher et il vaut peut-être mieux n'avoir pas d'histoire vivre dans

l'obscurité et paisiblement.

C'est pourquoi bien des parents souhaitaient à leur progéniture non pas des dons du génie, mais, d'une manière moins ambitieuse une heureuse aisance et une bonne santé.

C'est plus prosaïque, peut-être, mais au fond...

Quoi qu'il en soit, rien de plus pittoresques, de plus curieux, et aussi, en bien des cas, de plus émouvant que les figures des enfants, des jeunes gens qui se ont illustrés par la noblesse de leurs caractères ou la supériorité de leurs talents.

PETITS MARTYRS

Inclinons-nous d'abord avec émotion devant les enfants auxquels les malheurs d'une cruelle destinée ont conféré une immortalité acquise au prix de bien des soupirs, de bien des larmes.

Les fils d'Ugolin méritent une mention à part dans une nomenclature qui pourrait être aussi longue que lugubre.

On connaît le joli mot d'un de ces hommes d'esprit qui s'amuse de tout, même des événements les plus dramatiques :

“ Ugolin mangea ses enfants pour leur conserver un père ”.

Le fait est historique, le comte Ugolin Gherardesca, ayant trahi la république de Pise et s'étant rendu coupable d'un assassinat fut enfermé dans une tour au bord de l'Arno avec ses quatre fils, malgré leur innocence et leur jeune âge.

Cela se passait en 1288 et Dante a ra-

conté dans l'Enfer d'une façon très pathétique, le supplice d'Ugolin.

Bien saisissant aussi est le cas de l'é-nigmatique et malheureux Gaspard Hauser.

Jusqu'à l'âge de dix-huit ans, il vécut dans un cachot, ne sachant rien de l'existence ni de la société, ignorant jusqu'à la différence du jour et de la nuit.

On le trouva un jour abandonné à Nuremberg, en 1828.

Il fut recueilli par un brave homme, le docteur Daumer qui devint son protecteur et fit l'éducation de ce grand enfant.

Mais il ne put fournir naturellement, que des renseignements très vagues sur son bourreau inconnu.

Gaspard Hauser périt assassiné en 1833, et sa mort fut aussi mystérieuse que sa vie.

Sans remonter jusqu'au déluge, nous nous souviendrons aussi des supplices infligés par le barbare Antichous aux sept fils Macchabée sous les yeux de leur mère.

Ils subirent le martyre le plus atroce plutôt que de renier leur Dieu et de sacrifier aux idoles.

Les enfants des souverains, mêmes puissants, ont parfois, à cause des intrigues et des compétitions qui s'agitent autour des trônes, un sort peu digne d'envie.

Sans citer des exemples de notre histoire, on peut frémir en songeant à l'existence pitoyable du czar Ivan II, neveu de l'Impératrice Anne Ivanovna.

Proclamé empereur à l'âge de deux mois, il fut peu après jeté dans un cachot.

Pendant seize ans, on le traîna de prison en prison.

La czarine Elisabeth qui régnait à sa place, le fit venir un jour à son palais, mais ne lui rendit point la liberté.

Pierre III, son successeur, qui devait,

disait-on, lui léguer la couronne, le laissa dans sa prison.

Enfin, un mouvement populaire s'étant dessiné en sa faveur, il périt assassiné.

Il est probable que Catherine II, n'ignorait pas ce crime.

Les enfants d'Edouard IV, roi d'Angleterre subirent la même infortune. Le duc de Gloucester, pour devenir Richard III, avait intérêt à faire disparaître les deux innocentes victimes.

Enfermés dans la fameuse Tour de Londres, ils y furent assassinés.

Tout cela n'est pas gai.



Gaspard Hauser dans son cachot

Ajoutons qu'il n'y a pas seulement des victimes parmi les enfants de roi. Lisez les faits divers. Hélas ! combien de parents inhumains !

DEUX PHENOMENES

A ces martyrs, ne peut-on pas joindre les petits... ou grands phénomènes ?

N'est-ce pas un malheur en effet que de ne pas pouvoir vivre d'une façon normale, comme les autres ?

Sans multiplier les exemples, ce qui serait aisé, évoquons en deux mots la curieuse figure de Nicolas Ferrey, dit Bébé, le célèbre nain du roi de Pologne Stanislas.

Né de parents villageois, il eut comme berceau un sabot. Une chèvre fut sa nourrice.

Il commença à marcher à deux ans.



Nicolas Ferrey, dit Bébé

Stanislas qui habitait alors Lunéville, entendit parler de cet enfant qui "à six ans, était haut de vingt-deux pouces et pesait huit livres"

Contrairement à d'autres nains il était joli, d'une forme harmonieuse; malgré ses proportions exigües.

Le roi fit de lui son favori, — ou plutôt son jouet.

Bébé ne put jamais apprendre à lire, (toutes les lettres étaient pour lui un B) ni à compter. Il ne comprenait que ce

qu'il pouvait voir et toucher.

Il servit à distraire la cour de Stanislas. Un jour, à un grand festin, il sortit d'un pâté habillé en guerrier.

On raconte que plusieurs personnes essayèrent de l'emporter dans leur poche. Aussi Stanislas pour prévenir toute tentative d'enlèvement, le fit garder au palais.

On lui construisit une maison avec des chambres, des objets et des animaux à sa taille. Il eut beaucoup de succès auprès des dames de la cour de Louis XV.

Le roi de Pologne eut même la fantaisie de le marier.

On lui amena une paysanne des Vosges qui avait, dit-on trente-trois pouces de haut.

Mais déjà, à vingt et un ans ans, Bébé s'étiolait, son corps était courbé, sa voix éteinte, il mourut deux ans plus tard. Sa raison bien faible l'avait quitté.

Cependant quelques instants avant sa fin, il étonna les gens qui l'entouraient par des raisonnements d'un ordre élevé.

Sa fiancée, qui s'appelait Thérèse Souvray, vécut jusqu'à près de quatre-vingt ans.

Nicolas Ferry était un nain naturel. Faisons-en l'observation, puisqu'on raconte qu'il y a des fabriques de monstres et de nains. Triste humanité !

Mac Grath, lui, fut un géant d'occasion.

C'est Berkeley, célèbre philosophe irlandais du XVIIIe. siècle, évêque de Clayne, qui conçut le projet de créer, grâce à un régime spécial, un être humain d'une taille exceptionnelle.

Ayant recueilli un orphelin, Berkeley, qui avait remarqué que les plus hautes plantes croissent surtout dans les milieux de chaleur humide enferma son "sujet" dans une espèce de serre, lui donna une

alimentation spéciale composée surtout de lait et de bière, lui interdisait toute société, toute vie intellectuelle et morale.

N'était-ce pas une sorte d'animal-homme qu'il voulait façonner ?

A seize ans, Mac Grath mesurait plus de sept pieds..

Il grandissait, grandissait, mais en même temps, il perdait l'usage de ses facultés, s'acheminaient vers l'idiotie. D'autre part, ses membres disproportionnés étaient sans forces, ses doigts allongés ne se pliaient plus..

Le malheureux ne tarda pas à mourir d'épuisement.

ENFANTS COURAGEUX

Le courage de l'enfant est déjà comme symbolisé dans la Bible par la lutte de David contre Goliath.

Dans un même ordre d'idées, les exploits de Jeanne d'Arc nous reviennent tout de suite à l'esprit.

A Orléans, à la bataille de Patay, au siège de Paris, à celui de Compiègne, Jeanne d'Arc se signala par son extraordinaire vaillance.

Elle a sa place dans notre galerie des enfants célèbres puisqu'elle mourut vers l'âge de vingt ans.

Mais n'hésitons pas sur son histoire que tout le monde connaît. Il est des enfants dont l'héroïsme est demeuré plus obscur.

Puisque nous parlons du courage militaire, citons au moins le nom d'Ambroise de Boufflers, qui avait d'ailleurs de qui tenir.

Son aïeul, le duc de Boufflers, qui avait été l'un des meilleurs capitaines du siècle de Louis XIV, lui donna les premières leçons et le goût du métier des armes.

Son père, le comte de Boufflers oyant reçu l'ordre de rejoindre en Allemagne

l'armée française, commandée par le maréchal de Noailles, le petit Ambroise voulut à tout prix l'accompagner, vivre de la vie des camps.

Il avait dix ans ! Il montra un courage surprenant.

A la bataille d'Ettigen, quelques mois après, un boulet lui fracasa la jambe gauche la blessure était si grave qu'elle nécessitait une opération.

Le vaillant enfant n'y survécut pas.

Il y a d'autres sortes de courages que le courage de la guerre.

Bornons-nous ici à rappeler la magnanimité de deux petits héros dont le nom mérite de ne pas être oublié.



Le jeune Volney Bekner

Volney Bekner fils d'un pauvre matelot irlandais, était né en 1740.

Dès ses premières années il connut la rude existence des marins. A cinq ans, dit-on, il était capable de suivre à la nage le vaisseau sur lequel il était élevé.

Bientôt le petit mousse se distingua par son endurance qui étonnait les vieux loups de mer.

A douze ans, Volney Bekner obtenait le grade de chef des pilotins.

Une belle carrière s'ouvrait devant lui. Elle fut brisée par un acte d'héroïsme et de dévouement.

Pendant une traversée, la jeune fille d'un Américain qui jouait sur le navire tomba dans la mer.

Un matelot se jeta parmi les vagues pour sauver la fillette. C'était le père de Volney.

Tout à coup un requin apparaît il s'élança. il va faire deux victimes. L'équipage tout entier assiste à ce drame, impuissant.

Sans craindre le péril, le petit Bekner s'était glissé à la nage sous le requin. Il plonge dans le ventre de l'animal un sabre pointu et large.

Blessé, le requin s'acharne sur son ennemi imprévu qui l'entraîne du côté opposé au navire pour permettre à son père et à la jeune fille Américaine d'échapper à sa fureur.

L'enfant nageant de droite à gauche essaye de dérouter le monstre.

Il a saisi un cordage. On l'enlève au-dessus des flots. Mais le requin s'élança d'un bond à sa poursuite et sépare en deux le vaillant petit Valney...

Le courage d'Hubert Goifin et de son fils Mathieu, est demeuré célèbre parmi les mineurs des environs de Liège.

Hubert Goifin, qui avait sous des ordres une centaine d'ouvriers dirigeait le travail, le 28 février 1812. dans une mine où l'on descendait par un puits. Une brusque inondation se produisit.

Sous la direction d'Hubert Goifin, enfouis vivants dans ce profond tombeau, ils essayent de faire une percée. C'est en vain.

La nuit, le silence règnent autour d'eux.

Bientôt la fin se fait sentir. Seul, Mathieu Goifin, qui n'a que treize ans, reste debout plein d'espoir et de force.

Un gaz mortel pour comble de malheur, menace les infortunés. Hubert seul ne perd pas la tête, il les entraîne vers une

autre partie de la mine, et il continue à travailler.

Après cinq jours et cinq nuits, ils furent sauvés. L'empereur Napoléon mit le jeune Goifin au lycée de Liège. Mais il mourut à l'âge de seize ans.

PETITS SAVANTS

Beaucoup de grands hommes se sont révélés fort tard et leur jeunesse n'eut rien d'exceptionnel.

Il y a cependant bien des cas de précocité.

L'un des pls étranges est celui d'Henri Heinecken.

Fils d'un savant professeur de Lubeck, il était né en février 1721. Au mois de septembre de l'année 1723, il répondait à la plupart des questions d'histoire ancienne et moderne, et était ferré en géographie.

Sa réputation s'étendit bientôt. A quatre ans, il parut à la cour du roi de Danemark et prononça un discours en latin et en français.

On fut tout étonné lorsqu'on vit la mère de l'enfant lui donner à têter. Il avait une répugnance pour tous les autres aliments.

Son père pour le sevrer dut éloigner Mme Heinecken et le petit prodige mourut à l'âge de cinq ans.

Parmi les enfants célèbres par leur savoir, nous citerons spécialement Jean Pic de la Mirandole, qui à dix ans était rangé au nombre des meilleurs orateurs et des plus fameux poètes,) il était né en 1643) et Jacques Crichton, qui en 1575 offrit en à Paris de disposer avec tout venantrop vers et en douze langues sur n'importe quel sujet. Il avait quinze ans.

Scaliger, qui s'y connaissait l'appelle " un génie monstrueux ".

Comment ne pas rappeler aussi l'histoire de ce petit paysan qui, valet au collège de Navarre, à l'âge de douze ans, se fit remarquer des maîtres et devint plus tard le célèbre Ramus.

PETITS ARTISTES

Jean-Jacques nous engage à ne pas trop nous étonner des dispositions remarquables des enfants. Cependant il faut quelquefois se rendre à l'évidence.

Victor Hugo, avant d'être le grand poète des "Contemplations" et de la "Légende des siècles" fut d'abord l'Enfant sublime.



Le jeune sculpteur Adrien Brauwer

Métastase, l'un des plus glorieux poètes de l'Italie, étonnait le peuple de Rome, dès l'âge de dix ans, par des poétiques et superbes improvisations.

À quatorze ans, il composa sa première comédie, qui lui avait valu le nom de Racine de l'Italie.

Métastase eut une longue carrière poétique, il n'en fut pas de même du petit François de Beauchateau, fils d'un comédien de l'Hôtel de Bourgogne, qui dès l'âge de cinq ans parlait plusieurs langues et composait des vers charmants.

On cite de lui un délicieux madrigal qu'il improvisa à huit ans, devant la duchesse de Montmorency.

Il fut présenté à Anne d'Autriche qu'il étonna par sa précocité poétique. Il se rendit bientôt célèbre par un livre intitulé la "Muse du petit Beauchateau."

Encore enfant il partit pour l'Orient, et sa trace fut perdue.

La précocité est moins rares encore chez les musiciens.

On connaît les anecdotes relatives à la jeunesse de Mozart. À dix ans, Lulli, marmiton de Mlle de Montpensier, était déjà un instrumentiste accompli.

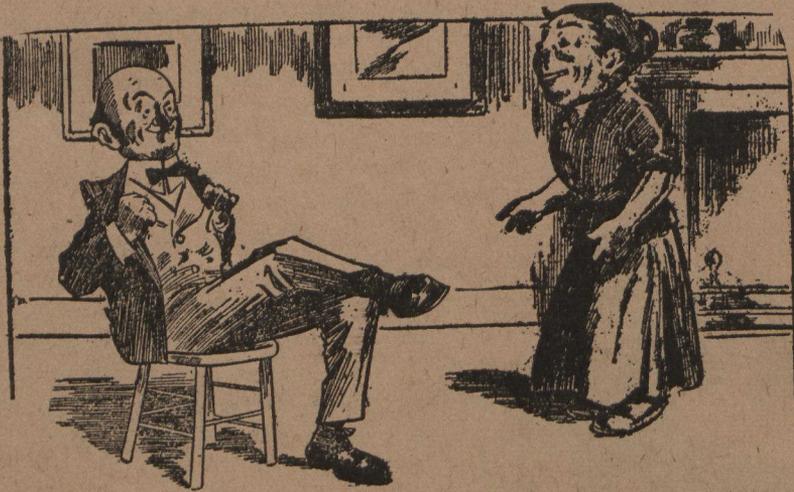
Il en fut de même de Rameau qui, à l'âge où les garçonnets ne songent qu'à croquer des bonbons, était un savant organiste.

Le peintre hollandais Adrien Brauwer, fils d'une pauvre brodeuse de Haarlem, et Antoine Canova le grand sculpteur italien, signalèrent également dès leur plus tendre jeunesse.

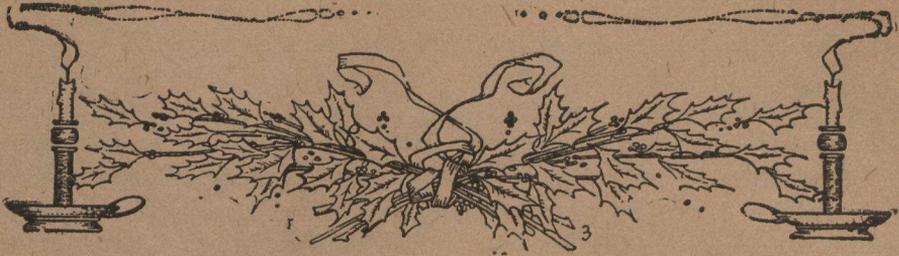
Ce dernier, petit paysan de 10 ans, sculpta un lion dans un bloc de pierre, ce qui le désigna à l'attention d'un riche seigneur qui lui fournit les moyens d'apprendre un art pour lequel il avait de si étonnantes dispositions.

La liste des enfants célèbres serait longue. Espérons qu'elle n'est pas close.

LES MERVEILLES DU PROGRES



—Alors vous êtes contente de votre voyage à Montréal, mère Michu?
—Oui pour le sûr et j'y ai appris des choses ben surprenantes!
—Racontez-moi cela.
—Ben, tenez: on m'avait déjà parlé du télégraphe, j'savais ben qu'c'était une chose qui allait vite pour écrire à sa famille mais je ne croyais pas que c'était si rapide encore! Figurez-vous que ma nièce chez qui j'étais a reçu un télégramme de ses beaux-parents qui demeurent à Québec... eh ben! quand on le lui a apporté, c'était venu si vite que la colle de l'enveloppe n'était pas encore sèche!



LE VERRE INCASSABLE

Par Touche-à-Tout



N dit que les anciens fabriquaient des vitres qui avaient l'extraordinaire propriété de plier et de ne

pas se rompre—tout comme le roseau de la fable—mais ce secret est perdu.

Toutefois, on fabrique aujourd'hui une sorte de verre dont les avantages n'échapperont à personne car il est pratiquement incassable.

Cette invention, de source française, est appelée à rendre les plus grands services aujourd'hui où l'usage du verre est si répandu.

L'avantage apparaît, en effet, instantanément; ce sont les chars, les automobiles, les vitrines de magasins, etc., etc., qui emploient le verre de plus en plus et exposent ainsi à des accidents fréquents par suite d'un choc ou d'un faux mouvement.

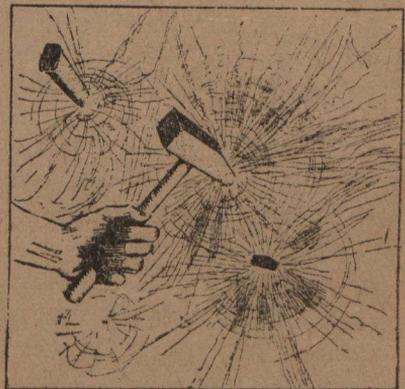
Déjà, sur notre continent, on avait tenté de fabriquer un vitrage résistant en insérant au sein de la masse une sorte de treillis métallique.

Le résultat n'a pas été concluant et, en tout cas, ne peut pas se comparer au

verre "triplex" ainsi se nomme la nouvelle invention.

Voyons donc ce qu'elle est et comment on fabrique le triplex.

On prend deux feuilles de verre et sur l'un des côtés on étend une couche légère de gélatine; les deux faces ainsi enduites sont placées vis-à-vis l'une de l'autre après avoir inséré entre elles une mince feuille de celluloid.



Le choc le plus violent n'en détache aucun éclat.

On soumet le tout à l'énorme pesée d'une presse hydraulique et le triplex est obtenu; sa transparence est absolue, comme s'il ne se composait que d'une seule feuille de verre. Quant à sa solidité, elle est tout simplement merveilleuse.

Dans les expériences d'épreuve qui furent faites, on mit une de ces feuilles dans un cadre et on laissa tomber dessus un poids de deux livres d'une hauteur de douze pieds.

S'il s'était agi d'une vitre ordinaire, le poids eût passé au travers sans éprouver de résistance; avec le triplex, ce fut dif-

férent. seul l'endroit frappé se fendit mais "sans projeter aucun éclat."

Frappez une feuille de verre triplex avec un marteau, essayez de la briser en y enfonçant un coin de fer et vous ne pourrez que déterminer de nombreuses fêlures sans détacher le moindre morceau.

L'avantage de telles vitres est si manifeste qu'il faut espérer que leur emploi deviendra rapidement général à l'exclusion de toutes les autres.

Cela, pourtant, ne plaira sans doute pas aux suffragettes...

BLESSURE D'AMOUR

Dans l'air bleu parfumé par le pollen des lis,
Le printemps de ma vie a vu passer mon rêve;
Mes espoirs de vingt ans ne savaient l'heure brève,
Et pour s'être attardés, les voilà tout pâlis.

Mais puisque les destins qui se sont accomplis
Ont éloigné de moi les plus belles des roses,
Je m'achemine seul, les paupières mi-closes,
Sous mon manteau plus noir, en resserrant ses plis.

Blessé d'amour, je vais à la forêt prochaine,
Comme font les oiseaux me cacher pour mourir;
Mon coeur, mon pauvre coeur, délivré de sa chaîne

Me survivra, peut-être, avec leur souvenir...
En vain l'oubli voudrait me le ravir par charmes,
J'ai, pour lui disputer, le philtre amer des larmes.



LES SIRENES

La féconde imagination des Grecs avait peuplé les mers de Sicile d'êtres étranges, moitié femme, moitié poisson, qui endormaient par leurs chants mélodieux la prudence des matelots.

Pendant tout le moyen âge, et presque jusqu'à nos jours, l'existence des sirènes a été admise par des esprits fort distingués, toutefois les opinions sur leur véritable nature physique étaient fort variées, et on en comprend facilement la raison.

Dédiées par les anciens qui les faisaient filles de la muse Calliope et du fleuve Achelous, immortalisées par Homère, Ovide et une longue théorie d'écrivains grecs et latins, les sirènes ont laissé une trace dans la mémoire de tous les peuples. Les légendes romanesques du Nord aussi bien que le folk lore de l'Extrême-Orient enveloppent d'un mystérieux voile ces énigmatiques créatures que beaucoup de gens regardent comme des réalités vivantes.

Ces filles de la mer, ces "mermaids" n'ont pas trouvé grâce devant la science moderne, mais elles ont occupé les imaginations longtemps encore après la disparition de tous les autres mythes du paganisme.

Benoist de Maillet, qui fut consul géné-

ral de France en Egypte, à la fin du XVIIIe siècle, a mis au jour la curieuse relation d'un gouverneur de la Basse-Egypte, à la fin du VIe siècle.

Ce fonctionnaire se promenant avec plusieurs de ses amis sur les grèves qui avoisinent le delta du Nil, déclare avoir vu un homme-poisson accompagné par une femelle de son espèce. Ces animaux sortirent un instant de l'eau. Le mâle avait l'apparence féroce, il portait une sorte de crinière brun rouge et tous les traits de sa physionomie rappelaient une face humaine. La femelle avait une expression beaucoup plus douce et une abondante chevelure se déroulait sur ses épaules.

Le gouverneur et ses amis purent admirer pendant deux heures environ, ces étranges créatures, la tombée de la nuit les déroba à leur vue.

Un récit circonstancié de cet événement signé du gouverneur et de nombreux témoins fut envoyé à l'empereur Maurice qui régnait à cet époque à Constantinople.

Nous arrivons vraiment aux temps modernes.

Guillaume Rondelet, le célèbre docteur de la faculté de Montpellier a publié en 1558 une "Histoire complète des pois-

sons " dans laquelle il raconte la prise d'un monstre marin sur les côtes de Norvège, après une tempête.

Il avait une face humaine, et deux nageoires en guise de bras. Le bas du corps s'achevait en queue de poisson.

Un auteur hollandais raconte la merveilleuse histoire d'une fille de la mer trouvée dans un marais voisin de la côte,



Diego Becena et Hernano de Grijalua, navigateurs espagnols, rapportent qu'ils aperçurent en 1533, sur la côte du Mexique, des sirènes dont ils donnèrent ce dessin.

après une tempête. Les jeunes bergères qui la découvrirent réussirent à l'emmener. Elles lui enseignèrent, assure gravement notre auteur, à se tenir debout et à faire le signe de la croix, mais toutes les tentatives faites pour lui apprendre à parler échouèrent.

Un siècle environ plus tard, un autre animal marin d'espèce semblable fut aperçu sur la côte du Mexique, en novembre 1533, par deux navigateurs espagnols Diego Becersa et Hernando de Crijalvi.

Ces deux témoins furent si frappés de la ressemblance vraiment merveilleuse, avec les formes humaines, qu'ils dessinèrent

l'un et l'autre l'extraordinaire créature sur leur journal de bord.

Il fut impossible de déterminer si le monstre était mâle ou femelle et s'il portait oui ou non des écailles, il avait, disent les deux témoins, des bras puissants et de fortes mains.

Le bourguignon Jean Léry qui accompagnait une expédition au Brésil en 1556 raconte que par une mer calme, une pirogue d'Indiens fut suivie par un monstre marin qui semblait animé d'intentions hostiles. En le voyant de près on remarqua avec stupéfaction qu'il avait une face presque humaine et que ses nageoires se terminaient par une sorte de main à cinq doigts.

Le père Southy qui rapporte le fait dans son " Histoire du Brésil " ajoute que si les sirènes existent quelque part, ce doit être sûrement dans cette région.

" Je ne vois aucune raison, ajouta-t-il, pour repousser de parti pris des témoignages positifs de leur existence. Les indigènes qui leur donnent le nom d'Upupiara, assurent qu'ils en ont vu fréquemment, et les descriptions positives et concordantes qu'ils en fournissent sont un argument de grands poids ".

En 1756, quelques pêcheurs de Ceylan prirent sept de ces animaux des deux sexes. Plusieurs gentilshommes, portugais affirmèrent qu'ils les ont vus, et Durias Bosquez, médecin du vice-roi des Indes, assure même qu'il en disséqua deux et que leur anatomie interne les rapprochait par plusieurs caractères importants de l'espèce humaine.

Le Français Jean Moquet, allant de Lisbonne à Goa en 1608, affirme aussi très positivement l'existence de femmes-poissons sur la côte de Mozambique. La partie antérieure de leur corps aurait rappelé de très près l'apparence féminine, mais le

buste se terminait en queue de poisson.

Le frère Cavazzi, missionnaire Italien, qui se rendit au Congo en 1654 et y résida pendant vingt ans, écrivit à son retour un journal de ses aventures. Il y raconte qu'en 1670 se trouvant à Loanda, il eut l'occasion de voir un être appelé par les nègres "N'gulla-a-massa" et qui était autre chose qu'une sirène. Non pas, à vrai dire, la sirène de la légende, aux formes harmonieuses et aux doux chants, mais un animal d'apparence hideuse.

Le dessin de Cavazzi que nous reproduisons peut en donner une idée.

La bouche largement fendue, est armée de dents semblables à celles du chien, le nez est large et écrasé, les oreilles vastes et écrasées. Des poils pais flottent sur les épaules. Le cou est épais et court, la poitrine large, les bras relativement longs sont protégés par une vaste membrane. Les mains sont divisées en cinq doigts. Tout le corps est recouvert d'écailles analogues à celles des poissons et les membres inférieurs sont remplacés par une queue fourchue.

Suivant Cavazzi la chair de cet animal serait assez savoureuse, mais dangereuse pour les Européens. L'estomac des nègres, au contraire, s'en accommoderait fort bien.

Le chevalier de Chaumont, envoyé en ambassade en 1685 auprès du roi de Siam, rapporte qu'il y avait dans les jardins royaux un étang renfermant un nombre considérable de poissons des espèces les plus rares. Parmi ceux-ci il s'en trouvait ayant une face humaine. L'abbé de Choisy qui accompagnait l'ambassadeur confirme cet étrange rapport.

"Après dîner, dit-il, nous nous rendîmes sur les bords du canal où nous aperçûmes un certain nombre de poissons dont la tête avait extraordinairement ressem-

blance avec une face humaine.

James Forbes, haut fonctionnaire de la Compagnie des Indes, qui résida pendant seize ans à Calcuta, vers la fin du XVIII^e siècle croyait fermement à l'existence des sirènes.

Il avouait n'en avoir jamais vu, mais il rapportait le témoignage d'un certain nombre de personnes dignes de foi, qui déclaraient avoir vu, au cours de voyages sur la côte orientale d'Afrique un certain nombre de ces animaux mesurant de dix à douze pieds de long.

Au dire de ces personnes les sirènes étaient de l'aspect le plus agréable, la partie antérieure de leur corps était en tout semblable à celle d'une femme bien conformée et une longue et épaisse chevelure noire couvrait leurs épaules.

Les peuples d'Extrême-Orient ont également admis l'existence des filles de la mer.

Une légende très populaire dans le sud de la Chine rapporte qu'un pêcheur s'empara d'une sirène sur les côtes de l'île Formose.

Elle avait en tous points l'apparence humaine, sauf que son torse et que sa fine et souple chevelure était formée d'un certain nombre de mèches d'un grande variété de tons. Le pêcheur emmena dans sa cabane la fille de la mer et l'épousa.

Elle ne put jamais apprendre à parler, mais son sourire était d'une inexprimable douceur. Heureux mari ! Cette femme d'une nouvelle espèce apprit toutefois à se couvrir d'habits comme le commun des mortels. Quand le pêcheur mourut la fille des vagues retourna vers les rivages d'où elle était venue et disparut sous les flots.

James Weddell, célèbre navigateur anglais connu par plusieurs voyages d'exploration au Pôle, raconte la singulière histoire suivante dans le journal de sa

troisième expédition (1822-23) Etant arrivé en vue d'une terre inconnue, qu'il présumait être une île d'assez médiocre étendue, il envoya en reconnaissance un canot monté par deux officiers et un certain nombre de marins.

S'étant couché vers dix heures du soir, il entendit un cri qui ressemblait à s'y méprendre à un appel humain. Supposant que quelqu'un de ses compagnons s'était égaré et revenu sur ses pas, il sortit de la tente en toute hâte et se dirigea vers le

été envoyé à terre et que ceux qui le montaient avaient pris le parti de s'installer tant bien que mal dans les abris que pouvaient présenter les rochers.

Poussé par la curiosité et par le désir de retrouver des camarades, il dirigea ses investigations de ce côté.

Mais à mesure qu'il approchait le bruit devenait plus distinct et changeait de caractère, les cris étaient accompagnés de modulations ayant un caractère musical. Après quelques minutes de recherches.



Cavazzi, missionnaire italien, qui résida au Congo à la fin du XVII^e siècle, affirme avoir vu des Sirènes et nous en a laissé ce dessin.

point d'où la voix semblait partir. Ses recherches furent vaines, il appela inutilement dans la nuit et ne recevant aucune réponse il crut avoir été victime d'une de ces hallucinations que l'on éprouve facilement dans les périodes de demi-sommeil.

A peine avait-il regagné sa tente qu'il entendit, mais cette fois si distinctement qu'il ne pouvait plus concevoir aucun doute le même bruit inquiétant... Cet appel semblait partir des roches qui bordaient le rivage.

Le marin pensa qu'un second canot avait

l'homme arriva sur la grève et il aperçut à une quinzaine de pas devant lui un spectacle que le glaça d'effroi et lui fit douter de sa raison.

Laissons-lui la parole :

“ J'avais devant moi un être qui à ne considérer que sa tête et ses épaules appartenait à l'espèce humaine, sa couleur générale était rouge brique, une longue chevelure châtain flottait sur son cou, la partie inférieure de son corps formait une épaisse masse cylindrique semblable à l'arrière-train d'un phoque. Je ne pus dis-

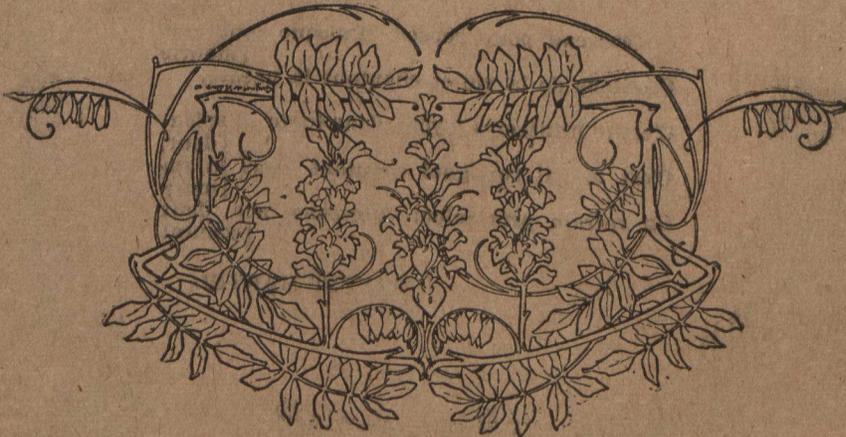
tinguer nettement ses membres supérieurs ils semblaient toutefois, différer assez notablement des bras humains. L'étrange créature qui ne m'avait ni vu ni entendu continua son concert pendant deux minutes environ tandis que, muet de surprise et pétrifié d'horreur, je la regardais sans faire un mouvement. Reprenant possession de mes esprits, j'essayai d'approcher de plus près, l'animal me vit, courut en quelques bonds jusqu'à la mer et disparut en un instant "

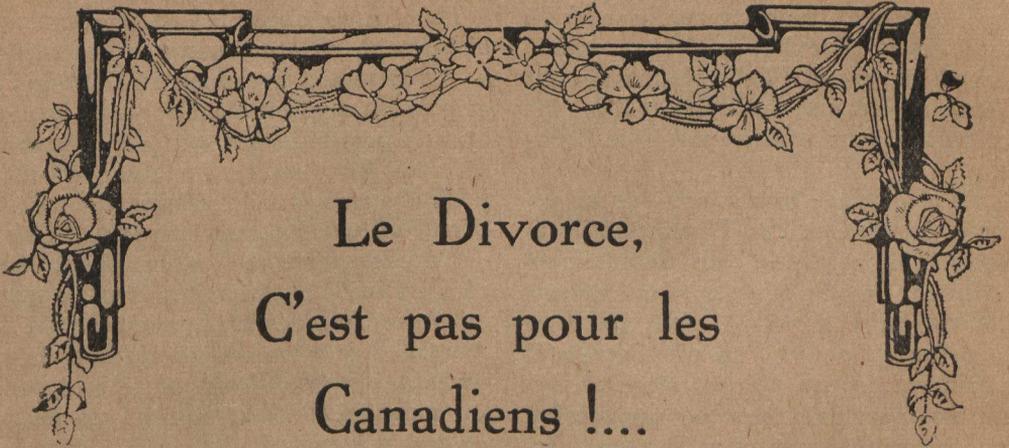
Nous pourrions multiplier les exemples des relations toutes analogues à quelques détails près et d'après lesquelles on pourrait conclure à la présence de différentes espèces de sirènes dans la plupart des mers du globe. Ces récits attestent chez la plupart de leurs auteurs une crédulité sans bornes, parfois aussi ce sont des ma-

nifestations bien caractérisées de cette tendance à l'amplification à laquelle échappent bien peu de voyageurs. Un proverbe bien connu met en garde contre ces récits merveilleux : a beau mentir qui vient de loin.

Cependant la crédulité populaire n'abandonne que difficilement une légende qui tire sa force du consentement de tant de siècles.

Un fait très remarquable et sur lequel il est à peine besoin d'insister, c'est que les apparitions des filles de la mer sont d'autant plus fréquentes qu'on remonte plus haut dans le passé, les récits tout à fait contemporains manquent presque absolument, il est vrai qu'ils ont été remplacés avec avantage par les contes aussi périodiques que persistants relatifs au grand serpent de mer.





Le Divorce, C'est pas pour les Canadiens !...

— o —

I

— C'est bon, assez, va-t-en ! criait la femme.

— Tu partiras avant moi ! J'aurai mon divorce ! répliquait le mari.

— Pauvre fou ! Un canadien divorcer ! articulait l'épouse.

— Tais-toi folle, ou je te frappe ! menaçait l'époux.

Eh Jules Thuot leva la main pour frapper sa femme. Celle-ci recula en lui lançant à la figure ces mots :

— “ Va ! Va t'amuser au “ Kondiaronk ” avec ta Viennoise, maintenant que tu commences à avoir un magot que je t'ai aidé à amasser pendant quinze ans d'une vie de sacrifices, va te faire enlever cet argent par les étrangères, par tes “ espèces d'actrices ” .Tu reviendras à deux heures du matin, demain tu auras mal aux cheveux, et moi, pauvre folle je te ferai du bouillon et de la soupe aux huîtres. Tu as raison, je suis folle, en t'aimant trop, j'ai travaillé à mon malheur... ”

— Assez, interrompit le mari. Je reviendrai à minuit, et si je te trouve dans la maison et je te jette à la porte... Tu en-

tends ?... J'en ai assez de toi..

— C'est ce que sous verrons !..

— Oh ! j'aurai mon divorce !... Et avant longtemps...

Le mari sortit en fermant la porte avec fracas.

— Quelle vie d'enfer ! murmura-t-elle quand il fut dehors.

Puis montant dans son automobile qui l'attendait :

— Au “ Kondiarosk ” dit-il au chauffeur.

Cette vie d'enfer elle ne dura que depuis un an. Depuis un an, l'intérieur de Julien Thuot, autrefois si gai, si ensoleillé était devenu bien triste et bien sombre... Fils d'un ouvrier mécanicien du faubourg Québec, Thuot avait lui-même débuté comme apprenti mécanicien, dans les ateliers du Pacifique Canadien, rue Sainte-Catherine, Est. A vingt ans il gagnait ses dix piastres par semaine. C'était suffisant pour se mettre en ménage. Depuis longtemps, il faisait les yeux doux à la fille d'un menuisier de la rue Frontenac, qui travaillait dans les hardes d'hommes : elle s'appelait Marie Bigaouette. Il l'aimait beaucoup dans le quartier cette petite brunette jolie accorte, toujours déceimment et

proprement vêtue, et surtout très industrielle. Elle avait répondu aux soupirs du mécanicien et l'inévitable s'était produit. Un matin de juin à l'église Saint-Viscent de Paul, rue Sainte-Catherine, Est, les deux jeunes gens avaient uni leurs destinées.

Après le mariage ils avaient loué un petit haut de maison, rue Plessis, qu'ils avaient meublé à peu de frais mais très coquettement. Comme tous les deux étaient ambitieux qu'ils rêvaient des horizons plus larges et que ni l'un ni l'autre s'était bien savant, les jeunes mariés passaient une partie de leurs bonnes soirées, à lire, à écrire, à compter à s'instruire mutuellement puis les enfants tardant à venir, Marie avait demandé de retourner travailler. Durant dix-huit mois, elle avait pu apporter chaque samedi, quelques dollars au pogi's. Enfin une petite Thuot étant apparue au foyer la jeune mère avait dû cesser tout travail au dehors.

Quinze ans s'étaient écoulés, Julien Thuot avait prospéré d'une manière étonnante. S'élever au-dessus de ses compagnons d'atelier devenir son maître devenir son bourgeois habiter une maison confortable située dans une belle rue, voir sa femme invitée chez les grandes dames, faire instruire ses enfants — les garçons chez les Jésuites ou au collège de Montréal, les filles chez les soeurs du Sacré-Coeur ou au Villa-Maria, — voilà quels avaient toujours été ses rêves et quelques uns s'étaient réalisés. Tout en travaillant au Pacifique Canadien, Julien avait étudié dans ses loisirs le mécanisme des bicyclettes et des automobiles. Lui et sa femme avaient peiné dur et économisé avec assiduité. Toutes ces cents, toutes ces piastres, mises à la banque avaient un jour formé un total de cinq cents piastres. Après de longues réflexions mûries dans de longues tête, calmes et raisonnés, Julien avait donné sa démission au Pacifique Canadien. Et avait ouvert rue Notre-Dame Est, près de la traverse de Longueuil un magasin de

bicyclettes et un atelier de réparation.

Thuot avait choisi le bon endroit, par où passent les promeneurs qui se rendent à la Pointe-aux-Trembles, au Bout-de-l'Île et près du quai où s'embarquent les nombreuses personnes qui vont sur la rive sud du Saint-Laurent. La fortune avait souri, à l'audacieux, habile, affable, honnête, les clients affluaient à son magasin. A l'apparition des premières automobiles à Montréal, Julien Thuot avait prévu la grande extension que devaient prendre cette industrie et ce commerce même dans la province de Québec. Risquant de tout perdre son magasin et son atelier qui ma foi marchaient très bien, il était allé à New-York à Boston, à Chicago voir de célèbres fabricants d'automobiles et leur avait proposé d'être leur agent à Montréal. Quand il eut obtenu des agences sérieuses, il réussit à emprunter une assez forte somme, et construisit sur l'emplacement de son magasin le garage " Jacques Cartier " unique en son genre dans toutes la province de Québec.

Julien Thuot avait voulu faire grand et il avait réussi. Le garage " Jacques Cartier " avait vraiment noble espérance avec sa façade haute en pierre de taille d'un gris pâle, il s'élevait majestueux et dominait les édifices d'alentour. On disait le garage " Jacques Cartier " comme on disait le magasin Morgan, l'hôtel Windsor, le théâtre Princess. Tous le connaissait, et savaient qu'on y trouvait d'excellente marques d'automobiles et de bicyclettes, et tous les accessoires. Voulait-on une voiture de premier choix, ou une pièce de rechange rare on disait : " Vous aurez cela au " Jacques Cartier. "

Les sports du West End qui se rendaient à Lachine, à Vaudreuil, sur les bords du lac Saint-Louis faisaient souvent un long détour et passaient par chez Thuot pour jeter un coup d'oeil sur ses nouveautés.

L'entreprise du mécanicien avait donc

prospéré au delà de toute espérance. Depuis plusieurs années, il avait échangé son modeste petit haut de maison de la rue Plessis pour un fashionable cottage de l'avenue Delorimier. Trois enfants leur étaient nés, un garçon et deux filles. Pour eux, c'était assez et ils étaient déclarés, satisfaits. A dix ans le fils Cléophas avait été emporté dans une épidémie de fièvre typhoïde. Ce qu'on avait pleuré au foyer de Julien Thuot. ! Restaient Julianne et Marthe. Ah ! leurs deux filles, c'était tout pour eux, ce qu'ils les adoraient ! Elles étaient si gentilles aussi, l'une avait treize ans, l'autre onze, Mignonnes sveltes, les traits réguliers, de luxuriantes chevelures noires, intelligentes, parmi les premières de leurs classes, au couvent de 'Villa Maria' où elles étaient pensionnaires, Julianne et Marthe avaient tout pour plaire.

C'est à ses enfants que le mécanicien pense en franchissant le seuil du "Kondiaronk" une vingtaine de minutes après la dispute qu'il a eue avec sa femme et dont nous avons été témoin "Kondiaronk" est un de ces restaurants à la mode qui, pendant la dernière décennie, ont surgi comme par enchantement au sein de la métropole Canadienne. Situé rue Sainte-Catherine, près du boulevard Saint-Laurent, à proximité pour ainsi dire du monde des sports et des amusements, l'établissement est très achalandé et patronné, surtout par des acteurs et actrices, par des chanteurs et chanteuses, qui l'automne venu s'abattent sur Montréal, et pendant quelques mois exercent leurs talents et déploient leurs charmes et leurs grâces dans certains théâtres, ou certains "scopes" de la vaste cité. Ce restaurant est tenu par un Français, et on y voit toujours servant au bar de jolies femmes étrangères, — des espèces d'actrices, comme les a appelées la femme du mécanicien, — excessivement expérimentés dans l'art de pousser les clients à la dépense.

Julien Thuot était sans doute très connu au "Kondiaronk" car dès qu'il fut en-

tré, plusieurs personnes, clients et employés, le saluèrent. A peine était-il assis à une petite table, qu'une femme qui se tenait ans le fond de la salle, s'en vint le trouver, A ses manières, au blond de sa chevelure, aux traits de son visage, à son parler, on reconnaissait une Allemande ou une Hongroise. En effet elle se disait Tzigane, pouvait avoir dans les trente ans et se faisait appeler Frau Ludroiga Hoyekar. Ayant fait un petit signe de tête familier même intime, au mécanicien, elle prit place à côté de lui, et :: —

— Vous avez apporté ? s'enquit-elle.

— Apporté quoi ? demanda Thuot.

— N'est-ce pas aujourd'hui le trente, le dernier d'avril, et ne vous avais-je pas prié de me prêter un petit cent dollars que je vous remettrais, bien attendu !.

— Oui, c'est vrai, admit le mécanicien d'un air assez froid.

— Cela vous contrarie ? interrogea Ludroiga Hoyekar. Oh ! alors si vous lésinez pour un petit cent dollars, je sais ce que j'ai à faire !..

"Un petit cent dollars" pensa Julien Thuot en lui-même " Elle dit cela comme s'il s'agissait d'un cinq piastres. Ce qu'elle en dépense des petits cent dollars. Il y a quinze jours à peine je lui en ai donné un — prêté comme elle insinue — Que peut-elle faire de cet argent ? Avec cent dollars, ma femme peut faire marcher la maison durant un mois."

Le mécanicien regardait cette étrangère nait du droit chemin qui bientôt lui ferait valait l'affection d'un époux fidèle, d'une Canadienne, bonne, dévouée, qui le détournait du droit chemin, qu'il bientôt lui ferait désertier le foyer conjugal. Il regardait cette femme qui s'était introduite dans sa vie par des moyens peu honorables, qui voulait se substituer à la loyale, à la sincère, Marie Bigaouette. Qu'est-ce qu'elle avait donc de si attrayant, cette Ludroiga Hoyekar, de si charmeur ? D'un geste d'impatience, Julien Thuot sortit un car-

net de sa poche et remit un chèque pour la somme demandée.

— Vous êtes le plus charmant des Canadiens ! s'exclama la soi-disant Tzigane, dans un élan de fausse reconnaissance... Si tous les Montréalais étaient comme vous...

— Vous seriez millionnaire avant un an, n'est-ce pas ? interrompit ironiquement le mécanicien.

L'étrangère se mit à rire d'un petit rire forcé, montrant à dessein de ravissante dents couleur de nacre que Julien appelait " ses éblouis sans petits grains de chapelet " et, prenant des yeux sévères, commença à gronder son ami en inventant cent minauderies. Elle n'avait pas encore finis quand une petite fille, une petite canadienne s'approcha de la table et présenta un papier à la femme.

— Ah ! marmota celle-ci avec ennui, c'est ma modeste qui m'envoie sa note de douze dollars.

Et s'adressant à la fillette, elle demanda : —

— Mademoiselle Darois ne peut pas attendre à demain ?...

— Eh ! non madame, répondit la messagère peu convaincue, il faut cela ce soir même.

Le propriétaire du " Jacques Cartier " vit que c'était une scène arrangée d'avance néanmoins il n'en volut rien laisser paraître.

— Certainement, balbutiait-il, il ne faut pas remettre à demain...

— C'est que je n'ai pas d'argent, déclara la blonde étrangère, si vous pouviez me...

— Oui, oui, je comprends, interrompit Thuot. Vous voulez douze piastres. ?..

— Que je vous remettrai demain.

— Tenez les voici.

Après le départ de la petite fille, Ludoviga Hoyekar remercia banalement son obligé ami, en lui débitant des phrases vides et insignifiantes, puis soudainement comme si on l'eût appelée :

— Allons, mon cher Julien, soupira-t-elle d'un air mécontent et frondeur, vous n'êtes pas dans votre assiette ce soir. Inutile de vous retenir davantage. Demain je vous attendrai comme d'habitude...

L'étrangère s'éloigna après avoir serré le bout des doigts à son ami.

Qu'avait donc Frau Ludoviga Hoyekar de si extraordinaire qu'elle avait ensorcelé l'honnête Julien Thuot ? Jolie l'était-elle réellement ? Sa beauté était d'un genre particulier, consistait spécialement en ses langoureux yeux bleus dont l'éclat était réhaussé par la manière savante et discrète dont le visage était peint. Elle le faisait si légèrement, si expertement que l'œil le plus exercé pouvait s'y méprendre. Sa chevelure d'un blond d'or artistiquement teinte, et arrangée avec tant de goût sa taille, coquettement comprimée dans un corset bien choisi, et cette démarche, ces manières de femme qui se surveille constamment et qui veut plaire qui veut charmer, en faisant sans doute une personne exquise, mais de là à proclamer que c'était une beauté, il y avait loin. Par des manœuvres combinées avec astuce, par des phrases lancées avec une coquetterie intelligente, par des cajoleries prodiguées, au moment opportun, la blonde l'entendue étrangère, s'était emparé du cœur du fidèle époux, du consciencieux père de famille, de l'infatigable travailleur qui était Julien Thuot.

Pour Ludoviga Hoyekar, le Canadien " franc et sans dol " avait été ma proie facile. Peu habitué aux hypocrisies caressantes et enjoleuses, aux paroles enivrantes des demi-mondaines, il s'était laissé détourner de son existence toute de labeur et d'une inattaquable austérité, et un soir après quinze ans de fidélité conjugale, il avait oublié les promesses solennelles faites un matin de juin au pied de l'autel de la Vierge, à l'église Saint-Vincent-de-Paul et alors avait commensé pour l'époux une série de jours remplis de mensonges. Presque chaque soir il lui fallait

cache sa faute en édifiant une imposture nouvelle : c'était un voyage à Sorel ou à Saint-Hyacinthe, qu'il disait avoir à faire pour prendre une commande importante, ou encore on l'appelait à Vaudreuil, à Valleyfield pour une grosse réparation. . . Et sa femme trop sincère pour soupçonner le grondait amicalement, tendrement, quand le matin elle le voyait arriver à la maison, tout pâle et exténué. :

— Tu travailles trop, faisait-elle, tu vas te tuer. Laisse-moi t'accompagner dans tes voyages, tu dormiras dans le train et je veillerai sur toi. . . Au moins tu reposeras.

— Non ! Non ! refusait brusquement l'infidèle. Je n'ai pas besoin de toi. . .

Resté seul assis à sa petite table dans la grande salle du "Kon'diaronk" Julien Thuot acheva de fumer son cigare, puis ayant payé ce qu'il avait consommé, il s'en alla. A la porte du restaurant il appela son chauffeur, mais en vain. Un policeman qui stationnait en face lui apprit qu'une femme blonde venait de monter dans l'automobile avec une amie et qu'elle avait commandé au chauffeur d'aller Dieu savait où Julien Thuot reconnut le sans-gêne de sa Ludroïga Hoyeykar.

— Elle me joue ce tour un peu trop souvent gromme-t-il. Elle veut me forcer à lui donner un automobile pour elle et ses amies.

Puis involontairement il songea : — "Quelle différence entre elle et ma femme qui se fait toujours prier pour monter en automobile elle trouve que ça l'air fanfaron."

Que sa voiture ne soit pas là, Julien Thuot pour dire la vérité, l'aime autant car il sent qu'il a besoin de marcher et de réfléchir un peu. Il longe la rue Sainte-Catherine, se dirigeant vers le faubourg Québec, mais il y a trop de monde, cela l'énerve, il tourne à gauche et prend la rue Saint-Dominique, il marche la tête basse, où va-t-il ? Il n'en sait rien. En pensant à la querelle qu'il a encore eue sa femme il ressent une émotion pénible

qu'il étire au cœur. Est-ce bien vrai qu'il a voulu frapper son épouse, qu'il lui a dit de quitter le toit conjugal ? Elle ne mérite pas cela et il a agi en imbécile, en ingrat.

Devant ses yeux, défilent ses quinze années de mariage avec la fille du menuisier N'est-ce pas une grande partie la véritable ouvrière de sa prospérité à lui qui, d'ouvrier au Pacifique Canadien est devenu propriétaire du vaste garage "Jacques Cartier" Leurs débuts dans le conjugó, il ne l'a pas oublié, ont été ceux de pauvres gens. Comme ils ont du travailler tous deux, se priver de bien des petits plaisirs mondains. Marie Bigouette s'est montrée digne de son nom de femme canadienne-française, toujours elle a aidé, secondé son mari Le printemps où il a eu sa fluxion de poitrine comme sa compagne s'est conduite noblement !. . . Ils étaient presque sans argent, et Marie, qu'avait alors deux enfants a avoir soin s'était opposé au transport de Julien à l'Hotel-Dieu sachant qu'il avait un dégoût irraisonné de l'hôpital. Pendant la convalescence du malade chaque après-midi la femme s'absentait durant deux ou trois heures, s'esquivant dès que le convalescent s'assoupissait. "Elle allait faire un peu de couture pour les enfants, insinuait-elle" mais plus tard Julien avait appris que sa femme s'était faite "agente" de machines à coudre, Quand elle s'absentait elle allait visiter les ateliers de couture et les magasins où la connaissait et elle réussissait à prendre des commandes. Ainsi elle avait pu faire face aux dépenses. Et les enfants, comme elle les avait bien élevés. Bref, sa vie n'avait été qu'une succession d'actes, beaux, généreux, d'actes de dévouement Jamais la moindre défaillance. . .

— Et c'est cette femme que j'ai menacée d'expulser de ma maison, ou plutôt de "sa maison". Ludroïga Hayekar m'a donc fait perdre la tête ! murmura-t-il.

Une idée s'empare de lui, l'obsède, l'effraie.

— Si Marie allait quitter la maison... Peut-être est-elle déjà partie... Mon Dieu non, il ne faut pas que cela arrive... Il faut l'empêcher de partir, il faut aller lui demander pardon... Ah ! je ne croyais pas que ma passion pour cette étrangère m'avenglait à ce point...

Pour arriver chez lui plus tôt le mécanicien hèle un cocher, et sautant dans la voiture crie son adresse.

— Vite, cocher, dépêchons-nous ! Nous serons bien payé...

II

Après le départ de son mari, madame Thuot s'était laissée tomber sur une chaise sans forces, sans idées, quasi inanimée... Bientôt cependant elle s'était levée et les yeux hagards, la démarche chancelante, avait erré par la maison. Sans savoir pourquoi elle avait visité les chambres, s'arrêtant dans une petite pièce qui servait de salle de couture. C'était là que son fils était mort de la fièvre typhoïde, deux ans passées sur une corniche était restée, comme un souvenir sacré, la petite statue de la Sainte-Vierge que le jeune garçon serrait dans ses mains, quand il avait étouffé dans un dernier râle.

La pauvre jeune femme prit la statue, la baissa avec ferveur, et fondit en larmes. Puisqu'on la chassait, elle emportait quelques souvenirs chers à son cœur de mère. Elle enfouit la petite statue dans sa poche de robe et sortit d'un tiroir de commode le costume en drap noir que portait l'enfant le jour de sa première communion — qu'il avait faite trois mois avant de mourir, — et le mit religieusement de côté.

Dans un coin sur une table, madame Thuot aperçut à la traine couverte de poussière, une bourse en chamois, sur laquelle étaient brodées, enlacées les initiales " J. M. " (Julien Marie). Cette bourse c'était elle-même qui l'avait faite et brodée de ses mains. Après la longue

maladie de son mari, — quand il avait eu sa fluxion de poitrine, — un matin que celui-ci était bien triste, Marie s'était approché de lui, et souriante dans une caresse avait dit :

—Tiens voilà ce que j'ai mis de côté sur mes ventes de machines à coudre, c'est pour ton tabac et pour ton tramway..

Julien avait ouvert la bourse, elle contenait vingt-cinq dollars. Avec quelle effusion, il avait remercié, embrassé sa femme, lui promettant que jamais il ne se séparerait de cet utile cadeau, de cette gentille petite bourse de chamois. Longtemps il tint sa promesse, durant huit ou neuf ans, ce souvenir ne le quitta jamais. Lorsque dans les endroits où l'appelaient ses affaires, ou dans les restaurants de la rue Notre-Dame ou de la rue Saint-Jacques, où il allait quelquefois luncher avec des clients ou des amis, il sortait le petit sac de chamois pour payer une dépense, il le montrait en disant :

— C'est ma femme qui m'a donné cela.

Puis d'un air sérieux il ajoutait

—Elle me porte bonheur, cette bourse, car elle est réellement étonnante. Savez-vous bien qu'elle est comme le lac Saint-Pierre ?...

—Comme le lac Saint-Pierre ? faisait-on intrigué. Comment ça ?...

— Parce qu'on ne peut jamais en voir le fond, ricanait le mécanicien.

Depuis quelques semaines cependant, Julien laissait la petite bourse à la maison, et sa femme avait constaté qu'il en possédait une toute neuve, plus belle, plus fashionable. Elle devina que c'était " l'autre " qui la lui avait donnée " l'autre " c'est-à-dire la blonde étrangère, la Ludroïga Hoyekar, dont l'astuce, la fourberie, jetaient la perturbation dans ce ménage jusqu'alors si uni. Un jeudi matin Mme Thuot avait reçu une lettre anonyme ainsi conçue :

" Votre mari, Julien, vous trompe, il a une amie. Soyez après-midi, vers quatre

“ heures rue Dorchester près de la rue ”
 “ Bleury vous en aurez la preuve ”

L'épouse vertueuse lut d'abord sans comprendre, puis l'instant d'après, blémissant :

(Non, ce n'est pas possible balbutiait-elle, Julien avoir une amie. C'est un tour qu'on veut me jouer...)

Cette lettre tracasse Mme Thuot Elle évoque la conduite de son mari en ces derniers temps. Certaines manières d'agir de Julien lui ont paru singulières, suspects. Elle a remarqué chez lui une froideur qu'elle a attribuée au surcroît de travail Et sa petite bourse en chamois pourquoi ne la prend-il plus avec lui ? Un doute cruel harcelant s'empare de son esprit.

— Si c'était vrai pensa-t-elle, Ce n'est pas impossible après tout... Il vaut mieux s'en assurer... J'en aurai le coeur “ net ”

Dans l'après-midi, elle envoya la servante à l'endroit indiqué dans la lettre en lui recommandant d'y attendre M Thuot et de lui remettre un catalogue d'automobiles, qu'il était supposé avoir oublié à la maison Vers six heures, la servante revint :

— Vous avez rencontré mon mari ? s'informa l'épouse anxieuse

— Oui madame, et je lui ai remis le catalogue

— Avec qui était-il mon mari ?

— Avec sa soeur, madame

— Sa soeur.

— Oui madame, il sortait de chez elle c'était sûrement une parente car il l'a embrassée avant de sortir dans la rue Elle est montée dans l'automobile avec M. Julien. Ses cheveux sont blonds, on dirait de l'or.

La femme du mécanicien savait parfaitement que son mari n'avait qu'une soeur et qu'elle habitait très loin, dans l'état du Michigan, aussi faillit-elle s'évanouir. Elle se retira dans sa chambre et seule, loin de tout regard, elle donna libre cours à ses larmes. On venait de lui enfoncer un poignard dans le coeur. Julien la trompait.

— La prospérité, sanglota-t-elle, a perdu mon mari. Il ne m'aime plus le refroidissement que j'ai cru constater chez lui, existe réellement... Ah ! pourquoi Julien n'est-il pas resté à travailler au Pacifique Canadien ! Nous avions alors moins d'argent, mais nous étions plus heureux. Fallait-il tant travailler pour en arriver là ?...

Un autre fait, insignifiant en apparence, mais en réalité gros d'importance, affligeait aussi l'épouse. Depuis les premiers jours de leur mariage, Julien chaque soir à son retour du travail, s'annonçait inmanquablement, par le fredonnement de

“ Vive la Canadienne, et ses jolis yeux [doux”

Mais depuis cinq ou six semaines il avait substitué à cet air national des extraits d'opéras, ou encore il fredonnait, des airs de gramophone, émitant la voix de chanteurs célèbres. Un soir, Marie lui avait demandé :

— Tu ne chantes donc plus ton air canadien ?...

— Bah ! avait-il répondu, c'est bon pour les habitants cette “ Vive la canadienne ” Ça sent le déluge...

Ces extraits d'opéras, ces airs de gramophone où les apprenait-il ?... Sans doute dans les endroits chics, où il allait pour ses affaires” pensait sa femme mais si elle eut été plus au courant de ce qui se passait, se jouait, ou se chantait, dans certains “ scopes ” ou restaurants de Montréal, elle eut vite reconnu dans les airs que fredonnait Julien quelque une de ceux que Ludroiga Hopekar avait introduits au “ Kondiaronk ” et ailleurs...

La blessure reçue se faisait chaque jour plus douloureuse au coeur de l'épouse trompée, mais toujours aimable. L'ancienne couturière n'était pas très rusée, néanmoins pour ramener son mari, pour l'empêcher de glisser trop bas, elle employa tous les moyens que put lui suggérer

son imagination d'épouse respectable... Elle redoubla de soins et de tendresses pour Julien alla chercher au couvent "Villa Maria" leurs deux filles, Julienne et Marthe, afin qu'il eut plus de gaiété dans la maison. Elle-même surveilla davantage sa toilette, s'habilla un peu plus coquettement. Hélas !... rien n'y fit. Quinze jours après, les fillettes furent reconduites au couvent, et la mère continua à pleurer à la dérobée...

Enfin un beau matin la malheureuse épouse apprit que son mari se préparait à faire un voyage en Europe. A bord du magnifique et luxueux steamer le "Tunisian" une cabine avait été retenue par "Madame Thuot" c'était Ludroiga Heyekar. La femme du mécanicien pleura beaucoup cela eut pour effet d'énervier terriblement l'infidèle époux, et le lendemain soir eut lieu dans le cottage de l'avoué Delormier, où habitait le Timot la scène à laquelle nous avons assisté.

"Je reviendrai à minuit, et si je te trouve dans cette maison, je te jette à la porte... J'en ai assez de toi." lui a déclaré Julien. Puisqu'il le fallait, elle partait.

— J'irai chez mon frère qui demeure rue Ontario, bégaya-t-elle. Et les enfants Julienne et Marthe qui vont-elles penser de cela ?

Interrogeant l'horloge :

— Six heures, fit-elle, il m'a donné jusqu'à minuit, mais il est capable d'arriver avec "l'autre".

Elle se lève prend les vêtements de son petit garçon, et toute tremblante, chancelante, se rend dans sa chambre à elle :

— Mon Dieu, soupira-t-elle, après quinze ans de mariage, que c'est triste ! Qu'ai-je donc fait pour mériter un tel sort.

Pour la première fois de sa vie l'ancienne couturière, la femme chrétienne, catholique, qui chaque dimanche, assiste à la grand'messe à l'église de l'Immaculée-Conception, et, qui chaque premier vendredi du mois s'approche de la Sainte-Ta-

ble, cette femme pour la première fois, doute de la Providence. Ce n'est donc pas vraï toute les histoires que les prêtres racontent dans leurs sermons, que la fidélité conjugale est la plus belle, la plus noble, des vertus, et qu'elle reçoit toujours sa récompense, non seulement dans l'autre monde, mais même ici-bas.

Ouvrant une armoire à linge, Mme Thuot y prend, sans choisir, une jupe, deux corsages qu'elle enveloppe machinalement dans un journal.

Soudain elle tressaille, elle a entendu le bruit d'une porte qui s'ouvre, et elle reconnaît le pas de son mari. Sa première idée est de fuir dans le corridor et de gagner la sortie de la maison, mais s'étant retournée elle voit son mari, seul. Saisie de crainte, la femme reste là, figée. A l'entrée de la chambre, appuyé sur le cadre de la porte, son mari, le chapeau à la main, l'air honteux, les traits bouleversés lui apparaît comme un sombre fantôme. Julien, sans parler, s'avance vers son épouse, regarde un instant le paquet qu'elle est à préparer, et l'attirant à lui par la main :

— Ne t'en vas pas, supplia-t-elle d'une voix émue.

— Pourquoi ?.. fait Mme Thuot, étouffée par son chagrin.

Doucement, le mécanicien la prend par le bras et la fait asseoir.

— Ne pleure pas, Marie, lui murmura-t-il à l'oreille en la caressant, très émotionné lui-même. Remets-toi. Voyons je suis un imbécille, un fou, tu l'as bien dit. Je t'ai fait de la peine, à toi, Marie. Ah ! tu ne le mérites pas, va !...

Il s'était laissé glisser à ses pieds.

— Je sais bien, sanglotait la bonne épouse que je ne suis plus une jeune femme que je n'ai plus la grâce, ni le charme d'esprit des belles dames qui vont à ton garage, mais, Julien, pour l'amour de nos enfants, ne fais pas d'escalade, ne divorce pas, si tu l'exiges, je m'en irai tranquillement...

— Non ! Non, Marie, tu t'en iras pas.. Si tu savais comme je regrette de t'avoir tenu ce langage !.. Non tu ne partiras pas dis-moi que tu ne partiras pas. dis..

La femme ne pouvait répondre, les sanglots l'étouffaient.

— Cette étrangère m'a cajolé, m'a bémé, et j'en ai perdu la tête, s'excusait Julien. Je n'étais pas habitué à cela, tu sais comment j'ai été élevé. Me pardonnes-tu Marie, parle, je t'en prie, dis donc oui...

A genoux aux pieds de sa femme, le mécanicien se cramponnait à sa taille, comme s'il eut craint d'être repoussé. Mme Thuot fut quelques temps sans parler. Elle avait pris entre ses mains, la tête de son mari, et l'arrosait de larmes. Quand elle fut en état de prononcer quelques mots.

— Oui, oui, assura-t-elle du fond du coeur, je te pardonne, relève-toi. Oh ! mon pauvre mari, que tu m'as fait souffrir depuis six mois !.. Mais que ça soit fini, Julien, tu conçois bien que tu marches à ta ruine, à ton déshonneur..

— C'est fini, Marie, je te jure, je te jure...

Et le mécanicien leva la main comme pour prendre le ciel à témoin. Longtemps les époux s'étreignirent et leurs phrases entrecoupées de soupirs se confondirent avec leurs baisers.

La nuit dissipa complètement l'orage, et le lendemain quelle ne furent pas l'étonnement et la joie de Marie quand elle voit Julien reprendre son ancienne petite bourse de chamois et y laisser sa neuve à la traine, sur une commode et quand le soir à son retour du garage, elle l'entendit s'annoncer par :

“ Vive la Canadienne, et ses jolis yeux [doux”

Mais l'étonnement de l'ancienne couturière se changea en ébahissement quand à table, son mari lui annonça :

— Tu sais tu peux te préparer, tu viens

avec moi...

— Où ça, mon ami ?...

— Mais en Europe, à Paris, s'il te plaît madame, et à Rome même, où tu verras Sa Sainteté le Pape...

— Tu plaisantes ?...

— Dieu m'en garde, ma chère. Tu sais bien que j'ai retenu une cabine pour deux à bord du “ Tunisian ”...

— Et Julienne et Marthe qu'en ferons-nous ?...

— Elles ne sortiront du couvent que dans sept ou huit semaines, elles iront alors à la campagne, à Yamachiche, avec ton frère de la rue Ontario, comme elles ont fait l'an dernier. Nous les trouverons encore plus belles plus charmantes à notre retour...

— Mon Dieu !

— De toute nécessité, Marie, il faut que je fasse un voyage en Europe afin d'être au courant des modèles nouveaux. En outre, je veux obtenir d'autres agences. Or je crois devines, — tu vois comme je suis perspicace ! — que tu n'aimes pas beaucoup à me voir faire ce voyage avec la tendre Luddroiga Hôyekar, — jalouse, va ! — et comme j'ai deux billets de passage, avec qui veux-tu que je parte ?...

— Tu me traineras à Paris ? On va me prendre pour ta mère...

— Pardon, madame, tu es encore très bien, et tu sais que la beauté d'une femme, dans le siècle où nous sommes, consiste surtout dans son élégance, dans sa démarche.” Or, cette élégance, cette démarche, tu l'as encore, Marie. Tu es restée svelte et gracieuse, comme à vingt ans, on te prendra pour ma fille, et non pour ma mère.

— Julien !... Julien. tais-toi, moqueur.

— Ce n'est pas de la moquerie, et si tu tiens à faire la coquette honnête, tu n'auras qu'à mettre de la poudre de riz, un peu de rouge, et du kohl à l'entour de tes beaux yeux noirs. Avec ta luxurieuse chevelure d'ébène, on te prendra pour la Belle Otero, ou pour Lina Cavalleri...

— Veux-tu te taire, Julien..

— Et j'aurai de la chance si tu n'es pas enlevée pour quelque marquis ou vicomte du faubourg Saint-Germain..

— Tu veux dire du faubourg Québec ! interrompit l'heureuse femme qui ne pensait plus qu'à rire.

— Non, non, pas du tout, à moins que ça ne soit par un ténor Italien, ou par un danseur Russe..

Mme Thuot riait de bon coeur, comme elle n'avait pas ri depuis plusieurs mois.

— Ah !... oui.. si je pouvais te faire souffrir à mon tour !..

Cependant elle se faisait encore tirer l'oreille pour accepter une telle invitation Julien lança alors son grand argument :

— Viens avec moi, Marie, insista-il. Tu sais que je suis d'un caractère faible. Seul je pourrais faire des folies, oublier ma petite bourse, nous serons trois mois à notre voyage, et quand nous reviendrons en août, Ludroïga Hoyekar aura terminé son engagement à Montréal, et elle sera sans doute bien loin.

Ce dernier argument décida la généreuse épouse, et la semaine suivante on lisait dans les journaux de la métropole :

“ M. Julien Thuot, propriétaire et directeur du grand garage “ Jacques Cartier ” est parti hier pour l'Europe à bord du “ Tunisian ” dans l'intérêt de ses affaires. Notre représentant compatriote visitera la France, l'Angleterre et l'Allemagne, et verra que's sont les derniers perfectionnements apportés aux automobile et aux bicyclettes. Il obtiendra aussi, croit-on, d'importantes agences nouvelles. Madame Thuot accompagne son mari. Nous leur souhaitons un bon voyage ”

En lisant ces lignes, une femme, blonde étrangère, assise dans la grande salle du “ Kondiaronk ” s'écria blême de colère.

— Oh ! le traître il m'avait promis de m'emmener avec lui. C'est moi-même qui ai choisi la cabine sur le “ Tunisian, et c'est sa femme qu'il amène. Décidément il n'y a rien à faire avec les Canadiens-Français, Qu'est-ce qu'ils ont donc à tant aimer leurs épouses. Et Julien qui m'avait promis qu'il divorcerait pour se marier avec moi. Oh ! non, le divorce c'est pas pour les Canadiens-Français !..

Calcutta-Indes.

A. FORTIER.

LA BEAUTE

Sois bon; tu seras beau plus que les dieux de marbre!

Le bois soupire et perd, aux frissons du soir gris,
Ses feuilles couleur d'or et ses dernières roses;
Chênes moussus, bouleaux d'argent, houx rabougris
Reçoivent les adieux des rossignols moroses.

Un charme pénétrant s'exhale du sentier
Qui traverse, et que suit, rêveuse, une fillette:
Ici, l'un herborise au pied de l'églantier;
Là, face au couchant, l'autre a dressé sa palette.

Mais voilà que survient en hâte, à pas tremblants,
Une humble femme aux doigts calleux, aux cheveux blancs:
Elle porte à la hutte en deuil, pain, fruits et toile...

Et soudain je conçois la suprême beauté:
O Terre! ô Jeunesse! Art! Savoir! c'est la Bonté,
Qui, cheminant dans l'ombre, a l'aimant de l'étoile!

Ernest BONNEAU.

Abonnez-vous à
La Revue Populaire

Magazine mensuel illustré de 132 pages
pour \$1.00 par an, ou 50 cents pour 6 mois

Poirier, Bessette & Cie, Editeurs-Props.,
200, Bld St-Laurent, Montréal.

Chaque numéro contient d'intéressants articles très documentés sur les moeurs des peuples peu connus, les animaux étranges, les monuments remarquables ou les faits curieux du monde entier.

Vous y trouvez également des nouvelles sentimentales et humoristiques choisies avec soin.

A chaque fois, également, un beau roman complet et qu'il serait souvent difficile de se procurer ailleurs.

Le tout, dû à une collaboration choisie, est illustré de nombreuses et superbes gravures.

L'abonnement pour un an est le plus avantageux pour vous, il vous fait gagner deux numéros puisque pour un dollar vous recevez douze numéros à dix cents.

N'hésitez pas à découper et à envoyer le coupon ci-dessous.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour un an, 50c pour six mois (Montréal et banlieue excepté) d'abonnement à la **Revue Populaire**.

Nom M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité),

Rue

Localité

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette & Cie, 200 Boul. St-Laurent, Montréal.



UN JOLI TOUR DE FICELLE

—§—

LE NOEUD INVISIBLE

—§—



VRIL, tout au moins pour son premier jour, est le temps des mystifications.

En voici une, amusante, peu difficile à exécuter et qui surprendra votre entourage auquel vous direz ce qui suit.

“ Veuillez couper cette ficelle en deux parties à peu près égales. Je rattache ensemble les deux morceaux en faisant un noeud que je vais ensuite rendre invisible à vos yeux.

Pour cela j'enroule la ficelle sur ma main gauche; soufflez tous dessus... c'est fait; sur la ficelle déroulée, vous n'apercevez plus trace de noeud.”

Voici la manière d'exécuter cette récréation; comme il s'agit ici d'un tour de main, il sera bon de suivre nos explications, une ficelle à la main, et d'exécuter en même temps les différentes opérations

qui ne présentent du reste aucune difficulté.

Prenez une ficelle ayant une longueur de 2 pieds $\frac{1}{2}$, lisse, sans défauts, et de grosseur égale dans toute sa longueur; disposez-la et tenez-la des deux mains, ainsi que le montre notre première figure. Tout en causant, et pendant que l'on s'apprête à trancher dans le morceau qui est tendu entre vos mains, rapprochez un peu celles-ci l'une de l'autre.

En même temps, avec le médus de la main droite, soulevez vers son extrémité A, comme le montre notre deuxième figure, et poussez en arrière, la ficelle à l'endroit où elle forme la seconde ligne verticale, un peu au-dessous du point où elle croise la ligne horizontale; abaissez-la en même temps, avec l'extrémité de l'index à l'endroit même où l'on allait la trancher, et saisissez avec l'index et le médus de la main gauche, le point soulevé d'abord par le médus de la main droite.

Il en résultera pour la ficelle la disposition indiquée à gauche dans notre deuxième

Le Samedi

Magazine Hebdomadaire Illustre

40 pages de text e humoristique, sentimental,
dramatique et instructif.

Plus de soixante gravures par numéro.

Les plus beaux romans d'auteurs célèbres.

Concours avec beaux prix, etc.

En vente chez tous les dépositaires ou chez les Edit-Propriétaire,
Poirier, Bessette & Cie., 200 Blvd. St-Laurent, Montreal

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$2.50 pour un an, \$1.25 pour six mois (Montréal et banlieue excepté) d'abonnement au **Samedi**.

Nom M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Rue

Localité

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette & Cie, 200, Boul. St-Laurent, Montréal.

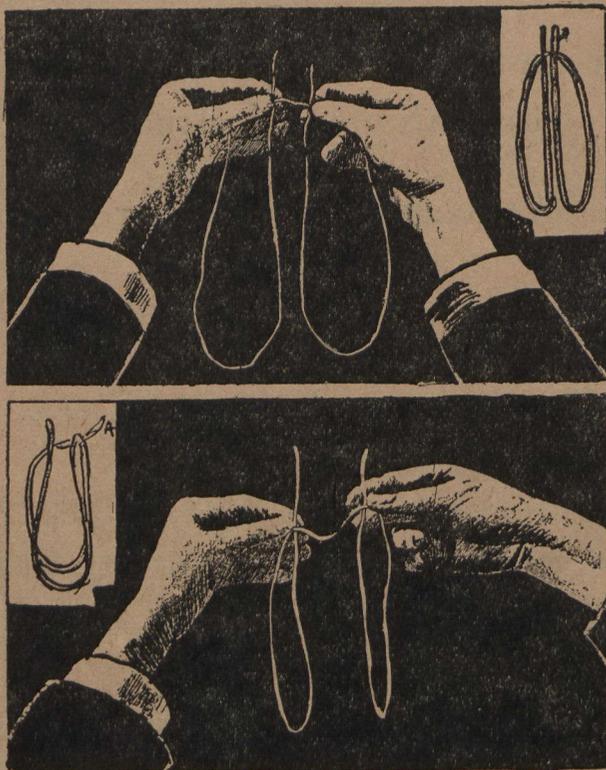
me figure, les points d'entre-croisement étant cachés de part et d'autre par le pouce et l'index de chaque main.

On n'a donc coupé que le petit bout A en croyant couper la ficelle au milieu; la main gauche reprend sa liberté, et la main droite qui n'a pas changé de position, paraît tenir, près de leur extrémité,

ter à l'illusion en faisant croire qu'on a pour but de serrer un véritable noeud.

Pendant que se fait l'enroulement autour de la main gauche, la main droite glisse le long de la ficelle en la serrant avec les doigts pour entraîner le petit morceau A.

Enfin la main gauche est avancée vive-



deux morceaux de ficelle de même longueur.

Les bouts supérieurs qui dépassent les doigts, et qui font partie du petit bout A, semblent appartenir à deux morceaux différents; ils sont noués ensemble autour du pli formé par le reste de la ficelle, que l'on a soin de tirer ensuite fortement de chaque côté de ce faux noeud, pour ajou-

ment vers les spectateurs qui ne la perdent plus de vue, et sur laquelle l'opérateur lui-même tient son regard fixé, ce qui lui permet de débarrasser tranquillement sa main droite du petit bout de ficelle qu'il lance le plus loin possible derrière lui, ou qu'il met simplement dans sa poche; on ne songe même pas alors à regarder de ce côté-là.

ABONNEZ - VOUS
 — A —
LA REVUE DE LA MODE

Le Seul Journal de Mode en Français

POUR

50 cts par an.

VOUS AVEZ DROIT

à 12 Cahiers de Mode en couleur, grand format 14 x 10. 20 pages illustrées, 40 à 50 modèles de nouveaux patrons chaque mois. Renseignements sur la Mode. Cours pratique de Coupe, Musique, Coiffure, Chapeaux, Recettes de Cuisine.

AVIS IMPORTANT

Les abonnées seulement ont droit pour chaque achat de patrons à un COUPON PRIME d'une valeur de 5 cents à échanger contre des articles de fantaisie. (Catalogue de Prime adressé gratis.)

A LIRE ATTENTIVEMENT

Sur réception de 5 cents il est adressé un No. Spécimen de la REVUE DE LA MODE à toute personne nous en faisant la demande.

ADRESSEZ VOS COMMANDES

LA REVUE POPULAIRE,

DEPARTEMENT DES PATRONS,

200, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTREAL.

COUPON-MODE 'REVUE POPULAIRE'

Ci-inclus veuillez trouver la somme de 50 cts pour un an d'abonnement à La Revue de la Mode. L'abonnement commence le mois suivant celui où l'ordre est envoyé.

Nom M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Adresse
.

UNE BIBLE RARE ET CURIEUSE

EN 1516, raconte l' "Allgem Anzeiger", à l'imprimerie Singrierner, de Vienne, travaillait un compagnon imprimeur du nom de Andreter. Il devint père d'une charmante fillette, à laquelle il donna le prénom de Thérèse. Toute jeune, elle s'intéressa au métier paternel et y devint très habile.

Puis, elle se maria avec un compositeur qui avait travaillé dans le même atelier que son père et qui, ensuite, s'était mis à son compte à Augsbourg, dans le duché de Bavière. Le nom de cet infortuné ne nous est pas parvenu.

Sa femme prit part à ses travaux et sa maison devint peu à peu, très florissante. Thérèse avait des qualités, mais aussi un grand défaut: elle était d'un caractère fort indépendant. Elle prétendait que les femmes devaient avoir les mêmes droits que les hommes, ce qui prouve qu'il y a quatre cents ans la théorie des revendications féminines existait déjà.

—Voici quel fut son dernier exploit:

Son mari s'était chargé de l'impression d'une Bible. Le travail avait été composé, corrigé, revu et minutieusement vérifié. Satisfaite, l'autorité ecclésiastique avait donné son visa pour le tirage; on allait enfin le commencer. Le brave imprimeur était ravi et, en bon mari, il fit part à sa compagne de l'heureuse nouvelle.

Celle-ci, en parcourant une des épreuves, s'arrêta tout à coup sur un passage de la Genèse, où il est dit que la femme sera soumise à son mari et que celui-ci la dominera (Moïse, I, chapitre III, verset 16). Elle en fut exaspérée! La nuit, profitant du sommeil de son mari, elle se leva sans bruit pour aller modifier le texte bi-

blique qui était ainsi: "Und er soll dein Herr sein". "Et il sera ton maître". Elle lui substitua le texte suivant: "Und er soll dein Narr sein", ce qui, en bon français, veut dire: "Et ton mari sera ton bouffon".

Ce bel exploit accompli, la perfide créature s'en fut se coucher, son mari dormant toujours.

L'impression eut lieu, la Bible tirée et vendue à un certain nombre d'exemplaires. Quelques jours après, ce fut un grand scandale, l'autorité ecclésiastique fit aussitôt appréhender le malheureux imprimeur, qui fut jeté en prison en attendant l'instruction de son procès. Tous les exemplaires furent recherchés pour être détruits; un seul échappa aux recherches. Il est parvenu jusqu'à nous.

Pendant ce temps, Thérèse, le visage calme, continuait ses travaux. L'infortuné mari allait être jugé et brûlé comme un hérétique, sinon pendu haut et court, quand il fut sauvé par son apprenti. Cet enfant couchait dans un coin de l'atelier, ce qui lui avait permis d'être le témoin muet et inaperçu de la fraude de sa patronne, Tenailé par le remords et pris de pitié, il demanda à parler aux juges, auxquels il confessa ce qu'il avait vu.

Sur-le-champ l'imprimeur, qui n'avait cessé de protester de son innocence, fut remis en liberté, tandis que la coupable prenait sa place dans la géôle.

Finalement, elle fut condamnée à être fouettée en place publique et à la prison perpétuelle, où elle mourut à un âge avancé.

— o —



Les Animaux A Cuirasse

L'HOMME n'a pas le monopole des armements offensifs ou défensifs ; bien des animaux sont fort bien partagés sous ce rapport et d'une manière naturelle.

Nous ne nous occuperons, dans cet article, que de quelques-uns de ceux qui sont protégés par une véritable cuirasse capable de supporter des chocs assez violents et constituant pour eux un véritable "vêtement de sécurité".

Certains de ces animaux ne semblent pas du tout, au premier abord, appartenir à ce groupe ; c'est le cas des balanes et des anatifes.

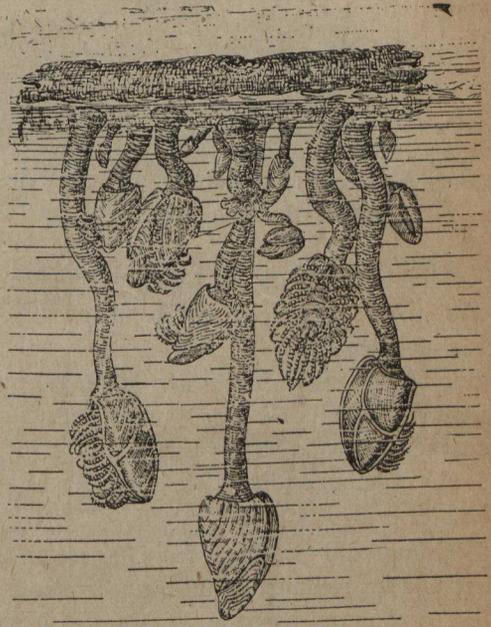
Les balanes (ne pas confondre avec les bananes) sont extrêmement communes sur les coquillages, les galets et les rochers, qu'elles recouvrent presque entièrement.

Ce sont de petits cônes dont la partie supérieure est ouverte. Demandez aux baigneurs ce que sont ces organismes, ils vous répondront invariablement que ce sont de petites huîtres. Cette idée ne repose sur rien ; les balanes n'ont aucun rapport avec les huîtres.

Contrairement à leur aspect, ce sont des crustacés. A l'intérieur du cône calcaire, il y a deux plaques verticales et entre les

deux un animal bizarre, garni de longues pattes recourbées sur elles-mêmes.

Les balanes sont à sec à marée basse. A marée haute, elles se réveillent et on



Anatifes.—Bien qu'incapables de se déplacer par elles-mêmes, elles ont trouvé moyen de mener une vie errante : pour cela, elles se fixent, dès leur tendre jeunesse, aux corps flottants.

voit les animaux faire saillie de leur maison, pour y rentrer de suite après, puis en sortir de nouveau, etc., comme un diable qui entrerait et sortirait successivement



Jeunes écrevisses attachées à l'une des pattes de leur mère.

de sa boîte. Les balanes ne sont d'aucune utilité; elles ne servent qu'à écorcher les pieds des baigneurs...

Sur des épaves rejetées sur la plage, on rencontre parfois de longs tubes blanchâtres, mous, terminés par une coquille formée de plusieurs pièces. Ce sont des anatifes.

L'animal qui est logé dans la coquille n'est pas un mollusque, mais un crustacé; il est d'ailleurs presque identique, à la taille près, à celui qui habite dans les balanes.

§

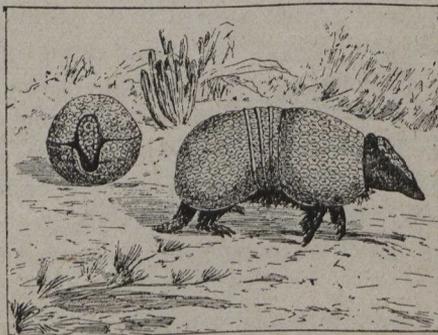
D'autres animaux bien cuirassés, ce sont les écrevisses.

Les écrevisses vivent dans les rivières fraîches, où l'eau est souvent renouvelée et dont le fond rocailleux leur offre de nombreux abris.

Leur nourriture est très variée: très voraces, les écrevisses dévorent en somme tout ce qui est à leur portée. Les mollusques, les têtards, les débris de viandes, les choux, les carottes, tout leur est bon.

Les mâles ont malheureusement la fâcheuse habitude de dévorer parfois leurs femelles, ce qui est une singulière perversion de l'instinct et cause un grave obstacle à l'élevage artificiel. Le fait a été maintes fois constaté: le mâle saisit sa victime par la tête, déchire sa carapace et continue par le dos en faisant sauter la carapace jusqu'à la queue.

L'expérience suivante, faite en Allemagne, montre bien l'importance de cette "écrevisso-phagie". Dans un étang alimenté d'eau de source et sans trace d'is-sues, on introduisit 165 mâles et 165 fe-



Apar mataco.—Le mammifère le mieux barricadé. En un clin d'oeil il se transforme en un fromage de Hollande, avec lequel on pourrait jouer aux boules.

melles. On les nourrit abondamment avec des poissons. Ceci se passait en septembre. En mars de l'année suivante, on dessécha

l'étang et on n'y trouva plus que 52 femelles. Les 165 mâles en avaient dévoré 113 en six mois!

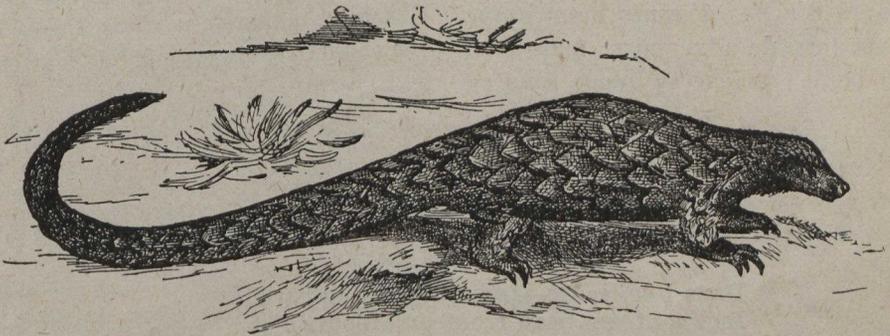
La ponte a lieu au commencement de l'hiver. Les 200 oeufs sont, dès leur sortie, fixés par une matière agglutinante aux pattes de l'abdomen.

Au printemps, les jeunes sortent de l'oeuf et se cramponnent aux pattes natales de leur mère. Leur aspect général diffère peu de celui de leur mère, sauf que la carapace est très bombée. Un peu plus tard, ils quittent de temps à autre le giron maternel, mais reviennent s'y blottir à la moindre trace de danger.

C'est là, d'ailleurs, son seul moyen de défense, car il est inoffensif et se contente de manger des fourmis, des termites et des plantes.

Non moins curieux est ce tatou auquel les naturalistes ont donné le nom d'apar mataco.

Beaucoup de personnes appellent le mataco "bobita" parce que c'est l'unique tatou qui, lorsqu'il craint, ou lorsqu'on veut le prendre, cache sa tête, sa queue et ses quatre pieds, formant de tout son corps une boule, que l'on fait rouler par amusement, et qui ne se rouvre qu'avec beaucoup de force.



Pangolin.—Couvert d'écaillés cornées, il est dédaigné des carnassiers, qui auraient trop de mal à le dépecer.

§

Pour terminer, il faut remarquer que bon nombre d'animaux se protègent contre leurs ennemis, de la même façon que les crustacés, en durcissant leur peau ou la recouvrant d'organes durs.

L'exemple le plus connu nous est fourni par le tatou ordinaire, qui porte sur le dos plusieurs rangées de plaques très dures et mobiles les unes sur les autres. Effrayé, le tatou s'enroule — pas entièrement — sur lui-même et, de la sorte, se trouve entouré d'une véritable citadelle.

Un autre tatou, le chlamyphore, recouvert sur le dos de nombreuses bandes solides et jouant les unes sur les autres, creuse au contraire dans le sol de vastes galeries, et, pénétrant, par-dessous, vient dévaliser les termitières et les fourmillières des environs.

Les tatous ordinaires, les matacos, les chlamyphores sont des édentés.

Dans le même groupe — fertile en animaux étranges — on rencontre aussi le pangolin dont le corps, aussi bien que les pattes et la queue, est recouvert de larges écailles imbriquées les unes sur les au-

tres à la manière des bardeaux d'un toit et rappelant les feuilles d'un capitule d'artichaut.

Son museau renferme une langue très longue, visqueuse, qu'il enfonce dans les fourmillières ou place sur le chemin des fourmis. Celles-ci accourent, attirées par l'odeur, et y demeurent attachées.

Lorsque sa langue en est couverte, l'animal la retire brusquement. Il n'est pas méchant, n'attaque personne, ne demande qu'à vivre, et vit heureux et content là où il trouve des fourmis.

Le léopard le poursuit sans cesse; il l'a bien vite atteint, car sa course n'est pas rapide. Cependant, il échappe presque toujours; il n'a pas d'armes pour lutter contre son terrible adversaire; mais il se roule en boule, ramène sa queue sous le

ventre, et hérissé toutes les pointes de ses écailles.

Le carnassier le tourne et le retourne de tous côtés, se blesse aux écailles, et finit par quitter la partie.

En s'enroulant, les pangolins ne prennent pas, comme le hérisson, une figure globuleuse et uniforme; leur corps en se contractant se met en peloton, mais leur grosse queue reste apparente et forme une espèce de cercle. Cette partie extérieure par laquelle on croirait que l'animal peut être saisi, se défend d'elle-même, car elle est mieux armée encore que le reste.

Les nègres tuent ce pangolin à coups de bâton, le dépouillent, vendent sa peau aux blancs, et mangent sa chair. Celle-ci, blanche et tendre, est un mets délicat et excellent, paraît-il.

VITRAIL

Dans l'église où jadis en pieux appareil,
Inclinant son beau front qu'affleure l'eau bénite,
Elle s'agenouillait et, son oraison dite,
De Monseigneur Jésus invoquait le conseil,

La haute châtelaine est encore présente;
Car, maints jointes, dormant de l'éternel sommeil,
Le granit du tombeau nous la montre vivante.

Elle est morte. Pourtant, lorsqu'un rais de soleil
Traverse les vitraux et se glisse vers elle,
Son doigt semble étoilé d'une gemme nouvelle,
Son manteau resplendit comme un brocart vermeil.

Un reflet d'améthyste anime sa paupière,
Et l'on voit reflleurir—miraculeux éveil—
Un sourire écarlate à sa lèvre de pierre.

Paul REBOUX.



Les Oiseaux Plongeurs

—§—

Le Merle d'Eau. -- Le Martin-Pêcheur

—o—

QUAND des voyageurs qui revenaient des mers tropicales racontèrent pour la première fois qu'ils avaient rencontrée en route des bandes de poissons volants, on crut qu'ils voulaient rire; le fait pourtant était exact.

De même aujourd'hui, si nous disons qu'il existe de nombreuses espèces d'oiseaux qui vivent au fond de l'eau, nous risquerons peut-être d'étonner certaines gens. Et cependant la chose est confirmée par les naturalistes.

Le martin-pêcheur à collerette.

Sir John Corvell rapporte un amusant exemple, qui montre bien cette confiance extraordinaire que les oiseaux plongeurs ont dans l'eau, quand ils se sentent menacés.

Il s'agit d'un martin-pêcheur à collerette. Perché sur un rameau mort, calme et contemplatif comme un petit bouddha, cet oiseau dardait sur les eaux d'un étang son regard infaillible, à l'affût de l'épinoche ou du vairon.

Un gobe-mouches passant par là, irrité sans doute par cet air de grande sérénité qui contrastait avec sa propre pétulance, se mit à harceler avec furie le solitaire.

Ce dernier n'est pas d'une humeur batailleuse. Et pour fuir les escarmouches du petit matamore, il fonça dans l'eau et disparut.

Un instant après, il reparaisait à la surface. Et le gobe-mouches de l'assaillir. Et le martin de replonger.

Ce combat singulier se prolongea pendant une heure, puis l'étincelant plongeur, jugeant que la situation allait durer ainsi indéfiniment, contrefit le mort, et se laissant emporter à la dérive, le corps inerte, la tête pendante, il trompa son intelligent adversaire qui, le croyant exterminé, quitta le champ du combat.

Dès qu'il se fut éloigné, preste comme une étincelle, le martin secoua ses ailes et s'envola.

Le merle d'eau

Le privilège de vivre au fond de l'eau

n'est pas réservé aux seuls palmipèdes.

L'un des plus ardents plongeurs est le merle d'eau, que chacun de nous a pu voir auprès des sources ou des moulins avec sa robe de velours noir et son plastron blanc, qu'il porte sous la gorge comme une petite bavette.



Le Martin-Pêcheur.

Il aime à ce point l'élément liquide, qu'on le voit jouer sous les cascades, prenant un vif plaisir à se faire éclabousser, traversant la courbe étincelante de la chute, évoluant dans les remous des eaux courantes, plein de confiance et d'entrain.

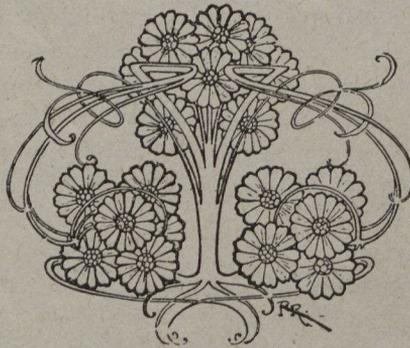
Sir John Coryell assure qu'ayant observé en hiver le merle d'eau, il le vit plonger dans des trous de glace, à la recherche d'un imprudent fretin, et ne reparaitre que longtemps après, avec une pâture au bec.

Il remarqua encore que ce merle construit volontiers son nid sous les roches d'où la cascade se précipite, afin de se livrer aisément à ses joyeux ébats aquatiques.

Ce curieux petit plongeur, aussitôt qu'il a piqué sa tête au fond de l'eau, se sert de ses ailes pour ramer.

Elles sont d'ailleurs très robustes, aussi larges que longues. La queue est rudimentaire. Et le corps est revêtu d'une plume serrée et lisse, absolument imperméable.

Quant aux petits récemment nés, ils sont doués d'un si juste instinct de conservation, qu'on les voit souvent, à la moindre apparence de danger, quand la mère est absente, plonger dans l'eau, et se laisser emporter par le courant loin de l'ennemi qui les inquiète.





Les Chanteurs en Plein Air

Par Louis Roland

DEPUIS quelques jours voici le Printemps revenu; c'est du moins le calendrier qui nous l'affirme. Espérons que le temps voudra bien être du même avis et nous ramener en grand nombre, avec la verdure, ces jolis chanteurs en plein air que l'on nomme les oiseaux.

Si peu musicien que l'on soit, il est difficile de ne pas être charmé par le gazouillis de ces agréables babillards; comment, par exemple, ne pas être séduit par

les "trilles" du rossignol que l'on considère à juste titre comme le plus mélodieux des oiseaux?

Les poètes lui ont consacré leurs meilleurs vers, les compositeurs de musique se sont inspirés de ses chants; c'est le rossignol que l'on retrouve dans "Mevisto-Walser" de Liszt et dans la romance "Et la nuit et la lune et l'amour" de Davidoff. Le "Coïoben" russe et le "Nachtigall" des Allemands rappellent égale-



Le rossignol. Un virtuose égrenant sa mélodie devant un auditoire charme.

ment les trilles du chanteur ailé.

Bref, le rossignol mérite amplement sa réputation et ce merveilleux chanteur a ceci de supérieur à ses confrères humains



Le bec croisé. Malgré son bec de travers c'est un chanteur délicieux.

c'est qu'il n'a jamais eu besoin de leçons.

Pourtant son répertoire sera bien plus joli si le rossignol a été formé par de vieux chanteurs; les vieux mâles chantent mieux que les jeunes car, même chez les oiseaux, l'art, pour se développer, a besoin d'exercice.

C'est lorsque la jalousie s'en mêle que le rossignol chante le mieux; son chant devient alors une arme avec laquelle il veut éclipser ses rivaux.

§

Un concurrent du rossignol, c'est le "bec-croisé". Excellent chanteur, le pauvre oiseau n'a que cette qualité pour lui car au point de vue de la beauté, il est bien mal partagé; son bec si mal construit et

qui lui a valu son nom lui donne un aspect bizarre et l'on s'étonne d'entendre un gazouillement aussi ravissant sortir d'un pareil instrument!

Le pinson est également un excellent virtuose; sans valoir ses deux camarades précédents, c'est un charmant compagnon auquel ses qualités de voix ont fait souvent supprimer la liberté.

Il y aurait moins de pinsons en cage si ces charmants oiseaux étaient muets.

§

Parmi les oiseaux, certains sont doublement favorisés; ils ont pour eux la voix et la beauté, tel est le "Ménure Lyre" que l'on rencontre en Australie.

Son chant n'est sans doute pas très har-



Le pinson. Un des virtuoses les plus ardents des bois et des jardins.

monieux mais il est étrange; on dirait une succession de phrases rapides terminées par une note basse et offrant beaucoup d'analogie avec la voix d'un ventriloque.

On raconte qu'un jour, dans la province de Sipp, sur le versant des Alpes austro-lyonnaises, se trouvait une scierie mécanique. De là, les dimanches, quand tout travail était suspendu, on entendait au loin, dans la forêt, l'aboïement d'un chien, le rire d'un homme, les pleurs des enfants, le bruit de la scie, etc., etc.



Le Ménére-Lyre. Un imitateur en tous genres qui ferait fortune dans une salle de spectacle.

Tous ces bruits provenaient d'un seul oiseau-lyre qui avait établi son domicile dans les environs de la scierie.

Les serins hollandais sont loin d'avoir la magnifique prestance de l'oiseau-lyre; ce sont de pauvres déshérités sous le rap-



Serins Hollandais. Ils ne sont pas beaux, mais ils chantent si bien!

port du costume; il n'est en effet guère possible de trouver plus laids qu'eux.

Ne nous laissons pas tromper par l'extérieur pourtant; c'est surtout pour les serins hollandais qu'on aurait tort de juger sur la mine car ces "petits vilains" sont, d'autre part, d'émérites chanteurs atteignant parfois des prix de vente fantastiques.

Ils se vendent—suivant qualité—de



Le Butor. Bête comme son nom cet oiseau beugle d'une façon qui ne fera jamais envie aux rossignols.

soixante cents à cent dollars pièce et leur élevage passe pour très rémunérateur. Cela se comprend difficilement.

§

Pour terminer, je citerai un oiseau qui fera mentir le proverbe d'après lequel on réserve toujours le meilleur pour la fin.

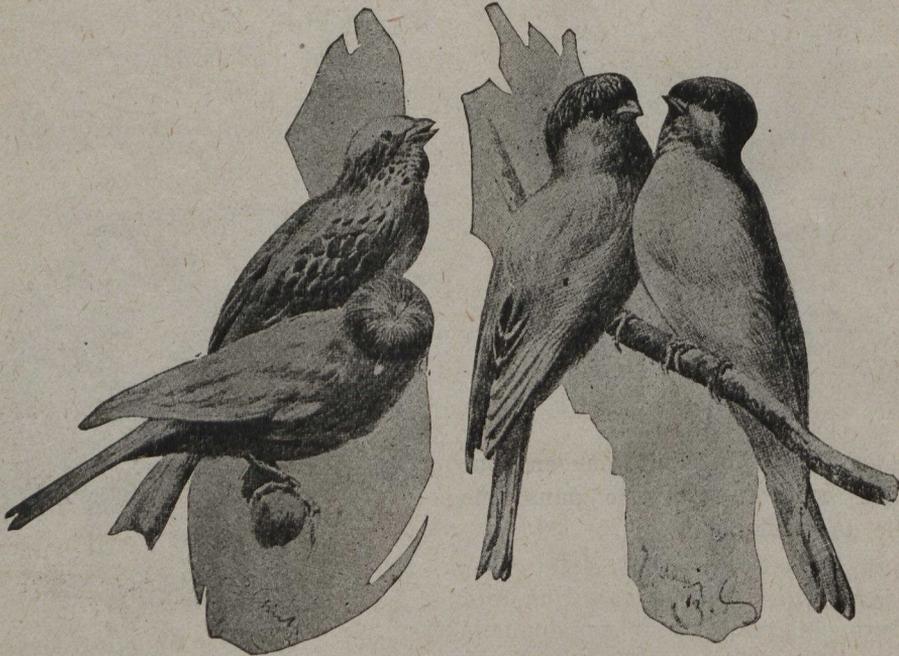
S'il y a de fameux chanteurs parmi les oiseaux, il y en a d'autres laids par leur attitude, laids par leur voix et auxquels pour comble de bonheur on a donné un nom totalement dépourvu d'élégance.

Le "Butor" en est un des meilleurs exemples.

Traiter une personne de "butor" n'est pas précisément lui faire un compliment; cela signifie quelqu'un de bête, de lourd et de prétentieux. C'est précisément le cas de notre oiseau.

Le butor n'est pas beau, certes, mais son cri est pire encore que lui; cela ressemble à un mugissement de boeuf, un véritable beuglement dont l'animal paraît, d'ailleurs, être très fier.

Ce qui prouve une fois de plus que ceux qui ont des qualités les laissent juger par les autres et que seuls les imbéciles sont orgueilleux de ce qui les rend ridicules.





Orphelins Avant d'Exister

— o —

Ce titre vous surprend, n'est-ce pas? ou bien il évoque en vous l'idée d'une mystification quelconque... Rien pourtant n'est plus réel; c'est la Science qui nous l'affirme et vous savez que pour elle, le mot "impossible" paraît ne pas exister.

Disons toutefois, bien vite, que les orphelins dont il s'agit n'appartiennent pas à la catégorie de ceux pour lesquels on construit des maisons d'assistance ou l'on organise des fêtes de charité; ce sont de vulgaires grenouilles—ou crapauds si vous voulez—dans la première partie de leur existence, alors qu'ils portent le nom de "têtards" aussi peu coquet d'ailleurs que leur personne.

§

Habituellement une famille comprend le papa, la maman et les enfants. Avec



Têtards
sans père.

MM. les têtards, on se passe facilement du papa... c'est le professeur français Batailleu qui nous l'apprend et nous le prouve.

Avec une fine aiguille, il a piqué des oeufs de grenouille et est parvenu à provoquer ainsi l'éclosion des têtards bien vivants; toutefois l'expérience se borne là et la transformation de ces animaux en grenouilles n'a pu encore s'opérer.

Le résultat acquis n'est pas moins intéressant mais il ne faudrait pas en conclure qu'il y a dans ce fait "création de vie" au sens absolu du mot; il y a tout au plus changement d'état activé par excitation.

Néanmoins, je le répète, l'expérience dont nous parlons mérite de fixer l'attention et ne saurait en aucune façon jeter le discrédit sur l'utilité des papas même dans la race des grenouilles et des crapauds.

Sans doute le professeur Batailleu a pu se passer d'eux et nous montrer des têtards orphelins de père avant leur existence même, mais il n'a réussi à obtenir que des êtres incomplets et à prouver, en conséquence, que Dieu seul est le vrai Créateur et lorsque l'homme veut l'imiter, il ne fait qu'une vulgaire et grossière contrefaçon.

— § —

VOTRE BUSTE



Développé de 2 à 4 pouces dans un mois.

\$50 de récompense à quiconque ne réussit pas.

Si vous êtes maigres et nerveuses, si votre buste est peu ou pas du tout développé et vos seins atrophiés ou flétris par l'allaitement ou la maladie, réjouissez-vous ; vous pouvez vous aussi avoir un buste parfaitement développé et une apparence superbe en faisant usage du célèbre

BUSTINOL

DU DR SIMON, DE PARIS, FRANCE

Pour avoir la preuve, il suffit de nous envoyer votre adresse avec 10c pour frais de distribution et nous vous enverrons un échantillon avec brochure explicative et tout ce qu'il faut pour vous convaincre de son efficacité réellement prodigieuse. Ecrivez aujourd'hui, adressez Dr Simon, Dépt. 7, No 203 des Commissaires, Montréal.

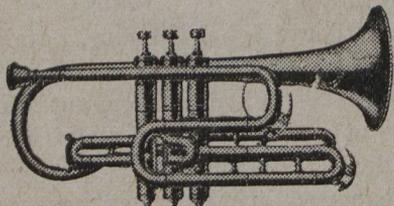
Toutes correspondances ou paquets toujours expédiés de façon à ce que personne ne puisse en soupçonner le contenu ou la provenance. Prix du traitement complet, \$1.00.

Maison Fondée en 1852
Tel. Bell Main 554

Chs. Lavallée,

Successeur de A. Lavallée.

IMPORTATEUR
d'INSTRUMENTS de MUSIQUE
et
MUSIQUE EN FEUILLE



Réparations de toutes sortes

Agent pour: Besson & Cie, de Londres,
Ang., Pellisson, Blanchet & Cie, de Lyon,
France, J. W. York & Sons,
de Grand Rapids, Mich.

35, Boul. St-Laurent, - Montréal

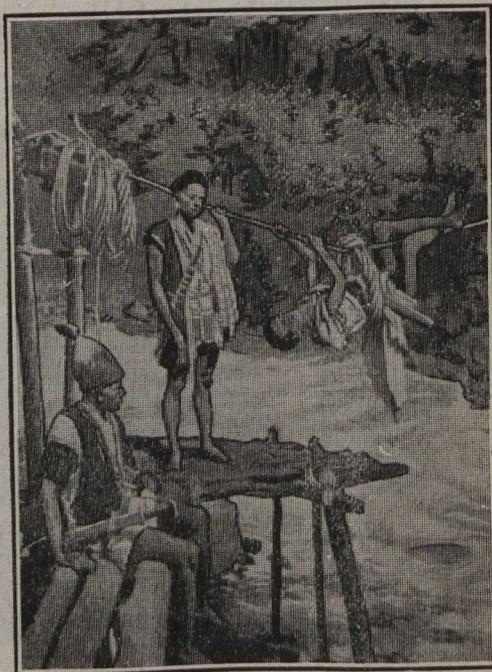
A TRAVERS LE MONDE

Par Traveller

Un Pont Primitif

Voici un pont qui peut rivaliser, comme fabrication, avec "l'élévateur" du monastère de Ste-Catherine sur le Mont Sinaï.

Egalement composé d'un simple câble tendu d'une rive à l'autre, il comporte en plus des anneaux de cordages suffisamment grands pour qu'un homme puisse y engager son corps.



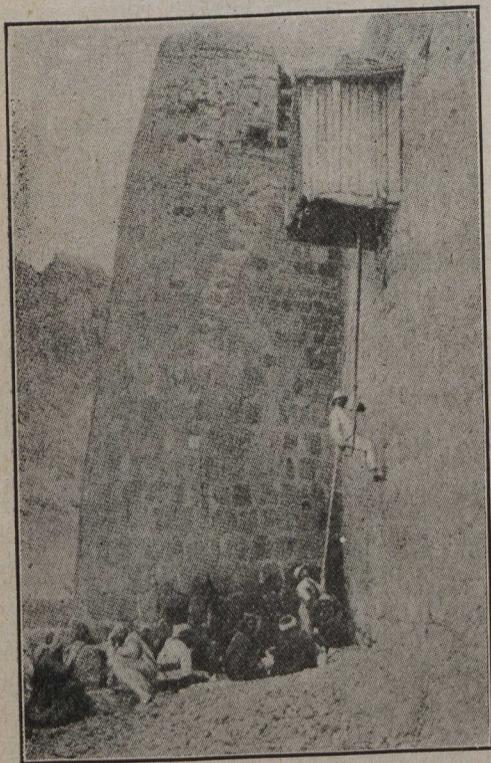
Ainsi suspendu, l'homme s'aide des pieds et des mains, et traverse d'un bord à l'autre sinon confortablement du moins sans danger.

C'est assurément plus simple de construction que le pont Victoria, mais franchement cela ne le vaut pas.

Une Entrée Peu Facile

C'est au Monastère de Ste-Catherine, sur le Mont Sinaï que l'on peut voir une entrée sans doute unique au monde.

Elle est pratiquée dans le mur d'enceinte à la hauteur d'environ trente pieds de terre et ne comporte pas d'escalier pour y accéder.



Il y a bien un élévateur mais d'un modèle très simple et que nous ne verrons sans doute pas de sitôt à Montréal. Cet élévateur se compose tout bonnement d'un vulgaire câble passant sur une poulie; à une extrémité s'installe le visiteur que l'on monte comme un vulgaire sac de grain.

CHARLES BERNIER

Architecte

70 RUE ST-JACQUES

Tél. Main 2319

479, rue St-Hubert. Tel. Est 4100

MONTREAL

Etes-Vous Gêné ?

UNE DECOUVERTE FRANÇAISE



D'éminents médecins français ont trouvé un moyen scientifique, efficace et certain pour guérir la **GENE**, la **TIMIDITE**, la **NERVOSITE** et le **MANQUE DE CONFIANCE EN SOI-MEME**, sous toutes ses formes; gêne avec le sexe opposé, gêne de paraître en public, gêne dans la conversation, gêne au salon, gêne d'entrer

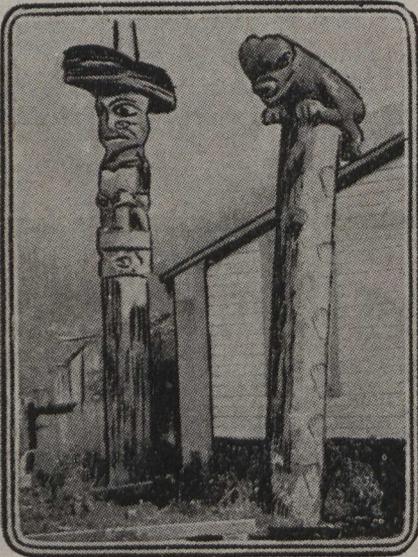
dans une maison, gêne de passer dans la rue où on est connu, gêne à table avec ceux qu'on aime, (etc., etc.)

Envoyez 4c en timbres et nous vous enverrons sans aucun signe apparent indiquant le contenu, notre **BROCHURE GRATIS**, vous enseignant comment vous débarrasser (chez vous, à la maison) de la gêne pour toujours.

Bureau Scientifique Français, Dépt. 13, Casier Postal, 169, Hochelaga, Montréal, Can.

Les Croyances Bizarres

Quand on songe que des personnes parfois très instruites sont superstitieuses au point d'accorder une influence quelconque au nombre 13, à l'action de renverser une salière, de passer sous une échelle, etc., il ne faut pas s'étonner de la confiance que certaines tribus vivant dans l'Alaska ont eu leurs "totems".



Un "totem" est un animal considéré comme l'ancêtre d'une tribu et est honoré à ce titre; on lui consacre, en conséquence, des statues de bois plus ou moins élégantes mais souvent énormes et on les place sur des poteaux élevés.

Dans l'Alaska chaque indien a son totem spécial devant sa maison; pour peu que le village soit peuplé, c'est un véritable musée!

GRAND DIEU! QUELLE AFFLICTION



Et dire qu'en trois minutes on peut faire disparaître n'importe quelle barbe tant dure et touffue qu'elle soit, aussi bien que tous les poils superflus du visage, du cou ou des bras, avec la RAZORINE du Dr Simon, Paris, France. Non seulement tous les poils et la barbe disparaissent en trois minutes, mais ils sont détruits totalement jusque dans leur racine, sans douleur, sans rougeur, sans irritation de la peau qui devient au même instant blan-

che, souple et veloutée.

Pour convaincre les incrédules, nous envoyons à tous ceux qui en font la demande un échantillon suffisant pour prouver son infailibilité. De plus, nous offrons \$50 de récompense pour une preuve d'insuccès. Pour en avoir il suffit d'envoyer votre adresse avec 10 cents, pour frais de poste en emballage, adresser

COOPER & Co.,

Dept. 5,

No 203 des Commissaires, - Montréal.

Prix du traitement complet, \$1.00.

BUSTE ET HANCHES



Une femme qui fait ses robes se heurte à la difficulté de l'ajustage sur elle-même et ne peut se voir le dos que dans un miroir.

Le Mannequin "Perfection" de Hall-Borchert

obvie à cette difficulté, évite les mécomptes et désappointements et rend le travail facile et satisfaisant. S'ajuste, s'allonge, s'amplifie, se réduit, se moule, suivant les mesures, de 50 façons différentes et peut s'adapter à toute longueur de robe désirée. Très facile à ajuster, ne se dérrange jamais et dure la vie. Demandez notre livre illustré comprenant tous

genres de mannequins avec les prix.

Hall-Borchert Dress Form Co. of Canada, Limited, 158m Bay St., Toronto, Can.

PEDICURE

Cors enlevés sans douleur. Traitement des oignons et ongles incarnés.

M. E. RATELLE

163 rue St-Denis
Près Ste-Catherine
Tel. Est 5345.



Un Buste Bien Dessiné

FAIT VALOIR LA BEAUTE, LA GRACE DE LA
TAILLE



Les Pilules Persanes

de Tewfik Pacha de
Téhéran, Perse.

ont pour effet de développer le buste, de corriger la maigreur excessive, de supprimer le creux des épaules et d'effacer les angles disgracieux qui déparent une jeune fille ou une jeune femme.

Prix: \$1.00 la boîte; 6 boîtes pour \$5.00.

Mlle Angela V., écrit: "Je viens de prendre la quatrième boîte de vos fameuses PILULES PERSANES; l'effet est merveilleux—j'en suis enchantée."

SOCIÉTÉ DES PRODUITS PERSANS
Nouvelle Boîte Postale 2675
Dém. A., Montréal.

LA REVUE POPULAIRE

Magazine mensuel illustré de 132
pages. Splendides gravures

Un roman complet dans chaque
numéro

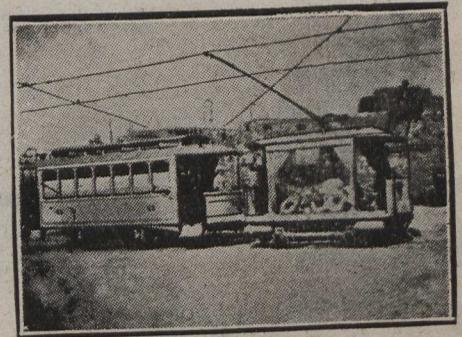
10 cents le No ou \$1.00 d'abonne-
ment annuel

Poirier, Bessette & Cie, Edit-Prop.
200, Bld St-Laurent, Montréal.

Les Funérailles au México

Chaque pays à ses usages et ce qui se fait dans l'un paraîtrait bien souvent étrange dans un autre, tel par exemple le mode de funérailles employé au Mexique en de nombreuses occasions.

Toutes les fois que le parcours s'y prête, le convoi a lieu sur rails et le véhicule employé n'est, en quelque sorte, qu'un ordinaire tramway.



C'est peut-être pratique à certains points de vue, néanmoins le "charroyage" d'une personne défunte pratiqué comme pour une vulgaire cargaison de marchandises a quelque chose qui surprend douloureusement.

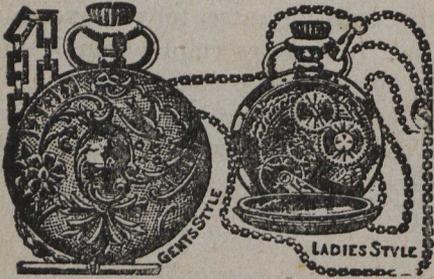
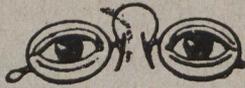
En ce siècle toujours pressé on ne se contente plus de vivre à la vapeur, on se fait enterrer à l'électricité...

Il y a un phare tous les 14 milles sur les côtes d'Angleterre, tous les 34 milles sur les côtes d'Irlande et tous les 39 milles sur celles d'Ecosse.

W. Legault,

(Enregistré)

Horloger,
Bijoutier et
Opticien



Tient un stock des plus variés et des plus modernes.

Toutes réparations, celles des montres est une spécialité de l'établissement.

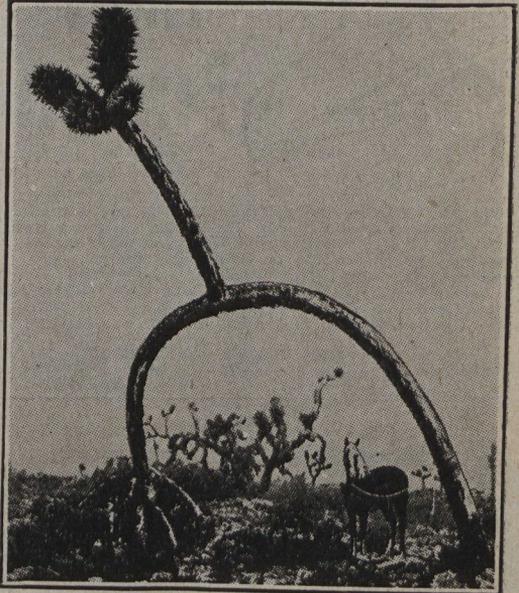
Le Département d'Optique est complet up to-date et d'après les procédés et formules basés sur l'expérience.

PRIX MODERES

548 Parc Lafontaine, Montréal.

Une Belle Plante

Dans les pays chauds, la végétation atteint parfois des proportions extraordinaires à preuve ce cactus de coquettes dimensions dont on peut juger de la grandeur en le comparant au cheval qui y est attaché.



Sa forme n'est pas moins curieuse que son développement; couché par l'effort du vent, il a repris racine une deuxième fois par la tête puis une branche, partant du sommet de la courbe est venue lui donner la forme d'un gigantesque éperon.

Cette singulière plante a été photographiée dans l'Arizona.

Couper les cors est d'abord cher et ne sert à rien puisqu'ils repoussent. Prenez l'Onguent Anti-Cors. Garanti.

L. LE LIMBOURG,
de Paris,
Pédicure-Spécialiste

(Attaché au service des RR, Soeurs de l'Hôtel-Dieu et principales Communautés Religieuses)

291 rue SSt-Denis, - - - - - Montréal.
Prix: \$2.00 net. Dépôt général pour le Canada.

QUENNEVILLE & GUERIN,
90, rue Ste-Catherine Est, - - - - - Montréal.

Exiger la signature sur chaque pot.



Nos DENTS sont très belles naturelles, garanties. Institut Dentaire, Franco-Américain (Incorporé).

162, St-Denis, Montréal.



EXAMEN DES YEUX GRATIS

Guérison des yeux sans médicaments, opération ni douleur. Nos "Verres Torie", nouveau style A ORDRE, sont garantis pour bien VOIR de LOIN ou de PRES, tracer, coudre, lire et écrire.

Consultez le meilleur de Montréal

Le Spécialiste **BEAUMIER**

A L'INSTITUT
D'OPTIQUE

144, rue Sainte-Catherine Est,

Coin Av. Hôtel-de-Ville
MONTREAL.



AVIS.—Cette annonce rapportée vaut 15c par dollar sur tout achat en lunetterie. Spécialité: Yeux artificiels. N'achetez jamais des "pedlers," ni aux magasins "à tout faire" si vous tenez à vos yeux.

"J'AI GAGNÉ \$28 EN UN JOUR

Je ne connais rien pouvant faire concurrence aux photos à la minute"

Prix
\$7.50
et au-
des-
sus



Voilà ce que dit J. A. Mc-Millian, de Nettie, W. Va., qui possède un de nos appareils Champion. Si vous désirez faire plus d'argent qu'auparavant, et avec moins de difficultés, voici ce qu'il vous faut. Quelle que soit votre demeure ou votre occupation, vous pouvez gagner de l'argent dès le début

NULLE EXPÉRIENCE REQUISE

J. H. Arnold, Rock Lake, N. D., écrit: J'ai reçu l'appareil en bon état. Je suis allé dans une petite ville où j'ai travaillé pendant deux heures et encaissé \$12.35 "J'ai gagné \$25 hier," écrit Arthur Neely, Alvarado, Tex. "J'ai gagné \$30 le premier jour" écrit B Basha, Bell Island, Terre Neuve. "J'ai gagné \$50 à la Noël"—C. V. Lovett, Fort Meade, Fla. "J'ai encaissé aujourd'hui \$29 90"—Vernard Baker, Holbrook, Neb.

Les Photos Sur Cartes Postales font fureur dans les foires, piques-niques, carnivals, lieux d'amusement, écoles, usines, gares ou rues—n'importe où—partout. L'appareil prend des photos 2½ x 3½, 1½ x 2½ et des médaillons d'un pouce. Des photographies de personnes seules ou en groupe, des maisons, animaux, autos, scènes pittoresques, etc. La photo se fait sur place en plein jour. Pas de galerie, pas de loyer. Vos profits vous appartiennent. L'appareil de

PHOTOGRAPHIE À LA MINUTE CHAMPION

prend, développe et finit des photos parfaites en 30 secondes; 200 à l'heure. Pas de chambre noire. Près de \$0 85 de bénéfices sur chaque dollar encaissé. Commencez dès maintenant. Voyagez si vous le désirez—parcourez le monde et amusez-vous. Ne travaillez plus pour les autres; soyez votre patron. Une occasion comme celle-ci ne se présente pas tous les jours. Profitez-en et demandez notre brochure gratuite, nos recommandations et notre offre très libérale.

AMERICAN MINUTE PHOTO COMPANY
2214 Ogden Ave. Dept. k243 Chicago, Ill.

LE CAR "ENGER" 1913

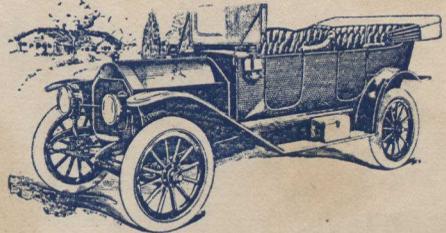
Le public en est arrivé à une telle exigence à l'endroit des automobiles que chaque jour de nouvelles améliorations sont brevetées, et que leur application devient une source de satisfaction pour les promeneurs en même temps que de richesse pour les campagnes qui adoptent ces améliorations.

Or il arrive ceci que les anciennes compagnies de fabrication d'automobiles se refusent souvent à acquérir les nouveaux procédés, les nouvelles inventions qui les forceraient à mettre de côté leurs patentes actuelles et les entraîneraient à des dépenses très lourdes. Il se forme donc de nouvelles compagnies pour exploiter les brevets les plus récents, les plus perfectionnés, les plus simplifiés, puisque la simplification est la marque du perfectionnement.

Tel a été le cas pour la Compagnie

"ENGER MOTOR CAR"

de Cincinnati (Ohio).



40 forces de chevaux

Prix: \$2,000.00

F. O. B., Montréal.

120 pcs d'essieu à essieu "wheel base"
120 pcs

Tout ce qui réunit le confort à la solidité; tout ce qui comble la solidité dans l'ensemble avec la simplicité dans le mécanisme est groupé dans le CAR ENGER.

Le modèle 1913 est actuellement sur le marché. Ses détails, sur lesquels nous reviendrons, produisent chez le connaisseur l'admiration: c'est la perfection. Allumage, Carburateur, Refroidissement, Embrayage, Transmission, Changement de Vitesse, Carrosserie, tout a été l'objet d'une étude attentive. La science et l'art, l'imagination et l'expérience, ont produit une perfection qui s'appelle le car "Enger"—garanti d'ailleurs par la Compagnie.

N'achetez pas votre car pour 1913 sans avoir pris les renseignements nécessaires sur le car Enger. Adressez-vous à

FIERD. POIRIER, Jr.,

200, Blvd. St-Laurent, Montréal, Qué.

Représentant pour la Province de Québec.

Dans le
prochain numéro
de la

REVUE POPULAIRE

nous publierons un curieux article d'actualité par ces temps de guerre dans les Balkans.

Cet article aura pour titre

BANDITISME MODERNE

CIGARETTES DERBY



Des millions de
CIGARETTES
DERBY

se vendent
annuellement,
simplement par ce
que des milliers de
fumeurs les pré-
fèrent aux autres.

5c. le paquet
partout.

